
3 1761 07831587 6

AUX

PAYS DE JESUS

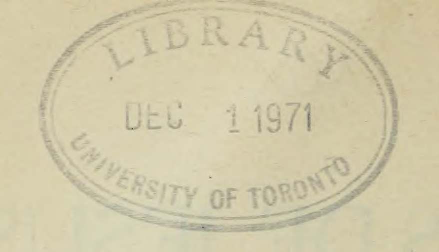
QUATRE MOIS DE VOYAGE OUTRE-MER:
JERUSALEM, ROME, OBERAMMERGAU,
LE CAIRE, PARIS, LONDRES, ETC.

PAR

L'ABBÉ F.-X.-AD. DULAC
Curé de Saint-Prosper de Dorchester



QUEBEC
Imprimerie "Le Soleil" Ltée
1922



Nihil obstat

C.-N. GARIEPY, Pter

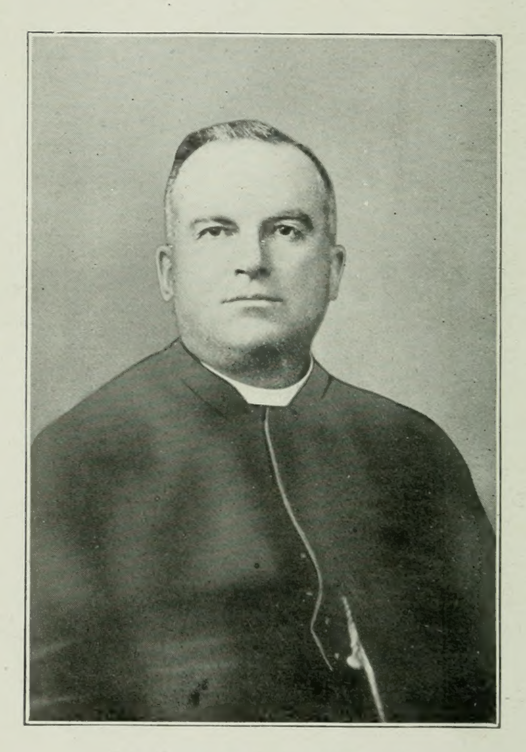
Censor deputatus librorum

Die 11à Augusti, A. D. 1922

Imprimatur

† L.-N. Card. BÉGIN

Arch. de Québec



L'abbé F.-X.-AD. DULAC

INVITATION

Au lecteur,

Vous plaira-t-il de venir avec nous, par la lecture des pages qui suivent, faire un voyage de quatre mois dans le Vieux Monde? Nous nous rendrons jusqu'en Orient; tout du long de la route, vous n'aurez pas de misère pour la peine d'en parler et ça ne vous coûtera pas cher.

Pas de crainte pour le corps: un médecin nous accompagnera presque partout; rien à redouter pour l'âme: vous serez en la compagnie de curés de campagne canadiens. On aura bien soin de vous et l'on vous ramènera sains et saufs au point de départ.

Nous traverserons, sans mal de mer, l'Atlantique et la Méditerranée. Vous n'avez pas peur de l'eau? Après Reynès-Monlaur, auteur du Songe d'Attis, *du* Rayon, Jérusalem,... *"nous ne nous lasserons pas d'admirer, avec tous ceux qui sont allés vers cet Orient lumineux,—*

dont le ciel est fait d'harmonie dans la clarté, et d'où est partie l'annonce de la grande nouvelle adressée à ceux qui étaient assis à l'ombre de la Mort et qui se sont levés attirés par la lumière de la Vie,— les teintes changeantes de la grande enchanteresse: mer glauque des aubes, mer de pourpre des couchants, mer pâle d'anémones et de violettes, mer de roses des aurores, et la mer divine, sombre sous les nuées, attentive et troublante quand elle commence à gronder dans ses colères; la mer violente, indomptable, et sauvage, soulevée par la tempête et jetant son écume en gerbes jusqu'aux nues; et nous aurons aussi connu le chant léger des vagues mourant légèrement aux parois de notre navire".

Sur terre, tout ira bien: nous monterons haut—dans les gratte-ciel, dans les tours, sur les montagnes, les volcans; nous pérégrinerons de-ci de-là, passerons par une bonne dizaine de pays, tous plus intéressants les uns que les autres. Il y a des endroits que nous ferons en courant; des étapes que nous brûlerons à la vapeur et

à l'essence; des kilomètres, des milles et des lieues que nous avalerons littéralement d'affilée dans les machines de locomotion à la moderne. Il n'y a qu'en aéro que nous n'irons pas, et encore ce ne sera pas l'envie qui manquera.

Nous ralentirons l'allure, modérerons l'erre, cependant, en certaines contrées, certaines villes, certains villages, surtout aux endroits qui nous rappellent plus particulièrement la naissance, la vie, la prédication, les travaux, les miracles, la passion, le crucifiement, la résurrection et l'ascension du grand Auteur de notre sainte Religion, de Jésus, "Celui qui enseignait au bord de la mer de Tibériade ou sur les pentes des montagnes de la Galilée". Nous visiterons les lieux où ont vécu sa famille, ses apôtres, ses premiers disciples, ses amis les saints; où vivent encore ses disciples actuels, son Vicaire, sur cette terre; c'est à savoir: la Palestine, berceau du Christianisme; l'Egypte, refuge de Jésus, de Marie et de Joseph, chassés par Hérode; l'Italie, pays de la Ville Eternelle; la

Bavière, où l'on représente la Passion du Sauveur; la France, toujours fille aînée de l'Eglise; l'Angleterre, autrefois nommée l'île des Saints.

Avons-nous eu raison de donner à notre livre le titre de "Aux Pays de Jésus"? A vous d'en juger!

Pour rompre la monotonie parfois inévitable d'un récit de voyage, nous en avons émaillé les pages de détails géographiques, de souvenirs littéraires et de faits historiques qui devront vous reposer aux haltes et aux pauses.

Vous avez votre billet ? En route !

L'AUTEUR

AUX PAYS DE JESUS

NOTES DE VOYAGE

— du —

CURÉ DE SAINT-PROSPER DE DORCHESTER

L'ABBÉ F.-X.-AD. DULAC

———

Je pars de Saint-Prosper le vendredi 17 février 1922, pour aller rejoindre à Québec mes compagnons de voyage, laissant mes ouailles aux soins de monsieur l'abbé Thomas Ennis, lequel doit agir comme desservant de ma paroisse pendant les quatre mois que durera mon absence.

Il y a quinze jours seulement que je me suis décidé à prendre part à cette randonnée dans les "Vieux Pays". J'y avais été invité, depuis longtemps et avec insistance, par mon bon ami, l'abbé François-Ph. Lamontagne, curé de Saint-Côme, comté de Beauce.

Mes compagnons de route sont: MM. les abbés Israël Galerneau, curé de Saint-Martin, comté de Beauce, Omer Poirier, curé de Charny, comté de Lévis, et M. le chanoine O. Dupuis, de Lyster, comté de Mégantic. Monsieur l'abbé Achille Poulin, ancien curé, grand voyageur devant l'Eternel, qui devait se joindre à nous, manque à l'appel à la dernière minute.

Après avoir obtenu de notre Ordinaire les permissions spéciales, "celebret", etc., et passeports en poche, nous prenons le convoi du Québec-Central, ce jour même, vendredi 17 février, à 3 heures p. m., à Québec, à destination pour New-York, via Sherbrooke. Nous faisons une course de 22 heures en chemin de fer; puis nous descendons à New-York, à 1 heure p. m., le samedi, chez les Révérends Pères du Très-Saint-Sacrement, 184 Est, 76e Rue, où nous trouvons d'excellents quartiers. C'est bien là le véritable repos des voyageurs, un superbe pied-à-terre, situé tout près d'une église qui a coûté deux millions.

Nous sommes très bien à tous les points de vue dans ce coin reposant, et nous commençons à songer à notre départ pour l'Europe, qui aura lieu mardi prochain. Nous faisons la traversée sur un de ces palais flottants de la Compagnie Transatlantique Française, le paquebot "Paris", arrivé du Havre cette après-midi.

Ce soir, samedi 18 février, à 7 heures, nous recevons la visite de monsieur le chanoine Delattre, de Lille, qui vient prêcher le Carême à Montréal. L'abbé Delattre arrive de France et il doit passer trois jours à New-York. Naturellement, nous causons du Vieux Pays, et il en profite pour nous fournir, avec aisance et affabilité, force renseignements qui nous seront de la plus grande utilité au cours de notre voyage. Il nous donne des adresses pour des amis et des maisons recommandables, tant à Paris qu'à Rome. Nous nous quittons pour aller goûter le repos de la nuit.

Le dimanche matin 19 février, nous allons dire nos messes dans la crypte de

la magnifique église dont j'ai fait mention plus haut. Après avoir expédié le petit déjeuner, nous nous rendons à la messe de 10 heures, pour entendre le chanoine Delattre. Au cours de son entretien, le prédicateur nous dit qu'il apporte le salut de la France à l'Amérique et surtout au Canada. Il nous fait remarquer, entre autres choses, que "l'Eglise ayant tendu la main, la France a daigné y mettre la sienne".

Nous passons toute cette journée du dimanche chez les bons pères du Très-Saint-Sacrement; nous assistons à la procession, où nous remarquons une très belle assistance de fidèles pieux, recueillis, priant, chantant et versant leur aumône à la gloire du Dieu de l'Eucharistie.

Nous sommes rendus au lundi 20 février. Il ne nous reste plus qu'une journée avant la date de l'embarquement. Pour "tuer le temps", nous décidons d'aller "faire un tour en ville", et, afin de nous faciliter la tournée, le Révérend Père Giasson nous fait le plaisir

de nous tracer tout un itinéraire dans la Métropole.

Nous allons d'abord voir l'Aquarium, qui renferme toutes les variétés de poissons imaginables.

En chemin, nous échangeons notre argent canadien contre de l'argent américain, à raison d'une prime de 4 pour cent.

Nous nous rendons ensuite au bureau de la Douane. afin d'avoir nos permis d'embarquement Puis nous prenons l'ascenseur " express " de l'Immeuble Woolworth, le plus haut des " gratte-ciel " de New-York. Quelques secondes lui suffisent pour nous monter au sommet de l'édifice au 58e étage, à 750 pieds du sol. De cette hauteur, les "gens d'en bas" ne nous paraissent pas plus gros que des mouches.

Nous visitons les bureaux de la Compagnie Cunard, dont les transatlantiques, les plus beaux et les plus luxueux du monde, offrent à l'œil toute une profusion de cuivres et de marbres d'Italie.

De là nous nous rendons déguster une

tasse de café dans un restaurant. Le Musée d'Histoire Naturelle se trouvant sur notre route, nous entrons y admirer les différents spécimens accumulés, ce qui nous intéresse fortement pendant quelques bonnes heures.

Il est alors question de trouver le Parc Central,où, loin d'être empaillées, presque toutes les bêtes de la création vivent et errent dans une liberté relative.

Une "petite course" de plusieurs milles nous conduit, à travers Broadway, jusque chez M. Gorham, l'un des principaux joailliers de la ville. Tout en nous montrant les richesses artistiques de son établissement, M. Gorham nous fait admirer un ostensoir fabriqué en or solide et orné de pierreries, valant, au bas mot, vingt-cinq mille dollars.

A notre retour chez les Révérends Pères du Très-Saint-Sacrement, nous trouvons, à notre adresse, un télégramme, venant de la part du Délégué Apostolique, à Ottawa, Monseigneur Pietro Di Maria. A la veille de notre départ de Québec, monsieur l'abbé Galerneau

avait eu la bonne idée de demander au Délégué Apostolique, pour chacun des prêtres de notre groupe, la permission et la juridiction nécessaires pour dire la messe à bord, au cours de la traversée. Le télégramme en question contenait la réponse favorable à notre demande. Inutile de dire que la chose nous fait grand plaisir.

Après avoir passé une bonne et excellente nuit, nous disons nos messes, et nous nous mettons en route pour le bateau qui, en quelques jours, va nous transporter du Nouveau- à l'Ancien-Monde. Encore quelques instants et nous voguerons sous l'égide de l'Etoile de la Mer.

21 février.—Monsieur le chanoine Delattre a bien voulu nous accompagner jusqu'au *Paris*, où il nous quitte, vers les dix heures, en nous souhaitant "bon voyage".

Une fois rendus sur le géant des mers, nous faisons en partie "le tour de notre bateau", et plus particulièrement l'inspection des quartiers que nous allons

occuper durant la traversée. On nous présente au commissaire du bord, M. Maurras, lequel nous reçoit à bras ouverts.

Il fait un soleil superbe, et, à midi sonnant, le navire largue ses amarres pour "prendre la mer".

A la terre d'Amérique, nous lançons un sincère et chaleureux "au revoir". Sous l'impulsion de ses puissantes hélices, le navire prend de la vitesse et s'éloigne déjà rapidement de son quai. New-York, à l'arrière, semble s'en aller, fuir loin de nous. Tous les voyageurs connaissent bien cette illusion d'optique, ou, pour parler à la plus nouvelle mode scientifique, ce phénomène de relativité, suivant le fameux Einstein. Les gratte-ciel, qui, il n'y a qu'un instant, nous apparaissaient de toute la hauteur de leur taille gigantesque, diminuent à présent, se rapetissent à vue d'œil et se perdent bientôt dans l'éloignement de la distance.

Un dernier regard vers New-York, et nous procédons à la prise de possession

de nos cabines, les numéros 614 à 617. Sur le bateau c'est un va-et-vient continuel. Nous prenons plaisir à parcourir les différentes pièces du vapeur: salles à manger, de première et de seconde classe, salles de lecture, à fumer, chambres des machines.

La vie, à bord d'un transatlantique comme le *Paris*, a ses charmes tout à fait particuliers, qu'on ne peut s'empêcher de goûter, tant ils offrent de contraste avec la vie ordinaire sur la terre. Le petit déjeuner a lieu le matin, de 7 à 9 heures. Le déjeuner proprement dit, le véritable repas de la journée, se prend à midi, et le souper est fixé à 7 heures du soir. Sur le *Paris*, le menu est tout bonnement excellent; le maître-coq se surpasse; aussi messire Gaster n'aura pas à ronchonner de la traversée.

Maintenant, comme nous avons la permission de dire nos messes à bord, il est question de prendre les mesures voulues pour la célébration du Saint-Sacrifice. Nous nous entendons, à cet effet, avec le garçon de salon, lequel met

à notre disposition les deux salons du paquebot. Il nous fournit toutes les choses nécessaires pour dire quatre messes dans l'un de ces salons et quatre dans l'autre. Outre notre groupe de compagnons de voyage, des religieux et d'autres prêtres, qui font la traversée en même temps que nous, sont heureux de profiter de cette permission.

Le *Paris* a pris de l'erre et je songe aux mots de la chanson du petit mousse "sur le grand mât d'une corvette" :

Filez, filez, ô mon navire,
Car le bonheur m'attend là-bas !

C'est le premier soir à bord. Au cours de la soirée, un excellent orchestre nous régale d'un agréable concert et nous passons une nuit tout à fait reposante.

22 février.—Cinq heures et demie sonnent. Saut du lit, un brin de toilette, lecture du bréviaire et messe.

Puis le petit déjeuner dont le menu se compose de café, d'œufs et de pruneaux.

On fait les cent pas. Sur les ponts du *Paris*, la promenade circulaire s'étend à perte de vue. On se baigne pour ainsi dire dans le soleil de l'océan.

Poussé par le mouvement régulier de ses formidables machines, le paquebot court, jour et nuit, ses vingt nœuds à l'heure, et, comme il y a déjà 22 heures que nous avons lâché terre, nous avons donc parcouru 440 nœuds ou milles marins. Voici le rapport qui existe entre le mille marin et notre mille de terre. Ce dernier a 5,280 pieds de long, tandis que le premier en a 6,080, c'est-à-dire que le mille marin dépasse d'un bon septième le mille de terre.

Tout marche à souhait et à merveille. Notre île flottante nous offre toutes les commodités et tous les conforts voulus. A midi, le déjeuner avalé, nous causons, fumons, faisons l'exercice et la sieste obligato. Après quoi et une fois notre bréviaire récité, nous organisons, avec quelques connaissances, une excursion dans les chambres aux machines, où l'on se plaît à nous donner tous les renseigne-

ments désirables sur le fonctionnement de ces puissants moteurs à vapeur.

Les appareils de chauffe du navire se composent de 120 chaudières tubulaires, développant une force totale de 45,000 chevaux-vapeur. Voici, en mesures françaises, c'est-à-dire d'après le système décimal ou métrique, les dimensions exactes du *Paris*: Longueur, de l'étrave à l'étambot, ou mieux de la proue à la poupe, 235 mètres; largeur, 26 mètres; profondeur ou hauteur, 27 mètres. (Le mètre équivaut à un peu plus de 39 pouces de notre mesure.) Déplacement, 37,000 tonnes.

A bord, les passagers sont au nombre de 561 en première classe; 468 en seconde, et 2,210 en troisième. L'équipage se compose de 657 membres, ce qui forme un grand total de 3,896 personnes, le chiffre d'une bonne paroisse de la campagne canadienne.

Sur l'eau, les jours ne font pas simplement que passer; ils courent, ils volent et se perdent aussitôt dans l'infini du temps. La vie s'écoule fort agréable-

ment, sans malaise, sans ennui. Nous n'en songeons pas moins à notre pays, à nos braves gens qui nous sont si chers; à ce souvenir se mêle comme un sentiment de regret, qui augmente au fur et à mesure que la distance se fait plus grande entre eux et nous.

Le jeu de cartes, les amusements divers forment partie des délassements du jour. La nuit, nous jouissons d'un sommeil calme et reposant. Le service est parfait; on nous traite avec toute la courtoisie possible.

23 février.—Comme nous nous dirigeons sensiblement vers l'est, allant pour bien dire à la rencontre du soleil, toutes les fois que l'astre du jour se lève, il nous faut avancer de 25 minutes environ les aiguilles de nos montres. C'est ici le cas de dire que le temps change et que nous changeons avec lui; depuis le 17, date de notre départ, nous prenons donc de l'avance sur le bonhomme Chronos.

Messe à 6 heures 30, dans le salon, où le garçon se montre fort aimable et très obligeant. Il nous a préparé avec soin

tout ce qu'il faut pour nous permettre de dire la messe.

Ce matin, à cause du roulis et du tangage, nous avons bien craint de ne pouvoir célébrer l'office divin, comme la veille. Cependant, avec les précautions voulues, il ne se présente aucun incident désagréable.

A la suite du petit déjeuner, une bonne partie de whist favorise la digestion. Nous profitons ensuite d'un moment de véritable tranquillité pour griffonner notre journal de voyage, en attendant le second déjeuner.

24 février.—Toute la nuit la mer, comme une tendre maman, nous a bercés sur ses flots, malgré que, à certains moments, notre navire fût secoué plutôt rudement, sans doute par suite d'un petit accès de nervosité de la part de la grande bleue, notre berceuse.

Il y a plusieurs malades à bord; pourtant, l'océan n'a pas encore sorti ses fureurs de tempête.

Avant-hier, un passager, du nom de Pratte, a été trouvé mort dans son lit.

Ce monsieur voyageait accompagné de sa femme et de sa fille.

Hier, un marin du *Paris*, nommé Lecourtois, se précipitant au secours d'un compagnon de travail, a trouvé la mort en faisant une chute dans un des escaliers du navire.

Deux morts à bord! L'inexorable faucheuse promène sa faux sur l'eau comme sur la terre. Dieu nous préserve de ses coups!

Nous voguons à toute vitesse sur l'Atlantique, cette grande tasse insondable. Le vapeur file sans arrêt, toujours, avec la même rapidité dévorante.

A midi, nous sommes à mi-chemin, sur cette voie mobile elle-même, la mer, qui relie les continents les uns avec les autres.

Ce matin, un de nos compagnons a commencé à ressentir les effets du mal de mer. Néanmoins, il a pu se remettre assez vite pour dire son office et prendre le petit déjeuner, mais, pour nous servir de son expression, il a encore le cœur sur les dents. Nous nous donnons de

garde de le taquiner trop; il pourrait bien nous prendre semblable malaise.

La santé est donc, en somme, fort excellente, et nous fraternisons comme de véritables mathurins. L'équipage se montre tout à fait aimable à notre égard et nous traite à la française. Nos estomacs s'accommodent à merveille de la cuisine du transatlantique. Agréables comme ils le sont, les premiers jours de notre voyage augurent bien de la suite de notre randonnée. La traversée, jusqu'ici, est admirable, la température on ne saurait souhaiter plus belle, la mer clémente, malgré quelques grandes rides à la surface de l'eau. Il faudrait être difficile pour exiger davantage, de la nature et des humains, à qui nous avons confié notre sort.

25 février.—Hier, à 10 heures, j'ai eu l'avantage et le plaisir d'utiliser la T. S. F. (télégraphie sans fil) pour expédier à Saint-Prosper un message disant à nos gens que tout va bien. N'est-ce pas chose merveilleuse, en plein milieu de l'Atlantique, à 1,500 milles de terres, de

l'un comme de l'autre côté, que de pouvoir envoyer, par la voie des airs, des nouvelles à ceux que nous avons laissés là-bas, au Canada ?

Nous sommes un groupe de bons amis, jouant aux cartes, fumant, causant et passant le temps le plus agréablement du monde. Ce matin nous sommes allés visiter les quartiers de la troisième classe. Avant le dîner, nous allons faire les cent pas pour nous aiguiser l'appétit. La nuit a été plutôt mauvaise; aussi le nombre des malades augmente.

Le soleil, qui chaque jour semble prendre de l'avance sur l'heure, nous revient 40 minutes plus tôt que la veille. Son disque brillant monte à l'horizon, embrasant de ses feux la vaste, l'immense nappe d'eau qui nous environne de toutes parts. On dirait qu'au soleil levant le courroux de l'océan se calme et s'apaise. Le navire ne roule et ne tangue pas autant et les malaises se font sentir avec moins d'intensité.

Je n'ai pas osé dire la messe ce matin, au lever du jour, tant la mer était

démontée et par crainte d'accident au calice contenant le Précieux Sang. Hier, la célébration du Saint-Sacrifice offrait certain danger; aujourd'hui l'état de la mer commande une prudence plus grande encore.

Au moment où j'écris ces lignes, nous devons avoir au moins 300 milles de courus sur les 1,500 qui nous séparaient hier du Havre, où l'on doit toucher terre. C'est dire que mardi prochain, de bonne heure, nous mettrons le pied sur le sol de la vieille Mère Patrie, la France de nos aïeux.

26 février.—Le soleil se lève radieux, la mer se fait douce aux voyageurs. Nous pouvons tous dire chacun notre messe. A 9 heures 30, au grand salon, première messe par M. l'abbé Poirier. Je n'ai pu assister à cette messe, malgré l'invitation reçue. Au cours de l'office le Révérend Père Philip Bartuchetti donne le sermon en italien, et le Révérend Père Prat fait une allocation en anglais.

Voici l'idée que développe le révérend père italien: "Nous sommes des aveugles;

nous ne voyons qu'avec les yeux du corps. Mais nous, catholiques, nous devons suivre l'exemple de l'aveugle de l'Evangile — Domine, ut videam — Seigneur, faites que je voie!"

L'idée développée par le révérend père irlandais est la suivante: "Nous naviguons sur la mer infinie, à travers une multitude de dangers qui nous viennent des honneurs, des richesses, des plaisirs et du reste des choses du monde. Tout cela est périssable et, sur ce palais flottant, où les hommes ont allié l'art de la construction à la beauté et l'ingéniosité du mécanisme le plus perfectionné, nous sommes entourés des plus grands périls. Pour ne point périr, il nous faut recourir à la grâce du Maître de l'Univers, et ce Dieu si grand, si parfait, a soif de l'amour de nos cœurs. Il veut être aimé. Aimons donc ce Souverain Bien pour Lui-même, par-dessus toute autre chose!"

C'est ainsi que nous faisons nos devoirs religieux sur la mer profonde, entre le ciel et l'eau, à la gioire du Dieu de

l'Infini. Ce spectacle imposant est bien propre à édifier les nombreuses personnes qui assistent à ces exercices avec tout le recueillement qui convient en cette circonstance.

A la table aux cartes nous avons, outre nos compagnons déjà nommés, deux nouvelles recrues, monsieur Fortier, de Sherbrooke, et M. le docteur Michaud, de Saint-Georges de Beauce.

Le mal de mer perd de son emprise sur les malheureux passagers. Aujourd'hui il fait beau temps, beau soleil, la mer devient de moins en moins "méchante"; aussi revoyons-nous avec plaisir plusieurs figures qui s'étaient momentanément éclipsées.

Nous courons sur l'onde à la vitesse de 586 milles par jour de 23 heures 15 minutes. Nous avons précédemment expliqué comme il se fait que notre journée sur l'eau, au lieu d'être de 24 heures, comme sur la terre, se trouve raccourcie de 45 minutes, par suite de notre course vers l'orient. Le *Paris* est un fin marcheur, puisqu'il en regagne

sur le temps. Nous avançons nos montres régulièrement de 25 minutes le midi et de 20 minutes à la mi-nuit. Cette avance de l'heure nous semble tout un phénomène pas très facile à expliquer clairement. Mais la consigne est là—il faut la suivre pour être à la mode ou plutôt à l'heure, à la dernière minute.

Quelle distance nous sépare à l'heure qu'il est de notre cher Canada! Dès cette après-midi nous commençons à nous occuper de nos passeports, de nos permis d'embarquement pris à New-York à notre départ. Avant de mettre pied à terre en France, nous avons l'avantage d'acheter, à bord du *Paris*, les billets dont nous devons nous munir pour la ville portant l'homonyme de notre navire, la capitale de la France.

27 février.—Au cours de la nuit le vent a fraîchi; il s'est fait sentir assez de roulis, pour transporter, d'un côté de nos cabines à l'autre, tous nos articles, malles et autres objets. Les vagues, soulevées par ce vent violent, moutonnantes et mugissantes, se ruaient à

l'assaut de notre vaillant navire, et parfois leur crête échevelée venait s'écraser en flaque d'eau contre la paroi vitrée de notre hublot, situé pourtant à deux étages au-dessus de la ligne de flottaison. Allez parler alors du frisselis des lames d'eau douce!

Ce matin, le mouvement désordonné de la mer dure encore et, pour dire nos messes, il a fallu une seconde fois attacher solidement l'autel portatif. Le servant de messe, un prêtre de notre groupe, a dû tenir le calice pour ne pas exposer le Précieux Sang à se répandre sur le parquet du salon.

Il fait un beau soleil, néanmoins; le temps est clair comme du cristal; nous venons de voir deux navires de pêche et on nous annonce que ce soir nous pourrons apercevoir la terre.

Demain, vers les 8 heures de l'avant-midi, nous arriverons au Havre. Quelle immensité que cet océan Atlantique que nous venons de traverser pour la première fois! La chaleur est écrasante, malgré la grande nappe d'eau qui nous

entoure de tous les côtés, mais qui nous refuse pour le moment sa fraîcheur. C'est que la réverbération des rayons solaires sur la surface de l'eau réchauffe graduellement les couches superposées de l'air ambiant.

28 février.—Nous sommes rendus au dernier jour du mois et nous voici arrivant au terme de la traversée. L'arrivée du *Paris* au Havre a lieu à 9 heures ce matin. La passerelle franchie, nous faisons à la hâte nos préparatifs pour nous diriger directement vers Paris, la Ville-Lumière, la grande cité que certains écrivains ont qualifiée du titre pompeux de "Cerveau de l'Univers". Nous partons sur le rapide de 12 h. 35 p. m.

Ce train ne court pas, il vole; aussi la distance de quelque deux cents milles, qui sépare le Havre de Paris, ne nous semble-t-elle pas d'une longueur démesurée, puisque nous arrivons en cette dernière ville à 5 heures tapant. Et nous allons alors d'un émerveillement à un autre.

Un taxi nous conduit finalement à

l'hôtel de l'Espérance, rue Vaugirard. L'Espérance — nom charmant — est un hôtel de premier ordre, situé dans un endroit très calme, et fort reposant, au centre de la bourdonnante ruche humaine qu'est Paris.

Une fois bien installés à notre aise, nous prenons le souper, faisons une bonne marche, suivie d'un peu de toilette avant le repos de la nuit.

Nous nous sommes assurés d'un endroit chez les Révérends Pères Sulpiciens pour dire nos messes. Cette église des Sulpiciens se trouve à quelques pas seulement de notre pension.

Après avoir joué une bonne partie de cartes, habitude dont, semblablement, nous ne voulons guère nous départir "tout du long de notre voyage", nous nous mettons en route pour le pays... des rêves.

1er mars.—Nos messes dites, le petit déjeuner expédié, nous "courons à droicte et à gaulche dedans Paris", par les grandes rues et les boulevards principaux; nous saluons, en passant, les Tuileries,

la colonne Vendôme, le Commissariat canadien, l'Opéra. Nous traversons la Seine, admirant ses ponts, passons boulevard Raspail, devant le musée du Luxembourg et le Panthéon, puis une course au "Bon-Marché". Je crois bien que le "Bon-Marché" est un des magasins de détail les plus grands et les plus considérables du monde entier. C'est là quelque chose de grandiose, de phénoménal, de renversant, d'épatant, quoi! comme le dit si bien Gavroche à Paris.

2 mars.—Le temps n'est pas tout à fait rassurant d'abord, mais après quelque hésitation de sa part, il se remet au beau et nous commençons à nous occuper de la continuation de notre itinéraire.

Nous faisons la rencontre de M. l'abbé Lafortune, de Rimouski, en voyage d'études à Paris, de son supérieur, M. le chanoine Charron, de M. l'abbé Robitaille, de Québec. Nous nous rendons ensuite au numéro 75 de la rue Vaugirard, rue que nous connaissons déjà, et où nous trouvons le Révérend Père Colomban, franciscain, qui s'occupe de

l'organisation du pèlerinage à Jérusalem, en Terre-Sainte, en Grèce et à Constantinople. C'est là une course de six semaines, dont le début aura lieu le 22 mars. Nous ne sommes cependant pas certains de pouvoir nous procurer des billets de passage pour prendre part à ce pèlerinage. Enfin, on nous promet une réponse pour le lendemain.

De là nous retournons au Commissariat canadien, où je me procure les noms et adresses des consuls allemand, suisse, espagnol, que j'ai à voir demain pour faire viser mon passeport.

Nous passons ensuite à l'agence Cook, afin de nous assurer de la poursuite de notre voyage, au cas où nous ne pourrions nous joindre au pèlerinage des Franciscains.

Au retour d'une longue et presque interminable promenade à travers les parcs et les jardins du Louvre, nous prenons le dîner, c'est à savoir ce qu'on appelle "déjeuné" en France. Vers les deux heures nous pénétrons dans le palais du Louvre, dont la visite des

innombrables étages et galeries offrent à l'œil le plus vif intérêt. C'est au Louvre que se trouvent assemblés des gravures, peintures, sculptures, sarcophages, papyrus, antiquités, célébrités, et cætera, venant de toutes les parties du globe. Les trésors accumulés dans ce palais sont d'une richesse artistique inappréciable.

Du palais du Louvre nous allons au magasin "Le Louvre", établissement beaucoup plus considérable encore que le "Bon-Marché", mentionné plus haut. Ces grands magasins gardent, va sans dire, un immense assortiment de marchandises variées, et possèdent une clientèle, domestique et cosmopolite, dont il est difficile d'apprécier la valeur et l'importance.

Sortant du "Louvre", nous passons devant la tour Saint-Jacques, véritable merveille du genre, et nous arrivons à Saint-Germain-l'Auxerrois, magnifique église, remarquable par son dessin architectural et la beauté de ses verrières renommées.

Notre-Dame de Paris, située dans l'île de la Cité: La façade de Notre-Dame, avec son portail, ses tours majestueuses, sa grande rosace, est à elle seule tout un monument. Nous entrons. Son intérieur imposant est orné d'une foule de bas-reliefs précieux. Chacune des fenêtres a sa verrière et chaque verrière est un petit chef-d'œuvre. Colonnes, autels, balustrade, stalles offrent un ensemble aux vastes proportions, dont l'architecture admirable nous fait rêver.

Nous sommes à deux pas de la Seine. Cette rivière, que les Français regardent comme un fleuve, n'est à Paris guère plus large que notre "Chaudière" de la Beauce. Nous la franchissons d'un bond pour venir prendre un peu de repos à notre hôtel. Nos premières courses dans Paris nous ont littéralement fourbu l'échine. Une bonne nuit de sommeil va nous ragaillardir et nous serons frais et dispos pour recommencer à "globe-trotter" demain.

3 mars.—Aujourd'hui est le premier vendredi du mois. Comme le temps est

à la pluie, nous prenons le "Métro", la voie électrique souterraine de Paris, et nous nous dirigeons vers la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, "sur la butte", où nous dirons nos messes.

Quelques minutes en Métro et nous arrivons en face de cet éloquent monument du Vœu national de la France, véritable poème de pierre, de marbre, de mosaïque, de grandeurs, de richesses, commencé il y a 40 ans, et qui n'est pas encore terminé.

Suit la visite des Invalides, où sont accumulés les trésors, souvenirs et trophées de toutes les guerres auxquelles la France a pris part. C'est sous le dôme de l'église des Invalides que reposent les restes de Napoléon Ier.

Dans les environs se trouvent le grand et le petit palais de l'Industrie, l'Arc de Triomphe. Nous passons par le boulevard de l'Etoile, par différentes rues et avenues fort remarquables. Constructions et immeubles bordant ces grandes artères, tout renferme à profusion des richesses inimaginables de sculpture et

d'architecture à nulle autre pareille. L'œil passe d'une merveille à l'autre, sans jamais se lasser d'admirer et de jouir de l'effet artistique de la splendeur de ces choses élevées par la main géniale de l'homme.

Pour terminer la journée, déjà bien remplie d'ailleurs, nous allons à "La Gaieté" voir jouer "Les Brigands". Théâtre, spectacle, jeu des acteurs, mise en scène, décors, tout est superbe.

4 mars.—Messe à Saint-Sulpice, repos de quelques heures, récitation du bréviaire. Nous filons tout droit vers le Champ-de-Mars, au centre duquel s'élève la fameuse tour Eiffel, le "grand clou" de l'Exposition universelle de 1889. Cette tour, qui porte le nom de son constructeur, l'ingénieur français Eiffel, a 300 mètres de hauteur, environ 1,000 pieds de notre mesure. Pour le prix d'une chanson, tout notre groupe se trouve hissé, en quelques instants, à 150 mètres dans les airs. Défense de monter plus haut, sans quoi nous nous serions bien

rendus au sommet de cette merveilleuse structure arachnéenne de fer et d'acier.

De la hauteur où nous sommes perchés, le spectacle de la ville de Paris, frémissante à nos pieds, est quelque chose de saisissant. Nos regards fouillent en tout sens cette fourmilière humaine, aux trois millions d'habitants et plus, dont le grouillement ne cesse de toutes les vingt-quatre heures de la journée.

Nous ne manquons pas d'aller faire notre tour au bois de Boulogne. C'est la "chic" qui le veut. Parc splendide, très achalandé, très fréquenté, rendez-vous par excellence de tout ce que Paris compte de plus "select".

Une course en taxi à travers la ville nous rend jusqu'au site pittoresque des buttes Chaumont, dont le cachet possède un charme particulier. Toutes ces courses, visites, excursions dévorent notre temps le plus agréablement possible.

Au retour, vers les 5 heures du soir, après un bout de toilette, nous disons nos heures en nous reposant. Nous

esquissons notre itinéraire pour le lendemain.

5 mars.—Dimanche: Messe à Saint-Sulpice. Course à la rue Saint-Jacques, à l'église des Militaires. Après déjeuné, nous prenons le chemin de fer de Grande Ceinture pour nous rendre à Versailles, situé à une quinzaine de milles (18 kilomètres) au sud-ouest de Paris. Visite du Palais de Versailles, du grand et du petit Trianon. Quelles merveilles renferment ces demeures des anciens rois de France! Quelle splendeur et quelle gloire elles évoquent! Impossible de se faire une idée tant soit peu exacte des richesses que représentent les immenses salles de ces châteaux ornés de peintures, fresques, tapisseries des Gobelins et autres œuvres d'art inimitables.

Nous jetons un coup d'œil rapide dans les appartements de la reine Marie-Antoinette: salons, chambre à coucher, salle de travail, de musique, etc., etc. Ce palais vaut bien à lui seul tout ce que New-York possède de plus beau.

Léger dîner sur le pouce, au "casse-croûte", et nous reprenons le chemin de Paris.

Nous allons nous reposer au Grand Opéra. Paris nous offre là ce qu'il y a de plus riche, de plus somptueux et de plus rare en fait de théâtre lyrique. Ce superbe monument, chef-d'œuvre de l'architecte Charles Garnier, est orné de sculptures et de peintures remarquables; cet édifice est le plus vaste et le plus beau théâtre du monde entier. Sur la scène, où peuvent évoluer facilement, dit-on, plus de mille personnages et figurants, les décors, les costumes, les jeux de lumière sont un véritable enchantement pour les yeux; la musique, le chant, les voix, un charme délicieux pour l'oreille. Ce que nous admirons de particulière façon, c'est le gentil décorum observé par les acteurs comme par les actrices. Dans ce sanctuaire de l'art, il y a place à peine pour tout le monde venu là désireux d'entendre et de voir les œuvres maîtresses de la grande musique française.

Ce soir, on nous donne *Samson et Dalila*, opéra biblique en 3 actes et 4 tableaux, poème de Ferdinand Lemaire, musique de Camille Saint-Saëns.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en citant un résumé de l'argument de cet opéra par Martial Teneo:

Premier acte.— Sur la place publique de Gaza, une foule d'Hébreux prie et se lamente sur les malheurs d'Israël. Samson prêche la révolte à ses frères, lorsque survient Abiméleck, le satrape de la ville tombée aux mains des Philistins. La querelle éclate entre le puissant vainqueur et l'humble chef des opprimés. Abiméleck se précipite sur Samson, l'épée à la main, mais Samson s'empare de l'arme et frappe le satrape qui tombe en appelant à l'aide. Lorsque les Hébreux ont quitté la place au bruit de leurs chants vainqueurs, le grand-prêtre sort du temple de Dagon, et, devant le cadavre d'Abiméleck, jure une haine éternelle aux enfants d'Israël. Sur ces entrefaites, Samson ramène les Hébreux vic-

torieux et se trouve en face de Dalila, qui le charme.

Deuxième acte.—Dalila est assise à la porte de sa demeure, dans la vallée de Soreck, en Palestine. Elle attend Samson et prémédite de le vaincre par son adresse et de le livrer pieds et poings liés. Elle repousse l'or que vient de lui offrir le grand-prêtre: sa haine lui suffit; elle vaincra le fort entre les forts. Samson revenu voudrait fuir, mais la voix de Dalila l'ensorcelle et lorsqu'il se reprend, lorsque le bruit du tonnerre lui paraît un avertissement du ciel et que, méprisante, la femme s'éloigne, il s'élance à sa suite. Bientôt Dalila, par sa fenêtre, appelle à son secours les Philistins; des soldats se précipitent, la trahison est consommée.

Troisième acte.— Dans la prison de Gaza, Samson aveugle, enchaîné, les cheveux ras, tourne une meule en implorant la pitié de son Dieu, en offrant sa vie en sacrifice, devant les reproches des Hébreux que sa faute a rendus plus malheureux que jamais. Des soldats vien-

nent chercher le jeune condamné, le conduisent dans le temple de Dagon où les Philistins rassemblés se livrent à une bacchanale. Samson, conduit par un enfant, subit l'injure et l'ironie de chacun; il entend Dalila lui dire que son amour servit sa vengance, et son cœur saigne et sa fureur déborde, lorsque le grand-prêtre outrage le Dieu d'Israël. On sacrifie à Dagon vainqueur, on veut le forcer, lui, Samson, à s'agenouiller devant l'autel abhorré. Rendu à sa force première, l'Aveugle entoure de ses bras deux piliers, les ébranle et, dans une rumeur de cris, le temple s'écroule.

6 mars.—Nous venons de prendre nos billets de retour au Canada. Cette fois nous ferons le voyage atlantique sur le vapeur *Melita*, de la compagnie du Pacifique-Canadien, qui doit partir de Southampton, en Angleterre. Nous achetons aussi nos billets pour la Terre-Sainte.

Puis visite au jardin des Plantes, au muséum d'Histoire naturelle et à la Ménagerie adjacente. Repos bien mérité.

7 mars.—A Fontainebleau, château historique qui a abrité la royauté française à partir de 1216. Ameublements, peintures, sculptures, travaux d'ébénisterie forment tout un assemblage sans pareil de richesses de toute beauté. On nous fait voir dans ce palais les quartiers généraux et particuliers de la famille royale française, tels qu'ils étaient aux jours de la splendeur monarchique.

C'est dans ce château qu'eut lieu la fameuse entrevue du pape Pie VII et de Napoléon Ier.

Pie VII était venu une première fois à Paris pour sacrer Napoléon empereur. Plus tard Napoléon le fit enlever de Rome et conduire prisonnier d'abord à Savone, puis à Fontainebleau.

Le poète Alfred de Vigny, dans "Servitude et Grandeur Militaires", relate d'une curieuse façon cette entrevue.

Avec l'imagination brillante dont il était doué, de Vigny met en scène un jeune page de l'Empereur qui, au moment même de l'entrevue, se trouvait au château de Fontainebleau, dans les appar-

tements où Sa Sainteté devait séjourner temporairement.

Trouvant le carrosse du Saint-Père trop lent, Napoléon s'amena à cheval et pénétra dans la chambre de Sa Sainteté si vite que le page n'eut que le temps de se garer dans la ruelle d'un grand lit de parade. Comme un acteur de drame espagnol dans sa cachette, le jeune homme fut témoin d'une scène unique, grandiose et cocasse, étant donné la haute personnalité de ceux qui la jouaient.

Après une savante préparation et une mise en scène des plus soignées, le grand Empereur fit à Pie VII une proposition des plus saugrenues, dans les termes suivants: "Moi, je ne sais pas, j'ai beau chercher, je ne vois pas bien, en vérité, pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris pour toujours! Je vous laisserais, ma foi, les Tuileries, si vous vouliez. Vous y trouverez déjà votre chambre de Montecavallo qui vous attend. Moi, je n'y séjourne guère. Ne voyez-vous pas bien, *Padre*, que c'est là la vraie capitale du monde? Moi, je

ferais tout ce que vous voudriez; d'abord, je suis meilleur enfant qu'on le croit..."

Le Saint-Père, impassible, ne répondit qu'un mot, mais qui mit à néant le projet impérial, en en faisant voir le côté ridicule:

—*Commediante*!

Bonaparte eut une grande colère, fit résonner ses éperons sur les dalles, cassa un bibelot et prononça ces paroles malheureuses: "Comédien!... Comédien! Ah! Il faudrait être d'une autre taille que la vôtre pour m'oser applaudir ou siffler, *signor Chiaramonti*!—Savez-vous bien que vous ne seriez qu'un pauvre curé, si je le voulais? Vous et votre tiare, la France vous rirait au nez, si je ne gardais mon air sérieux en vous saluant."

Le grand homme ne s'apercevait pas que casser une assiette pour imposer un argument est un procédé enfantin. Aussi, le Saint-Père, traitant la colère comme il avait traité la bouffonnerie, ne répondit qu'un mot:

—*Tragediante*!

C'était bien cela: Bonaparte, terrible comme Attila, ou bouffon comme Cromwell, fut surtout un acteur.—Il fut très grand au pays de Talma et de Coquelin.

8 mars.—Nous prenons ce matin à Paris le train à destination pour Reims. Nous passons plusieurs heures à visiter cette ville soumise, pendant toutes les années de la grande et longue guerre, à un bombardement féroce et continuel de la part des Allemands. Les faubourgs et la ville elle-même ont été dévastés au point que, sur un ensemble de constructions abritant une population de 130,000 âmes, il n'y a que huit maisons qui n'ont pas eu à souffrir d'une manière ou d'une autre des ravages de l'ennemi.

La superbe cathédrale de Reims, de magnifique et pur style gothique, dont la construction remonte au onzième siècle, est une ruine pour ainsi dire totale. Il faudra bien du temps pour la relever de ses cendres et lui rendre son ancienne gloire. Restées debout, ses deux tours montrent toujours le ciel, mais sa toiture et ses murs, éventrés par les obus, sem-

blent saigner encore des plaies que lui ont faites les canons des Boches.

9 mars.—De Reims nous nous rendons à Verdun, où nous arrivons vers le soir. Nous passons la nuit en cet endroit, désormais plus que deux fois historique et sacré, parce que c'est cette place qui a subi le grand effort de l'armée allemande et qu'elle a vu tomber au champ d'honneur, au pied des forts de Vaux et de Douaumont, 600,000 Allemands et 400,000 Français.

C'est là que se rencontrent la tranchée de la Baïonnette, l'Ossuaire et les deux cimetières où dorment 10,000 et 25,000 morts respectivement. A Verdun fonctionne l'Œuvre de la Recherche des Ossements, fondée dans le but de renseigner les familles des soldats qui y ont été inhumés.

Aux environs de Verdun, des villages entiers ont disparu de la surface du sol. Est-ce le doigt de Dieu qui a passé par là ? Quelques années se sont déjà écoulées depuis la fin de cette lutte de géants, mais, à la vue de ces dévastations, de

ces tristesses et de ces bouleversements, on ne saurait dire quel a été le vainqueur, de l'homme ou de la mort.

Après avoir vu le fort de Vaux et son labyrinthe de souterrains, nous visitons en passant le fort de Douaumont. Inclinons-nous, au cimetière, devant les nombreuses croix des héros tombés en défendant la cause de l'humanité. Le cœur nous serre et nous saigne, nous avons l'âme toute navrée en voyant cette région, naguère fertile et bien boisée, devenue aujourd'hui une vaste nécropole. Le passage des armées allemandes a laissé là comme vestiges des terrains tout labourés de ravins creusés par les obus et les mitrailleuses.

10 mars.—Retour à Paris, d'où nous repartons immédiatement pour Orléans—une course de 121 kilomètres en chemin de fer—direction sud de Paris.

Orléans, ville demeurée célèbre par le siège qu'elle eut à soutenir en 1428 et 1429 contre les Anglais. C'est là que Jeanne d'Arc, suivant sa mission merveilleuse, vint, avec ses braves soldats,

rencontrer les "Godons" — "Goddam" (sobriquet dont les Orléanais affublaient les Saxons dans ce temps-là)—et "bouter l'englischerie hors de France".

Orléans possède une superbe cathédrale gothique, une magnifique statue équestre, ornée de hauts- et de bas-reliefs et un vaste musée. On dirait que la ville tout entière chante la gloire de Jéhanne la Bonne Lorraine, la Pucelle d'Orléans, comme on se plaisait à l'appeler à cette époque.

On sait que Jeanne d'Arc, déclarée hérétique et relapse par un tribunal ecclésiastique présidé par l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, fut brûlée vive, en 1431, comme une vulgaire sorcière, sur la place du Vieux-Marché, à Rouen.

La vierge de Domrémy a été canonisée en 1920. On peut dire d'elle ce qu'elle disait de sa bannière, lorsqu'on lui demanda, lors de son procès, pourquoi elle l'avait portée à l'église pour le sacre du roi Charles VII: "Elle a été à la

peine, il est bien juste qu'elle soit à l'honneur!"

Aujourd'hui l'Eglise a placé sur ses autels cette vierge guerrière. Sainte Jeanne d'Arc, restée la plus pure gloire de France, est au Canada l'objet d'un culte tout à fait particulier.

Nous admirons encore un magnifique mausolée, celui du cardinal de Richelieu, qui fut évêque à Orléans. A courte distance de la cité orléanaise, le cardinal a fait bâtir une ville, qui est toute du plus pur style Louis XIII.

Tous les souvenirs que renferme cette bonne ville d'Orléans nous ont charmés et enchantés. Aussi garderons-nous de notre séjour en Orléanais une bien "doulce remembrance".

Adieu Orléans! Nous prenons la direction de Tours. Sur notre passage nous allons tout le long des jolies collines de l'Argonne; nous traversons la Touraine, ses immenses plaines à perte de vue, ses vignobles réputés dans le monde entier par l'excellence de leurs crus.

Arrivée à Tours, capitale de l'ancienne province de Touraine, vers les 7 heures du soir. Une fois installés à l'hôtel, nous sommes bien disposés à prendre un peu de repos. Demain, nous parlerons du pays de Tours.

11 mars.—Nous commençons la journée en allant dire la messe à l'église de Saint-Martin de Tours.

Comme Orléans, Tours est sur la Loire, le plus long des fleuves de France. Les monuments publics de Tours sont d'une grande beauté et rappellent, comme partout ailleurs en France, les plus précieux souvenirs de l'ancien pays des Gaules.

Les bords de la Loire, dont nous venons de parler, sont pour ainsi dire tout émaillés de châteaux historiques, dont les masses imposantes, serties dans la verdure, piquent les coteaux avoisinants et enjolivent ce gai et plantureux pays de Touraine.

Cependant, à mesure que nous nous éloignons du pays de Touraine, pour gagner la Bretagne, le sol nous paraît

plus ingrat, plus aride. Les ondulations du terrain sont plus prononcées, les collines plus ou moins boisées. Le saule se mêle, dans ces parages, aux vignes et aux arbres fruitiers. Les fermes deviennent plus étroites, plus espacées. On voit même des habitations creusées dans le flanc des montagnes, au cœur du roc.

Si l'on en juge par leurs demeures, les villageois tourangeaux n'ont pas cet air cossu de nos bons "habitants" canadiens. Il faut, néanmoins, se méfier des apparences, et nous ne voudrions pas laisser entendre le moins du monde à nos cousins de France que nous passons là une remarque désobligeante à leur endroit.

A Vannes, où nous descendons ce soir, on rencontre force sabots de bois qui, dans les rues, font un tapage infernal au passage des piétons. C'est ici le genre paysan dans toute sa fruste rusticité; le séjour de la bonhomie et du sans-cérémonie, le règne de la chandelle de suif et de la bougie de cire. Absence absolue de tout confort à la moderne, ou l'on trouve moyen de s'en passer.

On semble ignorer totalement ce que c'est que le chauffage des maisons.

Nous passons la nuit à l'hôtel près de la gare de Vannes, et demain matin nous partons pour Sainte-Anne d'Auray.

Sainte-Anne d'Auray! Lieu de pèlerinage national en France, rappelant Sainte-Anne de Beaupré en Canada. Superbe cathédrale, l'une des plus belles de la Bretagne. Sainte-Anne d'Auray nous tient de très près au cœur. C'est d'ici, en effet, que nos vaillants aïeux nous ont apporté, en la Nouvelle-France, la gracieuse et populaire dévotion à Madame Saincte Anne, la glorieuse Mère de Madame Saincte Marie, Mère de Dieu. Nous aurons donc demain le bonheur de dire nos messes en ce lieu si plein de souvenirs fleuris de piété filiale et de dévotion reconnaissante envers ces deux grandes saintes.

12 mars.—Ce matin nous avons l'honneur et l'insigne privilège de dire nos messes dans la basilique de Sainte-Anne d'Auray. Nous y sommes très bien accueillis et, dans la Scala Sancta, que

nous parcourons avec la plus grande vénération, nous pouvons voir d'authentiques Bretons et Bretonnes en costume national et chaussés des sabots du pays.

Nous allons rendre visite aux Révérendes Sœurs de la Charité de Saint-Louis, de Vannes, qui occupent un ancien couvent des Carmes. C'est un très bel endroit. Dans cette chapelle est conservé un prie-Dieu ayant appartenu à Madame de Maintenon. Le cloître, et surtout les stalles du chœur sont d'un travail architectural très fouillé: c'est une véritable merveille. Cet édifice s'élève au milieu de superbes jardins, de vignobles, de vergers alignés à perte de vue.

A Sainte-Anne d'Auray, à Vannes, et dans les pays circonvoisins, beaucoup d'entre nous, Canadiens, auraient chance de retrouver le petit coin de terre d'où partirent ses aïeux pour venir tenter fortune au Nouveau-Monde. Donc, c'est un double pèlerinage que nous faisons en ce moment au pays d'Auray, et pour vénérer la grande Thaumaturge de nos

deux pays, et pour saluer le berceau de notre race.

Du plus profond de nos cœurs nous disons adieu à cette vieille terre d'Armorique, celle de tous les pays de France la plus chère aux Canadiens de Québec.

A 7 heures p. m., nous prenons le train pour nous rendre à Nantes, où nous mettons pied à terre, avant de continuer vers Bordeaux.

13 mars.—Nantes—170,500 habitants—est une grande ville industrielle et maritime, en ce sens qu'elle est située à l'endroit où la Loire reçoit les eaux de ses deux confluents, l'Erdre et la Sèvre nantaise, ce qui permet aux bateaux de moyen tonnage de naviguer facilement.

De grand matin, nous nous rendons à l'église Saint-Nicolas, une des plus belles de Nantes, immense basilique mineure à cinq nefs. Après avoir visité les endroits les plus remarquables de cette cité, nous partons pour Bordeaux. Une course de sept heures, en chemin de fer, à travers le pays historique de la

Vendée. En traversant les vallées de la Garonne et de la Dordogne, nous admirons d'immenses vignobles où croissent ces raisins qui fournissent les grands crus, blancs ou rouges, du Bordelais.

Bordeaux possède 300,000 habitants. C'est la huitième ville de France. Nous y arrivons via La Rochelle à 6 heures 30 du soir. Demain nous consacrerons la matinée à visiter cette ville, avant de partir, à 1 heure p. m., pour Biarritz, fameuse place d'eau, où, cependant, nous ne pourrons pas séjourner aussi longtemps que certains rois d'Europe au temps où les têtes couronnées se comptaient par douzaines.

Il est vrai que nous ne sommes encore qu'au 13 mars, mais nous devons utiliser chaque jour, parce que le 22 il nous faudra nous embarquer à Marseille, pour traverser à Alger et à Tunis, puis de là revenir à Marseille, prendre le paquebot à destination de l'Orient, le pèlerinage à Jérusalem étant le principal but de notre voyage.

14 mars.—A Bordeaux—Après avoir dit nos messes à la magnifique église du Sacré-Cœur, nous visitons les plus remarquables monuments et nous faisons une petite excursion, de une heure à six heures de l'après-midi, vers le sud-ouest de la France, pour y respirer un peu le parfum des brises de l'Atlantique, sur cette incomparable plage de Biarritz déjà citée. Nous traversons d'interminables landes, où de nombreux petits villages semblent filer le long de la voie. Nous n'avons pas le temps de nous arrêter à Bayonne, ville assez considérable.

Nous ne sommes qu'un moment à la gare, d'où un train-omnibus nous conduit sur la plage même. Biarritz n'est pas une simple "batture" où quelques baigneurs seulement peuvent prendre leurs ébats. C'est une véritable ville de 22,000 habitants. La côte, que nous atteignons, à travers les Basses-Pyrénées, offre à la vue un port des plus pittoresques et de nombreuses grottes naturelles, parmi lesquelles se fait remarquer la "Chambre d'Amour". La grande

Plage, le port Vieux, la côte des Basques sont fréquentés par les représentants les plus huppés de la haute aristocratie espagnole, française, anglaise et russe—*id est*, pour cette dernière, ce qui en reste.

Sur cette plage ensoleillée, le thermomètre, même en plein hiver, ne descend jamais plus bas que zéro. L'air et l'atmosphère sont saturés d'émanations salines; c'est véritablement la côte d'Emeraude, telle qu'elle est surnommée à cause de la belle couleur verte des vagues de l'océan qui, le soir surtout, deviennent d'une douceur admirable. Ces brises réconfortantes et légères, qui nous caressent, valent bien la peine que nous avons prise de venir de si loin les humer.

Demain, après avoir joui d'un excellent repos, dans la contemplation de la belle nature, nous nous dirigerons vers Saint-Sébastien, de l'autre côté de la frontière espagnole, pour revenir de là vers Lourdes, autre lieu de France tout parfumé de souvenirs pieux chers à nos cœurs de Canadiens.

Vrais descendants de ces Bretons et de ces Normands qui émigrèrent au Canada, il y a quelques siècles, en y apportant le culte de Jésus, de la Vierge et de sainte Anne, nous ne saurions dégénérer.

15 mars.—Longeant la frontière entre la France et l'Espagne, nous saluons à l'espagnole les gendarmes douaniers et nous voilà à Saint-Sébastien, la première ville en territoire espagnol. Nous descendons à l'hôtel de Bayonne. Belles églises, beaux parcs, magnifique et vaste baie donnant sur l'Atlantique.

Sur une population de 130,000 habitants, presque tous Espagnols, mais avec un bon nombre de Français, nous sommes émerveillés de rencontrer un si grand nombre de catholiques fervents. Dans la belle cathédrale du Bon-Pasteur, où nous disons nos messes, il y a affluence de communiants.

Nous garderons un excellent souvenir de ce coin si intéressant de la terre d'Espagne, que nous ne regretterons pas d'être venus visiter.

16 mars.—Nous retournons en France via Bayonne,—une vieille cité qui renferme beaucoup de monuments vétustes,—une belle et antique église, le grandiose monument du cardinal Lavigerie, et enfin le château du bon roi Henri IV, au milieu d'un parc qui est une miniature de Fontainebleau.

A 7 heures, ce soir, nous mettons de nouveau le pied sur ce coin de la terre française, adossé aux Pyrénées, aujourd'hui même couvert de neige, et qui s'appelle Notre-Dame de Lourdes. Nos cœurs de Canadiens-Français catholiques, fils de celle qui fut un jour appelée la Fille Aînée de l'Eglise, battent à se rompre lorsque nous faisons nos premiers pas dans cette grotte où la Vierge Immaculée a daigné se montrer, sous une forme matérielle, et adresser la parole—en français—à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858. En dix-huit autres apparitions successives elle a conversé avec cette petite bergère de France, en exprimant le vœu qu'une

église lui fût dédiée en cet endroit privilégié.

17 mars.—Nous disons la messe à l'église du Rosaire de Lourdes. Nous visitons la grotte de l'Apparition, où l'Immaculée a posé le pied en 1858. Le surnaturel, le divin nous envahit et nous pénètre jusqu'au plus intime de notre âme. C'est vraiment le pied-à-terre choisi par la Mère de Dieu pour se manifester parmi les hommes. Nous nous sentons bien petits à côté des merveilles qui nous entourent de toute part. Quelles superbes choses les hommes ont créées pour répondre à la demande de la Vierge! Quelles richesses et quelles quantités innombrables d'ex-votos garnissent les murs de l'église du Rosaire et de la Basilique supérieure! Les peuples du monde entier y sont représentés par ces souvenirs pieux et reconnaissants. Après une fervente prière et un instant de repos, nous allons visiter la maison de Bernadette, son grenier, sa chambre, où l'on conserve précieusement son lit et presque tous les objets qui

ont servi à son usage, ce qui constitue maintenant comme un musée de véritable piété. Finalement nous revenons à l'hôtel d'Europe pour nous refaire un peu.

18 mars.—Nous continuons nos pieuses pérégrinations sur ce coin de ciel apporté sur la terre, une oasis fleurie au milieu du vaste désert du monde où nous cheminons péniblement. Nous osons dire que nous nous trouvons chez nous, tant ce que nous voyons là nous est réconfortant. Ce matin, après avoir fait nos dévotions et dit nos messes, nous parcourons de nouveau ces rochers, vestibule du ciel, où la Vierge est apparue, où elle a fait spontanément fleurir l'églantier sous ses pieds et sourdre une eau miraculeuse d'une source où les malades, les infirmes et les pécheurs viennent chercher la guérison de l'âme en même temps que celle du corps.

Nous baisons avec une ardeur sans égale ces pierres qui ont servi comme de piédestal à la Vierge Immaculée. A

regret et à pas lents nous nous éloignons de cet endroit béni du ciel pour nous diriger vers Toulouse, en route pour Marseille. C'est de là que nous ferons la traversée de la Méditerranée pour gagner l'Afrique.

Mais, avant de partir de Lourdes, notre adieu à ce lieu de miracles éclatants, nous ne saurions mieux le traduire qu'en reproduisant ici la belle poésie suivante, tirée des "Voix de Jésus-Marie", Sillery, numéro de février 1922, et signée du nom de P. De Lokieldo—Une Pèlerine des Bords du Gave:

LOURDES, J'AI VU !

(17-18 mars 1922)

Lourdes! un jour, j'ai vu tes arêtes splendides,
Géantes, dominer le Gave impétueux;
J'ai plongé mes regards dans les gorges arides
Que font, en se brisant, tes pics audacieux.
D'un roc à l'autre roc, de collines en collines,
On entendait gémir une immense clameur;
Elle allait du torrent à l'austère ravine,
Les airs étaient remplis de l'étrange rumeur.

Lourdes! un jour, j'ai vu, quand le ciel se colore,
Des feux que le matin épanche autour de lui,
Au pli des monts, j'ai vu les miracles éclore
Comme de grands rayons qui tombent dans la nuit.
Nuit de l'indifférence et d'opiniâtre doute
Que déchirent parfois de radieux éclairs,
Venus du haut des cieux pour en montrer la route
A ceux qui, tristement, cheminent aux enfers.

Lourdes! j'ai vu! Le jour était aussi limpide
Que l'œil empli des traits de la Mère de Dieu.
Et le paralytique à la bouche rigide,
Et l'aveugle plaintif, et les lèvres en feu,
De pauvres anémiés, de jeunes poitrinaires,
Que l'amour attirait, encore plus que leurs maux,
O Vierge! vers le flot des sources salutaires
Qui depuis soixante ans chantent sous les rameaux.

Lourdes! un jour, j'ai vu la sombre théorie
De toutes les douleurs prier sous ton ciel bleu;
Les mains, les yeux levés vers la Vierge Marie,
Elles attendaient, là, le passage de Dieu.....
Or, voici que Jésus, revêtu de l'Hostie,
Passe dans l'Ostensoir! Aussitôt des grabats
Que l'espoir envahit, part, —rafale bénie!—
Le cri vibrant et saint de milliers d'hosannahs!

"Mon Dieu! si tu le veux", clamait la longue masse,
Des infirmes croyants, "oui, tu peux me guérir,
"Mais que ta volonté, Maître adoré, se fasse!"
"Jésus, Fils de David", disait celui qui foule,
Perclus, son noir chemin "prenez pitié de moi!"
Puis un cri dominant, soudain, perce la foule:
"Je ne suis pas guéri......Mais je compte sur toi.

Et le Maître circule à travers les prières,
La souffrance et l'amour; Il console les pleurs,
Il soulage les corps et tant d'autres misères
Qui font de l'âme humaine un gouffre de douleurs.
Et pendant que la Vierge, au creux de la montagne,
Sourit, aimante et douce, aux gestes de son Fils,
L'hosannah se répand bien loin dans la campagne
Qui le lance à son tour jusques au paradis.

Lourdes! ce que j'ai vu de sublime délire
Sur ce rocher trois fois béni des Pyrénées,
Je ne pourrai jamais le chanter sur ma lyre....
Ses chants n'ont que des sons froids, inarticulés.
Mais tout ce que j'ai vu de plus en plus se grave
Au plus profond du cœur.—Et dans les jours trop noirs.
Je retourne écouter les grandes voix du Gave.....
Il roule moins de flots qu'il ne donne d'espoirs!

19 mars.—Arrivés à Toulouse hier au soir, nous sommes ce matin à la cathédrale de Saint-Etienne, puis à la basilique de Saint-Jérôme. Un accident, le premier du voyage, nos chagrine beaucoup. Monsieur le docteur Michaud, un de nos bons compagnons de route, constate qu'une de ses malles, contenant des objets précieux, lettres de crédit, passeports, etc. est disparue. Impossible de la retrouver.

Nous disons la messe à l'église Saint-Sernin, sur un autel où repose les restes

de saint Thomas d'Aquin. La crypte de cette basilique contient une des plus riches collections de reliques de toute l'Europe.

Après la messe, promenade sur les grands boulevards. Nous ne sommes pas peu surpris de voir une infinité de regrattiers, revendeurs de bazars, de mercantis de foire, vendant à boutique ouverte en ce jour de dimanche. C'est à donner le haut-le-cœur. Vraiment nous ne sommes pas souvent témoins de semblable disgrâce au cher pays de Québec.

Déjeuner sur le pouce; achat de billets et en route pour Marseille où nous arrivons à 7 heures p. m. Après midi nous nous empressons d'aller faire une reconnaissance sur les boulevards, sans oublier l'unique Cannebière, dont nous dirons un mot un peu plus loin. A Marseille les églises sont en si grand nombre que nous n'aurons que l'embarras du choix pour aller dire nos messes demain matin.

20 mars.—Nous sommes donc rendus à Marseille que nous avions bien hâte de voir, et nous commençons la journée par

un beau pèlerinage à pied, gravissant l'immense roc de la colline qui domine la ville, et dont le sommet est couronné par l'église dédiée à Notre-Dame de la Garde.

Ce sanctuaire est un lieu que fréquentent un grand nombre de pèlerins. Les fidèles de Marseille et des alentours, ainsi que les étrangers de passage en cette ville, y viennent en foule prier, communier, rendre leurs hommages et dire leurs actions de grâces à la Mère du Sauveur. Pour nous, Canadiens, c'est un grand plaisir et en même temps un bonheur intime de venir saluer, à Marseille, Notre-Dame de la Garde, et lui demander de nous être propice au cours de notre voyage.

21 mars.—Marseille a l'ancienne et la nouvelle ville, l'ancien et le nouveau port. Les Marseillais se chiffrent au nombre de 600,000 habitants. Ce qu'il doit s'en éjaculer là-dedans de "troun de l'air", de "bagasse", de "mille millions de tonnerres de démons". On sait que ce sont là les plus affreux jurons des Marseillais,

vieux et jeunes loups de mer pour la plupart.

La Cannebière, qui tient tant au cœur de tout Marseillais authentique, est une belle, grande et longue rue qui débouche sur le port. Les Marseillais sont bien plus fiers de leur Cannebière que les Québecois le sont de leur Terrasse; aussi disent-ils que Paris la leur envie et ils s'en vont répétant entre eux, in petto, et aux étrangers, in largo, avec tout un petit air malin de satisfaction intime: "Si Paris avait une Cannebière, ce serait un petit Marseille". Té, là! avale, mon bon!

On se gausse fort des gasconnades des Gascons, mais parlons de "répliques" des Marseillais, de ces abracadabrantes histoires, de ces blagues monumentales et de ces tartarinesques drôleries dont un grand nombre ont traversé l'Atlantique, le Pacifique, couru toutes les mers; y en a-t-il et y en a-t-il encore?

Il est maintenant facile de voir qu'il y a là de quoi guérir la "bile noire" la plus atrabilaire.

Je ne saurais résister au plaisir d'en renarrer une, des bonnes vantardises et relances: Un Gascon, garçon de bureau, se vante que, chez lui, on dépense, aux écritures, pour 500,000 francs d'encre par an. C'est beau, pas? Le Marseillais le relance: "Chez nous, nous économisons pour un million d'encre par année, rien qu'à ne pas mettre les points sur les i et ne pas barrer les t." Le Gascon vire les quatre fers en l'air et y est encore.

Nous avons fait demander à Alphonse Daudet, à lui qui se connaissait si bien en fait de choses du Midi, puisqu'il est né à Nîmes, d'où vient ce renom de hâbleurs dont les habitants du Sud de la France sont affublés, et voici ce qu'il nous a fait répondre par Tartarin de Tarascon:

"……….., écoutez bien ceci: Il est temps de s'entendre une fois pour toutes sur cette réputation de menteurs que les gens du Nord ont faite aux Méridionaux. Il n'y a pas de menteurs dans le Midi, pas plus à Marseille qu'à Nîmes, qu'à Toulouse, qu'à Tarascon. L'homme du Midi ne ment pas, il se trompe. Il ne dit pas

toujours la vérité, mais il croit la dire... Son mensonge à lui, ce n'est pas du mensonge, c'est une espèce de mirage....

"Oui, du mirage!.. Et pour bien me comprendre, allez-vous-en dans le Midi, et vous verrez. Vous verrez ce diable de pays où le soleil transfigure tout, et fait tout plus grand que nature. Vous verrez ces petites collines de Provence pas plus hautes que la butte Montmartre, et qui vous paraîtront gigantesques, vous verrez la Maison carrée de Nîmes,—un petit bijou d'étagère,—qui vous semblera aussi grande que Notre-Dame de Paris. Vous verrez,.. Ah! le seul menteur du Midi, s'il y en a un, c'est le soleil... Tout ce qu'il touche, il l'exagère!... Qu'est-ce que c'était que Sparte aux temps de sa splendeur? Une bourgade... Qu'est-ce que c'était qu'Athènes? Tout au plus une sous-préfecture.. et pourtant, dans l'histoire, elles nous apparaissent comme des villes énormes. Voilà ce que le soleil en a fait..."

A midi nous prenons le *Maréchal-Bugeaud* pour faire la traversée de la Médi-

terranée. Nous toucherons la terre africaine demain soir, commençant par la visite d'Alger la Blanche. Nous aurons quitté l'Europe pour une semaine à passer sur le vieux continent noir.

Commencée sous les heureux auspices du beau temps et d'une mer assez tranquille, la traversée se continue sans aucun incident digne de mention. Toute la soirée et toute la nuit le *Maréchal-Bugeaud* se laisse bien rouler un tantinet, mais ses oscillations ne nous empêchent pas de clore la paupière et de dormir à poings fermés.

22 mars.—Mais voici la tempête qui, si l'on nous permet d'utiliser un mot du bonhomme La Fontaine, accourt du fond de l'horizon, tempête de peu de durée vraiment, mais qui nous fait sentir toute l'horreur du gros temps. Les vagues se soulèvent, se pressent les unes contre les autres, comme poussées par un monstre marin sorti des profondeurs de l'antre de Neptune.

Et pauvres de nous! Pas un seul n'ose prendre de nourriture. Curieuse consta-

tation: Sur l'eau, pour bien tenir la mer, le navire a besoin d'un bon lest dans ses fonds; l'homme, au contraire, à moins d'avoir le pied marin, ne doit pas se lester l'estomac, s'il veut tenir bon.

Dans ces circonstances, c'est encore la position horizontale qui est la plus sûre. Aussi, est-ce dans cette position que nous touchons au port d'Alger. Mais, à l'approche du plancher des vaches, l'estomac reprend sa normale et le débarquement se fait sans encombre.

En route pour le monastère des Révérends Pères Blancs du Continent Noir. (Il y a contraste partout en ce vieux pays nouveau pour nous.) A la Maison carrée, où nous arrivons à 8 h. 30 du soir, l'accueil que nous font les Pères Blancs est tout à fait hospitalier. On dort si bien après une telle traversée que, le lendemain, les secousses de la veille ne sont plus que des souvenirs. Nous aurons le plaisir de dire nos messes à 7 heures.

23 mars—Chez les bons Pères Blancs, cet accueil cordial et quasi royal se double

d'un sentiment de fraternité envers nous, qui sommes prêtres et Canadiens, pour la bonne raison que les Pères Blancs d'Afrique recrutent au pays de Québec un grand nombre de leurs sujets.

On nous fait compliment du français que nous parlons, tant on comprend bien, là-bas, quoi qu'on dise, notre "patois patoisant".

Après nous avoir fait visiter le monastère, on nous conduit au Scolasticat, et nous admirons, en passant, les serres, les vignes, les arbres fruitiers et les palmiers du couvent. Le déjeuner se prend à midi. Nous sommes en compagnie du Révérend Père Curé, de Monseigneur le Grand-Vicaire et de quelques pères de la maison. Nous faisons la connaissance d'une bonne quinzaine de pères et de novices canadiens-français. Tous paraissent enchantés et flattés de notre visite.

Revenus à nos quartiers, pris à l'hôtel des Touristes, nous retrouvons nos compagnons de voyage, monsieur le docteur et madame Michaud, de la Beauce.

L'hôtel des Touristes se trouve situé à deux pas de l'église Saint-Augustin, où nous irons offrir le Saint Sacrifice demain matin.

Quelques bonnes courses à pied, dans les rues de la ville, nous permettent d'admirer les beautés d'Alger la Blanche.

24 mars— Après avoir commencé la journée, comme d'habitude, par nos hommages à Dieu, nous nous rendons au Marché arabe, à quelques milles de l'hôtel des Touristes où nous sommes descendus hier.

Le marché arabe d'Alger forme, pour l'étranger, le sujet de toute une étude de mœurs, d'un caractère plutôt navrant. Nous n'avons jamais rien vu de moins gai d'aussi abject, de plus repoussant. Que de guenilles, que de saletés; c'est un pandémonium indescriptible! Pour nous, Canadiens, nous sommes contents d'avoir vu semblable spectacle, et cela nous prouve, de toute évidence, que nos pauvres, au Canada, sont des riches à côté des pauvres d'Alger.

Au cours de la relevée, nous allons visiter le couvent des Sœurs Blanches d'Afrique. Un bon nombre de nos petites Canadiennes font partie de cette communauté, et toutes semblent fières et heureuses de voir des figures du Canada.

25 mars—Notre séjour se prolonge à Alger. Malgré tous les points de vue superbes et intéressants que nous offre la blanche capitale de l'Algérie, il y a cependant une ombre au tableau; la présence des Arabes, en nombre presque infini, jette une tache sombre sur le panorama enchanteur de cette jolie rade africaine de la Méditerranée. Nous avons encore à l'esprit l'affreux spectacle qui se déroule sur le marché arabe dont nous avons parlé hier, et le cœur nous lève de dégoût.

Aujourd'hui nous faisons en autobus une course jusqu'à Blida, à 50 kilomètres d'Alger, en plein sud. Les campagnes que nous traversons ont un aspect qui réjouit la vue. Le climat est tout simplement délicieux. Aussi loin que les regards peuvent porter s'étendent d'im-

menses champs en culture, où poussent les orangers, les citronniers, les bananiers, les palmiers et les cactus, tous dans la pleine exubérance de leur opulente végétation.

On fait, dans le pays, quatre récoltes de pommes de terre par année. A table, les oranges nous sont servies avec leur vert feuillage. Le long de la route on n'a qu'à tendre la main pour cueillir ces fruits dorés, dont la succulence n'a rien à comparer avec ce qu'on nous sert sur nos marchés de Québec.

Nous apercevons cà et là des gourbis, sorte de huttes faites de branchages, ressemblant vaguement de loin à de grosses cabanes de castors, et que certains Arabes utilisent comme logement. A coté de ces gourbis, formant un contraste curieux, s'élèvent de princières habitations dont l'immense pleine se pare par endroits.

C'est en admirant ces éblouissantes vues d'Afrique, cette luxuriante végétation tropicale, cette merveilleuse et généreuse nature que nous arrivons à Blida.

Français et Arabes forment, à Blida, une population de 15,000 âmes. Plusieurs belles rues s'enchevêtrent dans un fouillis de carrefours, où grouille une populace olivâtre, cuivrée, basanée, bigarrée, dont la pauvreté perce les loques qui la recouvrent. Nous avons là, sous les yeux, des misères sans nom, et nous ne cessons de répéter que rien de pareil ne se voit dans nos villes et dans nos campagnes canadiennes.

Les Européens, établis en Algérie, ne semblent guère prendre en pitié les tribus et les hordes d'indigènes que nous coudoyons à tout bout de champ.

Ce lamentable spectacle nous fait songer à notre retour à Marseille; nous avons hâte de quitter la contrée noire et revoir le pays des blancs. En attendant, nous ferons demain notre pèlerinage à Notre-Dame d'Afrique.

26 mars.—Le sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique existe depuis 1854. Construit à cette époque par Monseigneur Pavy—objet de prédilection du cardinal Lavigerie, primat d'Afrique,—

ce superbe monument domine la Méditerranée d'une hauteur d'au moins 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nos messes dites, nous déjeunons chez les Missionnaires Franciscaines de Marie. Nous voyons le premier temple érigé, sur cette colline, à la gloire de la Bienheureuse Mère du Sauveur. A mi-côte, nous parcourons le cimetière catholique, interminable série de monuments et de mausolées consacrés aux chers disparus,—cité de la mort, plus peuplée que la cité des vivants.

Rendus au bas de la côte, nous nous reposons un petit quart d'heure. Demain nous continuerons à parcourir cette perle d'Afrique, accrochée au flanc de la colline.

27 mars—Nos messes dites à l'église Saint-Augustin, nous achetons nos billets de retour sur un des vapeurs de la Compagnie Générale Transatlantique, le *Timgad*. Ce navire est beaucoup plus grand que le *Maréchal-Bugeaud*, de la même compagnie, et sur lequel, mardi et mercredi dernier, nous avons fait la tra-

versée en trente heures, de Marseille à Alger.

Notre séjour à Alger nous a tout ravigotés. Frais et dispos, nous avons hâte de nous embarquer, demain au midi, pour Marseille, où nous devrons arriver mercredi soir. Nous passerons les journées du jeudi et du vendredi dans cette ville maritime.

La température, à la saison où nous sommes, est idéale sur les bords africains de la Méditerranée. Le climat dont nous jouissons ici nous fait penser au mois de juin canadien.

Puis, à Marseille, ce sera de nouveau le bateau sur la Méditerrannée. Cette fois il nous faudra faire une course de quatre jours et de quatre nuits pour atteindre Port-Saïd, ville d'Egypte, à l'entrée du canal de Suez, en route pour les Lieux-Saints, si chers à nos cœurs de Canadiens catholiques.

28 mars.—A neuf heures du matin nous montons à bord du *Timgad*, et nous nous installons commodément dans les quar-

tiers qu'on nous a réservés pour le retour Alger-Marseille.

Grande et spacieuse, notre cabine nous offre, à nous quatre, tout le confort et l'aisance voulus. Le temps est au beau. Cargaison considérable, 675 passagers.

A midi et demi nous mettons le cap sur Marseille. Tout va bien. Mais, à peine sommes-nous au grand large que le vent s'élève et la mer devient mauvaise. Beaucoup de roulis à bord; puis le tangage se met de la partie. Grand nombre d'excursionnistes ont déjà l'estomac tout à l'envers. La salle à manger en est presque déserte. Monsieur l'abbé Poirier est forcément obligé de garder la cabine; c'est là, dit-il, que les effets du mal de mer se font le moins sentir chez lui. Et le courroux des vagues se continuera comme cela, sans désemparer, toute la nuit. Vers le soir, nous apercevons les feux tournants des phares des îles Baléares, Majorque, Minorque, Formentera et autres, au nombre de six. Avant l'arrivée à Marseille nous nous mettons à l'heure avancée.

29 mars.—Le temps, ce matin clair et superbe d'ailleurs, s'accompagne encore d'un grand vent qui n'a pas tombé de la nuit. Nous voyons un peu plus de passagers sur le pont, signe que l'estomac commence à se mieux porter.

Le *Timgad* file comme un bon coursier méditerranéen qu'il est, mais tout à coup, on ne sait pourquoi, il prend la direction de l'ouest, au lieu de celle de Marseille, ce qui va retarder d'une heure notre arrivée:

Grand plaisir de pouvoir bientôt remettre le pied sur la terre ferme. Se faire ainsi remuer, secouer, ballotter par la mer, des heures, des jours et des nuits de temps, finit par nous rompre l'échine. Dans deux heures nous en serons quittes, d'ici au prochain recommencement.

L'impression que nous rapportons d'Afrique est, en somme, excellente. Nous avons trouvé, certes, la terre africaine beaucoup plus intéressante que nous nous y attendions. Le lecteur de ces notes s'en est déjà rendu compte, sans doute, par les pages qu'il vient de parcourir.

Des villes que nous avons visitées sur ce continent, à part certaines "noirceurs" que nous avons signalées chez les Kabyles, les Arabes, les Maures et les Nègres, la population est bien mise, tout à fait à la moderne, la blanche du moins. On sent là le voisinage immédiat de la civilisation européenne, et surtout de l'influence de la France dans sa belle, vaste et riche colonie algérienne. Or, malgré son climat agréable, son exubérante végétation, ses moissons qui versent, aux heureux habitants de l'Algérie, leurs richesses, tous les mois de l'année, nous ne tenons pas, mais pas du tout, à nous métamorphoser de Canadiens en Algériens.

Cinq heures bientôt: la mer se calme, notre bateau se stabilise; la terre approche, semble accourir au-devant de nous. Une fois débarqués, nous pourrons jouir de quelques bons moments de répit avant d'entreprendre la dernière étape de notre longue course à travers le monde.

30 mars.—Sommes rendus à Marseille. Calme plat après les secousses de la Méditerranée. Nous en profitons pour faire viser nos passeports par le consul britannique et par le commissaire de police, afin d'être bien en règle avec les autorités douanières des pays que nous nous proposons maintenant de visiter. Toutes ces différentes formalités remplies à la lettre, nous nous occupons de nous procurer nos billets, achetés à Paris, de l'Agence de Voyage Cook, billets que ladite compagnie nous fait délivrer à Marseille même, pour Port-Saïd, en bateau, et de là, en chemin de fer, pour Jérusalem.

Le paquebot qui doit nous emporter vers l'Egypte et la Palestine, c'est le *Macedonia*. de la compagnie Péninsulaire et Orientale, un superbe léviathan, véritable palais flottant.

31 mars.—Tous les préparatifs de cette partie de notre voyage sont terminés. A l'hôtel nous n'avons pas eu à trop redouter le quart d'heure de Rabelais. Nous nous faisons conduire au steamer

après avoir donné une bonne poignée de main à M. le docteur et à Mme Michaud, qui nous quittent pour retourner à Paris, renonçant à faire le voyage en Terre-Sainte pour cette fois. Le docteur Michaud se propose de suivre des cours à Paris, et, à notre retour d'Orient, nous irons le rencontrer à Trieste.

Quatre heures p. m. Montée à bord du *Macedonia*. Notre cabine est un petit salon, où nous serons logés comme des princes et jouirons de tout le confort nécessaire.

Changement radical dans la nourriture. Les mets à la française, dont nos quatre estomacs commençaient à se mal accommoder, vont faire place aux plats à l'anglaise. *Honni soit qui mal y pense!*

A bord nous faisons la connaissance de monsieur l'abbé Primeau, curé à Bradley, Chicago. L'abbé se rend lui aussi en Terre-Sainte.

Quelques Révérends Pères Oblats, de nationalité anglaise, ont pris passage à bord du *Macedonia*, en route pour Bombay, aux Indes. Le cercle des amis

s'agrandit; en compagnie de ces nouveaux compagnons, le jeu de cartes aidant, nul doute que le temps de la nouvelle traversée va s'écouler comme un charme.

1er avril.—En ce premier jour d'avril, la nuit, sur l'eau, nous ayant tout à fait reposés, nous nous levons gais et dispos. Beau temps, beau soleil. Sans être d'huile, la mer est clémente. Depuis les cinq heures du matin, moment de notre départ, nous nous éloignons rapidement des côtes de France. Dans la distance, leurs découpures s'estompent en une ligne de plus en plus floue et vaporeuse, noyée dans le bleu de l'azur.

Nous jouissons d'un agréable repos, mollement bercés que nous sommes en ce moment sur la Méditerranée, où il n'y a pas le moindre *poisson d'avril* en vue.

En suivant, sur la carte, le tracé de la route que nous allons suivre et parcourir, nous nous exclamons, avec le Marseillais: "Que d'eau, Seigneur, que d'eau!" Avant de toucher Port-Said, il nous faudra faire de quatre à cinq bonnes grosses

journées de course sur l'élément liquide, soit du samedi matin 1er avril à mardi prochain 4 du courant.

Toute la journée du samedi s'est passée à souhait; la température nous ayant favorisés comme de plus belle depuis notre départ de Marseille, le *Macedonia,* fin coursier de Neptune, va nous faire parcourir une traite moyenne d'environ 400 milles par 24 heures. La distance de Marseille à Port-Saïd étant de 1,486 milles, la traversée ne sera pas trop accablante, nous l'espérons.

2 avril.—Comme c'était à l'affiche hier, un de nos pères des Missions célèbre la sainte messe. Nous nous faisons un devoir d'assister au Saint Sacrifice; c'est dimanche. Nous communions de la main du bon père et nous disons nos offices. Puis nous nous rendons faire la promenade sur le pont supérieur, où, grâce à l'excellente température dont nous sommes gratifiés, nous jouissons d'une marine idéale et grandiose à tous les points de vue.

L'existence, à bord des paquebots, n'offre rien de bien varié. Il serait oiseux de mentionner de nouveau les mille et un petits détails de la vie journalière et monotone que nous y vivons. Cependant, le moindre incident est suivi avec curiosité et nous tenons à le relater rapidement.

La course du navire ne se ralentit pas d'une minute: nous changeons pourtant un peu le point, allant de l'est franc au sud-est de la Rose des Vents. Vers les 4 heures du soir nous commençons à distinguer deux côtes. Les lignes en deviennent rapidement plus nettes,les monts grandissent, les lorgnettes de se braquer sur ces deux coins de terre émergeant de la mer où nous voguons en ce moment. Ce sont la Corse, appartenant à la France, et la Sardaigne à l'Italie.

L'île de Corse mérite une mention toute spéciale. A ce mot, dont les syllabes sonnent comme un coup de clairon, le souvenir évoque une grande ombre: celle de Napoléon 1er (Bonaparte).

Second fils d'une famille de huit enfants, Napoléon 1er, empereur des Français, naquit à Ajaccio, Corse, en 1769, de Charles Bonaparte et de Marie-Lætitia Ramolino. Ce Corse fameux a passé en Europe comme un météore flamboyant. Il fut le plus grand capitaine du monde, adoré de ses soldats, qui l'appelaient *le Petit Caporal.* Mais l'ambition l'a perdu et la poursuite de ce qu'on a qualifié d'épopée napoléonienne a conduit la France à deux doigts de sa ruine totale.

Qu'on nous permette de citer ici une parole de mère, parole trouvée dans la petite histoire, laquelle, à côté de la grande, nous offre parfois de curieux sujets de méditation :

Napoléon, rendu au faîte de la gloire et des honneurs humains, donnait un jour, dans son palais, une fête somptueuse pour célébrer une de ses grandes victoires. Quelqu'un des invités fit à madame Bonaparte, mère de l'Empereur, des compliments sur la carrière phénoménale de son fils. Celle-ci, loin d'en

tirer gloire pour elle-même, répondit tout bonnement, de cet accent corse dont elle n'avait jamais pu se défaire: "Pourvou qué céla doure!" Et cela n'a pas duré. Les mères ont parfois de ces affreux pressentiments.

On a tout dit sur Napoléon. Les poètes l'ont chanté, ils l'ont exalté. Mais, parmi ces poètes, voici ce qu'en écrit Victor Hugo, dans la fameuse ode intitulée: "*Les deux Iles*":

. . . .

"Il a bâti si haut son aire impériale,
Qu'il nous semble habiter cette sphère idéale
Où jamais on n'entend un orage éclater!
Ce n'est plus qu'à ses pieds que gronde la tempête;
Il faudrait, pour frapper sa tête,
Que la foudre pût remonter.

Et la foudre remonta !. . . . .

et le précipita sur une autre île, Sainte-Hélène, possession anglaise, dans l'Atlantique, où il fut retenu captif de 1815 à 1821, année de sa mort, Il avait 52 ans.

"—Là fut son berçeau—Là sa tombe!"
Pour les siècles, c'en est assez.

Un dernier salut à la ville et aux forts d'Ajaccio, puis nous longeons la Sardaigne, située au sud de la Corse et séparée d'elle par le détroit de Bonifacio. La Sardaigne n'a pas eu son Napoléon, mais elle n'en a pas moins deux fois environ la superficie de la Corse.

Plus loin, un passager nous raconte une facétie à propos du *Stromboli*, île volcanique de la mer Tyrrhénienne, une des Lipari, qu'on appelle drôlement le *Fanal de la Méditerranée.* Au cours d'un voyage vers l'Orient, quelqu'un s'étant écrié tout à coup: "Tiens, voici le *Stromboli*", une dame, peu ou prou ferrée en géographie, sort sa lorgnette et reprend: "Quel joli bateau! Voyez comme il crache de la fumée!"

Nous voguons vers la Sicile, que le détroit de Messine sépare de l'extrémité sud de l'Italie, du *bout de la botte*, comme on dit par là.

Le *bout de la botte* c'est la Calabre, contrée renommée par ses brigands, dont Paul-Louis Courier nous a si joliment raconté l'épisode où deux voyageurs

français logent une nuit chez des Calabrais. "Faut-il les tuer tous deux?", avait dit le maître de céans, le couteau à la main, paroles qui avaient tant effrayé nos Français. En somme, il ne s'agissait que de deux chapons à égorger pour leur servir de déjeuner le lendemain matin. Dans notre petit temps, cette histoire nous faisait, à tout coup, dresser les cheveux sur la tête, mais son heureux dénouement prouve que le diable n'est jamais aussi noir qu'on le dépeint.

On modère l'allure pour franchir ce passage entre les deux terres. C'est dans le détroit de Messine que se trouvent ce tourbillon et cet écueil célèbres qui étaient, dans la navigation ancienne, la terreur et l'effroi des nautoniers assez aventureux pour se risquer en ces parages. Quand on avait évité l'un on allait bien souvent se heurter contre l'autre, ce qui a donné naissance au proverbe si connu: "*Tomber de Charybde en Scylla*", c'est-à-dire d'un mal en un autre pire. *L'Etoile de la Mer*, sous l'égide de laquelle nous

voguons, nous préserve de tous les dangers et écueils!

Le détroit de Messine est d'environ la largeur du Saint-Laurent entre Québec et Lévis. De chaque côté du détroit on voit s'élever de jolies villes et de riants villages.

Messine, ville de Sicile, aujourd'hui très bien reconstruite, eut à souffrir, en 1908, d'un effroyable tremblement de terre qui la détruisit presque de fond en comble, et fit périr des milliers, à savoir les deux-tiers, de ses habitants, se chiffrant à cette époque au nombre de 126,000.

A la vue de ces endroits nos yeux sont remplis de charmes et se détachent à regret de ces sites ravissants; la terre ferme recommence à s'éloigner.

Nous naviguons sur une mer d'huile; pas le moindre soupçon de tangage. Le mal de mer, affreux cauchemar des estomacs en voyage sur l'eau, n'est plus là pour nous guetter au sortir de table. Seul un petit roulis charmeur berce

notre navire qui s'en va dodelinant de sa carène et nous emporte vers l'Orient.

Au moment où nous allions dire au revoir à l'Italie, un majestueux roi des mers, le *George-Washington* court vers nous. Nous le saluons de la voix et des gestes; il passe à quelques encâblures de notre *Macedonia*. Le *George-Washington* revient de Bombay, grand port de mer de l'Inde anglaise, où notre paquebot se rend lui-même.

Avant notre départ du Canada nous avions grand'peur de ces chemins mouvants que sont les grands océans séparant les continents et leur servant en même temps de traits d'union. Nous les craignons moins à cette heure; car nous commençons maintenant à avoir le pied marin. En définitive, la mer ce n'est pas si malin qu'on le dit et, somme toute, nous jouissons d'une excellente santé, nous dormons comme des bûches.

3 avril.—En pleine Méditerranée encore! Nous voudrions voir à nos côtés, jouissant comme nous, ceux que nous avons quittés là-bas au pays et qui pen-

sent, sans doute, à nous comme nous songeons à eux. Dans tous les cas, leurs bonnes et ferventes prières font que notre voyage se poursuit sous les plus heureux auspices.

Pendant les cent pas que nous arpentons sur le pont, voici que de nouveau une île pointe à l'horizon. Ce petit coin de terre semble sortir des flots bleus; il se rapproche et grandit à vue d'œil. On s'informe, on consulte la carte et celle-ci nous indique: Candie ou Crète la Grecque, patrie du grand démocrate Venizelos, ancien premier ministre à Athènes durant la guerre.

Mercredi matin nous serons à Port-Saïd. De là nous irons faire une rapide course au Caire, pour contempler cette jolie perle de l'Orient, les Pyramides, le Sphinx de Gizèh et le Nil majestueux, nourricier de l'Egypte.

Nous pensons sans cesse à l'étape la plus éloignée de notre voyage et nous en parlons tous les jours.

Malgré notre indignité, nous sommes les ministres du Seigneur; nous irons dans

la vigne qu'Il a plantée, boire aux sources mêmes où Il s'est désaltéré durant sa vie mortelle. Nous serons alors au comble du bonheur.

4 avril.—La course se continue, merveilleuse, par un temps vraiment idéal; l'atmosphère, la mer, tout est splendide au point qu'un de mes compagnons qualifie de divin notre long périple. Il est 10 heures p. m., nous apercevons au loin un gros navire de guerre, filant dans la même direction que nous. Nous le suivons, le rattrapons et le dépassons. Nous n'avons plus que 100 milles à faire pour atteindre Port-Saïd, où nous arriverons à 6 heures a. m. Le temps est au beau fixe. Nous faisons viser nos passeports par un officier égyptien, à bord de notre vaisseau le *Macedonia*, et nous nous empressons de sauter dans une chaloupe qui nous conduit à terre.

5 avril.—Nous nous rendons, sans perdre une minute, chez les Révérends Pères Franciscains, qui nous donnent volontiers la permission de célébrer la

Sainte Messe au couvent du Bon-Pasteur, près de leur église.

Nous achetons nos billets pour Le Caire, capitale de l'Egypte. De Port-Saïd au Caire la course est de quatre heures en chemin de fer. Au Caire nous verrons l'endroit où Saint Joseph et la Sainte Famille se sont reposés—suivant la légende,—entre les deux pattes antérieures du Sphinx. Nous ne sommes plus qu'à une heure des Pyramides que nous irons voir demain. Après avoir visité le grand musée d'égyptologie et coudoyé des milliers d'Arabes et de Turcs; après avoir longé le canal de Suez sur une distance considérable, au milieu de monticules blancs, non pas de neige, mais de sables mouvants nous nous trouvons au milieu d'une quantité de bourgades arabes qui suintent la misère par toutes les pores. Demain soir nous prendrons le train pour Jérusalem et les Lieux Saints.

6 avril.—Le Caire compte un million et demi d'habitants. La ville nouvelle est bien belle et bâtie à l'européenne, tandis que dans l'ancienne il n'y a rien qui res-

semble à du confort moderne. Il ne faut pas oublier que la majeure partie des habitants sont des Arabes. Dans la matinée nous nous rendons aux Pyramides, en faisons le tour, et même nous nous permettons de poser "à cheval" sur le Sphinx. Quant à la fameuse énigme de cet animal mystérieux, mi-lion mi-femme, dévorant, selon les Grecs, quiconque ne devinait pas sur-le-champ, on en est bien revenu de cette terreur et, sans dire un mot, nous nous contentons de rire au nez de cette grosse bête de pierre, dont la face s'effrite aux ravages du temps.

Quantités de voyageurs, accompagnés de guides, escaladent la grande Pyramide de Gizèh, la plus altière des trois, ayant plus de cent mètres de haut. Ce monument remonte aux toutes premières dynasties des Pharaons, qui en comptèrent bien une trentaine. C'est là qu'ils rendaient la justice. On dit aussi que Joseph fut reconnu par ses frères en cet endroit même.

Il fait ici une chaleur suffocante et dire qu'au Canada "les érables ne font que

commencer à couler". Dans l'après-midi nous retournons visiter le musée des Antiquités égyptiennes. On y voit des milliers de momies—cadavres embaumés et séchés de rois et de reines—provenant en grande partie des Pyramides, où ils dormaient depuis des milliers d'années avant l'ère chrétienne. La plupart de ces morts momifiés reposent encore en leurs sarcophages taillés dans le bois, le granit ou le marbre et recouverts d'hiéroglyphes racontant des scènes de leur vie mortelle.

C'est encore au Caire, dit-on, que Saint Joseph, avec l'Enfant Jésus et la Vierge, sa mère, se sont arrêtés lors de leur fuite en Egypte. On nous montre aussi l'arbre à l'ombre duquel ils se sont reposés.

Nous repartons donc du Caire vers six heures du soir, comme nous l'avons dit plus haut.

7 avril.—Nous voyageons depuis hier. A Cantara nous avons fait viser nos passeports, passé en douane ; nous chemi-

nons toute la nuit et une partie de la journée avant d'arriver à Jérusalem.

En cette dernière ville sous sommes au terme ultime de notre pèlerinage, c'est dire que le reste du voyage sera la partie de notre retour.

Nous venons de mettre pied à terre dans cette ville évangélique où Notre-Seigneur a séjourné et dont il a foulé le sol de ses pieds. Nous nous proposons d'y passer le reste de la Semaine Sainte, qui va nous rappeler chacune des phases de sa passion et de sa mort. Nous baiserons la poussière qui a bu son sang et, comme prêtres, nous offrirons, d'une manière mystique, le sacrifice offert autrefois, d'une manière sanglante et réelle, par le Fils de Dieu. Terre sainte à plus d'un titre où nous aurons la joie de séjourner toute une semaine.

8 avril.—Nous concluons des arrangements avec le gardien du Saint-Sépulcre. Il est convenu que deux d'entre nous diront la messe sur le Saint-Sépulcre même formant autel en cet endroit. Je suis un des privilégiés; l'autre est M. le curé

de Saint-Côme. MM. les abbés Galerneau et Dupuis auront leur tour lundi. Quel bonheur, quels transports ! Nous sommes émus comme au jour de notre première messe. Nous voudrions baiser ces pierres et n'en plus détacher nos lèvres, ni nos cœurs. Il semble que ces saints lieux et les souvenirs dont ils sont saturés nous rendent meilleurs.

Nous prions longuement pour nous et pour les nôtres. Tous ceux qui nous sont chers nous voudrions les voir à nos côtés pour partager notre immense bonheur.

"Sunt lacrymæ rerum...", disait le poète païen, presque contemporain de Jésus. De la Rome païenne où il vivait, Virgile n'avait pu faire qu'entrevoir quasi prophétiquement l'aurore qui allait se lever en Orient: "Novus rerum nascitur ordo..."

Nous refaisons le Chemin de la Croix en suivant la Voie Douloureuse (Via Dolorosa). Nous la suivons, cette voie, jusqu'au Golgotha, au sommet duquel s'accomplit, il y a vingt siècles, la ré-

demption du monde par le sacrifice infini de l'Homme-Dieu.

Le long de cette montée au Calvaire nous voyons les grottes, les chapelles, les tombeaux, les reliques, le rocher qui se fendit au moment même où Jésus expirait sur le gibet, infâme à ce moment-là, mais qui depuis lors est devenu le signe du salut.

Dans l'après-midi, comme c'est la veille du dimanche des Rameaux, nous assistons à de grandes solennités et à une procession faite par des Grecs, des Arméniens, des Syriens, des Coptes et même des Latins.

Nous, du Canada, qui aimons tant le calme dans les cérémonies religieuses, et qui goûtons la prière surtout dans le recueillement, nous sommes navrés de voir des processions se dérouler ainsi au milieu d'une cohue indescriptible dont le tapage, le bruit, les cris, les badinages déplacés font une cacophonie assourdissante. Combien plus belle et grandiose la procession catholique présidée par l'évêque d'Alexandrie!

Nous faisons ces différentes stations comme jamais il ne nous est arrivé de les faire et avec la plus grande dévotion. Nous sommes stupéfiés, et nous ne craignons pas de le redire, dégoûtés de voir ces Orientaux, schismatiques ou orthodoxes, nations aux rites divers, se bousculant, se culbutant à qui arriveraient les premiers au tombeau du Sauveur.

Les Mahométans, pour qui Jésuralem est aussi ville sainte, à cause de leur seconde *Kaaba*, la mosquée d'Omar, y semblent très redoutés, et l'armée anglaise, en faction ici, est en proie à une certaine inquiétude.

Il est six heures du soir quand nous prenons le chemin de Bethléem, où nous devons passer la nuit. Comme nous l'avons été presque partout au cours de notre voyage en Orient, nous sommes cordialement accueillis par le RR. PP. Franciscains. Dès notre arrivée dans la petite ville de la Nativité, on s'empresse de nous conduire à la Crèche où est né notre Sauveur. Encore ici nous sommes remplis d'une sainte émotion: La crèche,

la mangeoire, la grotte, les rochers, les stalles du bœuf et de l'âne, le puits, etc., ainsi que les grottes dites de saint Jérôme, des saintes Gaudia et Eustochie, tout cela forme comme une immense crypte de la belle église des Franciscains.

9 avril.—Il est minuit: Le curé de Saint-Martin dit la messe; celle de l'abbé Primeau, de Chicago, a lieu à minuit et trente; à 1 heure,je dis la mienne, suivie de celle de l'abbé Lamontagne. Quel privilège nous avons, et en même temps quel honneur et quel bonheur! Nous nous imaginons que c'est la Noël.

Nos cœurs ne sont-ils pas tels que ceux des disciples d'Emmaüs, pleins d'ardeur durant le sacrifice divin et de reconnaissance à l'action de grâces ?

Après un repos sommaire, nous nous rendons à la grotte de la Vierge, à la chapelle où Saint Joseph et la Sainte Famille ont séjourné. Nous suivons le chemin par où vinrent les anges, les bergers et les mages adorer dans ses langes l'Enfant-Dieu naissant. Nous sommes à quelques pas du champ des bergers à qui les

anges se firent entendre en chantant dans les airs, "Gloria in Excelsis Deo". Nous voyons le mont des Francs, petite élévation artificielle, et, dans le lointain, la mer Morte et les champs jadis si fertiles de Booz, où Ruth venait glaner.

La petite Histoire Sainte, apprise dans notre enfance, nous la repassons, et avec quelle profitable leçon, sur les lieux mêmes où elle fut vécue pour la première fois.

Comme nous sommes heureux d'être parvenus au terme de notre pèlerinage! Nous n'avons qu'à jeter les regards autour de nous pour contempler tout un monde de souvenirs parfumés et enchanteurs. C'est le moment de dire avec le poète: "Sta, viator, heroem çalcas!" Ce ne sont pas seulement les cendres de héros que nous foulons, c'est de la poussière de saints que nous remuons. Chaque motte de cette terre historique a été sanctifiée. Voici le tombeau de Rachel, le puits de David, un peu plus loin nous voyons surgir les murs de Jérusalem; quelques instants de marche en-

core et nous sommes de retour sur le coup du midi dans la ville trois fois sainte. Nous nous empressons de rédiger nos notes, de peur que de tant de visions rares quelques parcelles ne s'envolent... Nous courons à la grotte du Saint-Sépulcre pour réciter notre bréviaire et méditer dans le recueillement.

10 avril.—J'ai l'insigne bonheur de dire la messe sur le Calvaire, à l'autel de la *Mater-Dolorosa*, à quelques pouces seulement de l'endroit où fut plantée la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mon émotion est bien grande de donner la vie, d'une manière mystique, à Jésus qui est mort pour chacun de nous... "Hoc facite in meam commemorationem—Faites ceci en mémoire de moi!" a-t-il dit. Comme notre cœur est ardent en se remémorant ce qui eut lieu en cet endroit, il y a vingt siècles !

A 7 heures 45 nous sommes en route pour Nazareth et le lac de Tibériade, une course de 108 milles. Nous volons en auto à travers la Judée, la Samarie, la Galilée. Au cours de nos cinq heures

de marche, nous avons salué le puits de Jacob. Avant d'arriver au lac Tibériade, nous traversons la Terre Promise, ces plaines à perte de vue qui furent divisées entre les douze tribus d'Israël. Nous côtoyons des montagnes jusqu'à en avoir le vertige, tant le chemin est accidenté. C'est un véritable labyrinthe, et la route en zigzag va tantôt montant tantôt descendant. La grande guerre, qui a été la cause de tant de dévastations en Europe, a eu ce bon effet de faire construire ici une route solide et bien entretenue permettant de faire, en cinq heures, un trajet qui exigeait quatre jours avec les anciens moyens de locomotion. Grande amélioration à l'européenne qui, cependant, enlève au panorama un peu de sa couleur locale.

Tout de même nous préférons faire ce trajet en automobile plutôt qu'à dos d'âne, comme c'était la coutume aux temps messianiques. N'empêche que des caravanes de chameaux, d'ânes, de chevaux arabes, en nombre incalculable, encombrent la route, mêlées à d'innombra-

bles troupeaux de moutons, de bœufs et de chèvres. Dans les champs que longe la route, les paysans labourent la terre avec des charrues plutôt rudimentaires, simples souches d'arbres formant soc de leurs racines et assemblées à l'aide de coins de bois.

Les montagnes environnantes, d'accès à peu près impossibles, excepté pour les chèvres et pour leurs pasteurs, ont la crête dénudée de toute végétation, la terre ayant été lavée par les pluies du ciel. Elles semblent être encore sous le coup de la malédiction lancée contre ce pays où Jésus ne trouvait plus une pierre où reposer sa tête.

Nous traversons toute l'immense plaine d'Esdrelon, contrée d'une fertilité étonnante et qui fit, jadis, partie de la Terre Promise. Après une halte à Nazareth, c'est, vers le lac de Tibériade, une course au long de laquelle nous admirons les monts du Carmel et du Thabor. Suit une excursion sur le lac de Tibériade même, qui a vu la barque de Pierre et Notre-Seigneur marchant sur les eaux,

la pêche miraculeuse, dans laquelle tous les poissons du lac ont eu l'air de se laisser prendre du même coup tant les filets en étaient remplis. Nous sommes sur ce lac dont les échos ont répété, combien de fois, la parole du Divin Maître. Nous buvons de l'eau de ce lac privilégié, nous nous baignons et nous lavons les yeux afin que la Bonté divine nous les conserve. C'est à regret que nous quittons ces lieux d'où nos regards ne veulent plus guère se détacher.

Voici Capharnaüm et la montagne qui a entendu le sermon des Béatitudes, celle qui a vu la multiplication des pains et des poissons; le champ des Epis, mentionné dans la parabole où il est question des ouvriers de la onzième heure; la ville de Cana, où Notre-Seigneur, en changeant l'eau en vin, fit le premier miracle de sa carrière évangélique. A l'endroit même où s'est opéré ce miracle, on voit le fac-similé d'une urne semblable à l'une des six qui servirent à contenir le vin du miracle aux noces de Cana.

Enfin nous voici à Nazareth, retour de Tibériade. Avant de mettre pied à terre, visite au site que les membres de la Sainte Famille ont tant de fois foulé de leurs pieds. Les escaliers, l'emplacement de la maison du charpentier, les grottes, tous ces endroits sont maintenant couverts par des chapelles et une bien belle église. Nous nous prosternons respectueusement dans ce lieu, où l'archange Gabriel vint annoncer à Marie qu'elle serait la Mère du Rédempteur. Nous touchons de nos mains les murs aujourd'hui écroulés de la première église édifiée à Nazareth par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, église restaurée plus tard par les Croisés. Toutes ces ruines attestent que c'est bien là le petit coin de terre témoin des travaux, arrosé par les sueurs, en un mot tout sanctifié par la vie de Jésus, de Marie et de Joseph.

Nazareth, lieu de résidence de la Sainte Famille durant sa vie mortelle, est une source toute jaillissante d'inspiration et d'encouragement pour la grande

famille ouvrière. Il y a longetmps que les travailleurs des bras invoquent saint Joseph avec grande ferveur et confiance, lui demandant de leur venir en aide au milieu de leurs durs et pénibles travaux; on ne sache pas non plus qu'ils aient jamais été déçus dans leurs supplications.

Saint Joseph se laisse encore prier avec plaisir par les rimeurs et les prosateurs, travailleurs de la pensée, manieurs de la plume, charpentiers des idées, par tous ceux qui connaissent parfois "l'odieux colletage avec la phrase récalcitrante", le mot qui ne veut pas venir, l'expression qui se laisse faire violence.

A la gloire du "huchier de Nazareth", un fin sculpteur de vers, José-Maria de Heredia, a ciselé l'impeccable sonnet que voici et qui exhale comme un parfum de prière et de paix :

Le bon Maître, huchier, pour finir un dressoir,
Courbé sur l'établi, depuis l'aurore ahane,
Maniant tour à tour le rabot, le bedane
Et la râpe grinçante ou le dur polissoir.

Aussi, non sans plaisir a-t-il vu, vers le soir,
S'allonger jusqu'au seuil l'ombre du grand platane
Où Madame la Vierge et sa Mère sainte Anne
Et Monseigneur Jésus près de lui vont s'asseoir.

L'air est brûlant, et pas une feuille ne bouge,
Et saint Joseph, très las, a laissé choir la gouge
En s'essuyant le front au coin du tablier.

Mais l'Apprenti divin, qu'une gloire enveloppe,
Fait toujours, dans le fond obscur de l'atelier,
Voler les copeaux d'or au fil de sa varlope.

Il est entendu que demain, malgré l'arrivée de deux pèlerinages considérables, nous aurons le bonheur d'y célébrer l'office divin.

11 avril.—De grand matin nous sommes, en effet, à la crypte de l'Annonciation pour y dire nos messes. A ma gauche j'ai l'escalier communiquant avec la grotte,—où je me trouve en ce moment,—et où la Sainte Vierge reçut la visite de l'archange annonciateur de la grande nouvelle. Instinctivement je me dis que bien souvent les membres de la Sainte Famille ont passé par là. Aussi, au mémento des vivants et des morts, je supplie Jésus, Marie et Joseph pour tous

et chacun de ceux qui me sont chers. Quel foyer brûlant où réchauffer notre foi que cet endroit que l'on devrait appeler un coin du ciel!

Il est 8 heures a. m. Après nous être désaltérés à ces sources vives de la vraie dévotion chrétienne, nous reprenons notre voiture automobile pour le retour—vers Jérusalem—par la même voie que nous avons parcourue à l'aller et nous jetons, yeux tout grands ouverts, un dernier regard ému et émerveillé sur ces endroits consacrés par l'histoire.

Dans le courant de l'après-midi, après avoir eu l'avantage de rencontrer le Révérend Père Fulgence, nous repassons par chacun de ces lieux témoins des travaux de la Rédemption que nous a value la vie terrestre de Notre Divin Sauveur. Nous refaisons, en quelque sorte, la route que Notre-Seigneur a suivie et qui l'a conduit au sommet du Calvaire. Nous voyons la prison où il passa la nuit, veille de sa mort, la colonne où après l'avoir fait asseoir, on l'a trourné en dérison et couronné d'épines; nous contemplons la

sainte Couronne, le chemin de la montée au Calvaire, l'endroit où l'Agneau sans tache fut attaché au bois de la Croix, le lieu exact où fut planté la Croix, la fissure du rocher, la place où le corps du Sauveur fut déposé, après la descente de la Croix, la Voie douloureuse, la chapelle de la *Mater-Dolorosa*, celle de Saint-Jean, celle de Saint-Marie l'Egyptienne.

Puis ce sont des tableaux de maîtres représentant les différentes scènes de la Passion, des mosaïques, des richesses nnombrables, des souvenirs précieux que nos lèvres baisent avec amour et que nos cœurs vénèrent avec une dévotion inénarrable.

Les belles, les heureuses journées! Comme nous nous sentons tout l'être ravi de ce bonheur qui n'est pas donné à tous de goûter et dont nous ne pourrons jamais témoigner à Dieu assez de reconnaissance!

12 avril.—Nous commençons la journée par la sainte messe, dite à l'autel du Crucifiement, sur la montagne même du Calvaire. Aussi nous ne saurions ja-

mais, mes compagnons et moi, remercier suffisamment les bons Pères qui nous ont accordé ces faveurs sans prix.

Grâces en soient rendues au Dieu Tout-Puissant, et que le Divin Maître daigne nous prendre en pitié, eu égard aux quelques pas faits par nous pour aller visiter les Lieux-Saints et les quelques sous dépensés à cet effet depuis notre départ. Avouons que ce n'est pas cher un tel bonheur à ce prix-là!

Nous continuons nos excursions à travers Jérusalem: Nous voyons le Cénacle, l'endroit même où Notre-Seigneur, lors de la dernière Cène, après avoir lavé les pieds à ses apôtres, institua l'auguste et adorable sacrement de son amour, la divine et Sainte Eucharistie, en laissant tomber de ses lèvres ces paroles ineffables que le prêtre répète au moment de la Consécration: "Ceci est mon corps, Ceci est mon sang!" Nous passons par ces voies où ses pieds immortels ont souvent passé, nous en baisons affectueusement la poussière.

Nous versons d'abondantes larmes à tous ces souvenirs, si doux au cœur du chrétien, et nous ne pouvons assez remercier le ciel de nous avoir procuré pareille faveur.

13 avril.--Nous assistons à la messe du Jeudi Saint, célébrée par l'archevêque d'Alexandrie. Tous les prêtres étrangers sont là présents; nous les Canadiens occupons des places d'honneur, ce dont nous sommes très flattés et pour nous-mêmes et pour le pays que nous représentons

C'est un devoir de piété filiale de nous procurer la croix de Jérusalem et le diplôme décerné aux pèlerins. Nous faisons toucher tous ces objets au Saint-Sépulcre, ainsi qu'à la colonne où Notre-Seigneur fut attaché pour être flagellé, couronné d'épines, abreuvé d'opprobres et de d'insultes.

Le sol que nous foulons en ce moment, nous le voudrions voir mieux respecté, traité avec plus de décence et de décorum dans les cérémonies qui s'y déroulent. Notre bonheur en grandirait davantage

si nous ne coudoyions pas tant de ces Grecs orthodoxes, de ces Coptes, de ces Arabes, de ces Turcs, de tous ces gens en guenilles qui, dirait-on, se trouvent partout à la fois.

Combien maigre nous semble, à côté de ce qu'on peut voir chez nous, au Canada, le nombre des communions en ce jour par excellence du Jeudi Saint! A l'unanimité nous nous plaisons à vanter et à admirer la foi robuste de nos gens du Québec, à la vue de ce qui par contraste, s'offre à nos regards à Jérusalem.

14 avril.—Office du Vendredi Saint, auquel nous assistons à l'église de Saint-Sauveur des RR. PP. Franciscains. Cet office, toujours imposant par le deuil qu'il inspire, est plus ou moins suivi par les gens du lieu. Qu'on est loin de la dévotion canadienne et de la manifestation de foi sincère dont nos gens sont coutumiers!

Il est vrai qu'à cela il y a une raison et la voici: Sur une population de 100,000 âmes Jérusalem ne compte qu'environ 10,000 catholiques. Les neuf-dix-

ièmes des Hiérosolymitains ne s'occupent donc guère des pratiques du catholiscisme. La chose nous navre l'âme. Au séjour même où Notre-Seigneur a tant fait et tant souffert, à cause de nous pécheurs, où il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour le salut du monde, il est étrange, il est inconcevable de voir tant d'indifférence, pour ne pas dire de sourde hostilité.

Le vœu, quelque peu extraordinaire, que nous, prêtres, compagnons de voyage et curés canadiens, formulons unanimement, c'est que jamais nos paroissiens ne soient témoins de scènes comme nous en avons vues autour du Saint-Sépulcre. Nous l'avons dit: Le tapage, le bruit, le sans-gêne, qui paraissent être là d'occurrence journalière, nous ont dégoûtés jusqu'à l'écœurement. Il est à souhaiter que Notre-Seigneur dise de nouveau: "Mon Père, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font!"

Au cours de l'après-midi, chemin de la Croix solennel sur place, c'est-à-dire en suivant la voie douloureuse parcourue

par Notre-Seigneur lui-même au cours de sa passion.

Les catholiques sont en grand nombre; les rues sont bordées par la populace, assistant en curieux, comme au temps de la Passion réelle.

Après un moment de répit, nous allons visiter l'Ecole Biblique, qui renferme des trésors et des antiquités en grand nombre. C'est là même que se trouve l'endroit où fut lapidé saint Etienne, le premier martyr du catholicisme. On y voit encore des mosaïques qui, datant du deuxième ou troisième siècle, relatent ces faits.

De là nous nous rendons au tombeau des rois de Juda. On y accède par un escalier creusé dans le roc vif. Nous y voyons les citernes, les cavernes, l'*atrium* et les souterrains qui font partie de cet immense tombeau. Nous descendons un, deux, trois étages, touchons la pierre en forme de meule, d'une pesanteur d'au moins 2,000 livres et mettons le doigt dans la rainure creusée dans sa masse. Cette rainure servait à rouler le bloc

pesant. C'est là la manière dont on a dû précéder pour rouler la pierre fermant le tombeau où fut déposé Notre-Seigneur Jésus-Christ après la descente de la Croix.

Nous avons là une juste idée de la façon dont les choses se sont passées à la naissance du christianisme.

Le soir, sept sermons au Saint-Sépulcre, en sept langues différentes. Il y a un monde énorme. Nous avons le plaisir d'assister à cette prédication polyglotte avant d'aller prendre un peu de repos.

15 avril.—Sommes rendus au Samedi Saint. Office au Saint-Sépulcre. "*Omnes gentes ad me venient—Quand je serai attaché à la Croix toutes les nations viendront à moi.*"

N'empêche que plusieurs semblent ne pas avoir l'air d'être venus pour prier. L'office, présidé par le patriarche de Jérusalem, est d'une solennelle grandeur, mais à la différence que nous y remarquons l'absence de la bénédiction de l'eau.

Messe en grande pompe. Beaucoup de membres du clergé. Entrés à l'église à 6 heures a. m., nous en sortons à 9 heures 30. Le temps paraît toujours trop court au tombeau du Rédempteur. En face se dresse un autel en argent massif où se déroule la cérémonie. Pour faire place aux Grecs, à la fin de l'office religieux, il faudra enlever tous les ornements du culte catholique.

Nous profitons du temps qui nous reste dans l'après-midi pour aller faire une excursion à la mosquée d'Omar, magnifique lieu de prières des Musulmans.

Ce superbe monument serait, nous semble-t-il, encore plus beau si les marbres qui le revêtent à l'intérieur n'avaient pas été volés et enlevés du Saint-Sépulcre, ainsi que d'un grand nombre d'autres églises, d'après ce qu'on nous en dit.

Sortant de la ville par la porte Dorée, nous longeons la grande muraille de Jérusalem, dont la structure se compose, en partie, de pierres de la taille de celles des Pyramides, et remontant à l'époque du roi Hérode le Grand. A une petite

distance coule la fontaine de Siloē, la seule piscine de toute la ville. La montagne du Scandale se trouve aussi à deux pas de là. Nous passons tout près du tombeau d'Absalon, du cimetière des vieux Juifs et de la muraille du temple de Salomon, de celle du temple de l'Agonie, dont on voit les ruines. Nous cueillons des fleurs à quelques pas de la pierre de l'Agonie et nous sommes à la montagne de Sion. "*Non fecit taliter omni nationi.—Il n'a pas traité ainsi les autres nations.*" Mon Dieu, nous vous rendons nos actions de grâces de ce que vous nous avez permis de voir de nos yeux, toucher de nos mains, baiser de nos lèvres chacun des endroits sanctifiées par votre présence réelle, par vos sueurs, par votre sang divin; accordez-nous la grâce de profiter de cette faveur unique et d'en faire bénéficier les chers nôtres.

16 avril.—Jour de Pâques. Nous commençons la journée par dire nos messes à l'autel de la Colonne, où Notre-Seigneur fut couronné d'épines. Puis nous allons de nouveau visiter la mosquée d'Omar,

une des constructions les plus riches du monde entier par ses marbres et ses mosaïques remarquables. Les Musulmans prétendent que c'est là l'endroit même où se rendit Abraham, avec son fils Isaac, pour le sacrifice. On nous y parle de David, de Salomon, d'Elie; mais nous, catholiques, n'ajoutons pas grand'foi à ces traditions musulmanes.

On nous montre aussi une infinité de volumes du Coran, ou *Alcoran* — (le Livre)—recueil de dogmes et de préceptes religieux rédigé par Mahomet, le prophète de l'Islam, religion des Musulmans. Défense pour nous d'ouvrir même un seul de ces bouquins.

Dans cette enceinte il n'est pas permis de fumer, pas plus, d'ailleurs, que dans les alentours immédiats.

Cette mosquée d'Omar est située sur l'emplacement du temple de Salomon, qui avait 900 pieds de côté. Il reste encore des vestiges et des pierres de cette construction fameuse.

Nous revenons ensuite au Saint-Sépulcre, où nous sommes plus recueillis que

jamais, songeant qu'on célèbre avec une solennité extraordinaire la fête par excellence du christianisme, la résurrection de Notre-Seigneur. Cette résurrection a eu lieu ici même, c'est en cet endroit béni de Dieu et des hommes que le Sauveur a renversé la pierre qu'on avait, sur l'ordre des autorités, roulée à l'entrée de son tombeau. On sait que les Juifs avaient grand'peur de voir le Crucifié ressusciter au bout de trois jours, comme il l'avait dit à la veille de sa mort. Inanité des calculs humains ! Le Christ s'est moqué de ces futiles précautions, et aujourd'hui qu'Il est bien vivant, nous fêtons ce grand jour d'une manière digne de Lui.

L'office du jour de Pâques est présidé par le patriarche de Jérusalem, accompagné du délégué apostolique en Egypte.

Procession autour du Saint-Sépulcre. Tous les prêtres qui ont assisté à la messe prennent part au défilé, où se chante l'Evangile aux quatre points cardinaux, vers les quatre coins de l'univers, et selon les quatre Evangélistes.

Toutes ces cérémonies sont d'un grandiose unique. En bons catholiques nous avons bien récité au moins 25 chapelets, à chacune de nos intentions et à celles de chacun des nôtres, vivants et morts.

Nous allons voir la vallée de Josaphat où, à la fin du monde, tous les hommes seront jugés devant l'Eternel. Visite au mont de l'Ascension, sur le sommet duquel on voit imprimé sur un rocher ce que l'on croit être l'empreinte des pieds de Jésus.

Auprès de là se trouve une église, érigée à l'endroit où Notre-Seigneur a enseigné à ses apôtres la sublime prière de l'Oraison Dominicale. C'est l'église du *Pater*. En commémoration de cette divine leçon, le "Notre Père" est écrit en 42 langues sur les murs de cette église.

Jérusalem s'est modernisé quelque peu; il a changé de protectorat. Ce ne sont plus les Turcs, gens arriérés, qui gardent les Lieux Saints. La cité de Sion est, depuis la fin de la guerre, sous l'égide de l'armée anglaise. De même que l'on

voit des automobiles filer en grand nombre sur les routes modernes qui sillonnent la Judée, ainsi on a vu, en ces dernières années, des aéroplanes survoler la ville de David. Voici, à propos de ces avions, un curieux rapprochement que nous avons trouvé au cours de nos lectures (Almanach Vermot):

"Dans son chapitre LX, le prophète Isaïe, après avoir annoncé la lumière qui devait s'élever de Jérusalem sur la terre couverte de ténèbres et la gloire de la cité sainte recevant la visite et les hommages de tous les peuples, pousse un cri d'étonnement que la Vulgate traduit ainsi (Verset 8): *Qui sunt isti, qui ut nubes volant et quasi colombæ ad fenestras suas?* Quels sont ceux-ci qui volent comme des nuages et à la façon des colombes rentrant à leurs colombiers?

"Le sens de ce passage est maintenant facile à comprendre, écrit *La Croix* dans une note qu'elle publie à titre documentaire, mais seulement depuis que les aéroplanes sont arrivés à Jérusalem avec les troupes anglaises et françaises; il

est en effet impossible de décrire d'une manière plus claire et plus précise le genre de vol de ces appareils: Le prophète les compare, non pas à des oiseaux qui avancent par battements d'ailes, mais à des nuages, qui glissent dans l'air, et il assimile leur arrivée à celle des colombes qui descendent en cercles et en *vol* plané vers les entrées de leurs colombiers, *ad fenestras suas.*"

17 avril.—Ce matin, à la suite de la célébration du saint sacrifice de la messe, et après être venus à bout de certaines difficultés, nous nous sommes assuré le service d'un automobile pour nous conduire à la mer Morte, au Jourdain et à Jéricho.

A Jérusalem, il faut prier trois jéhus pour en avoir un, et encore ce n'est qu'à force de sollicitations qu'on parvient à gagner sa bonne volonté. Enfin, son consentement obtenu, nous nous mettons en route vers les 2 heures 30 de l'après-midi. Il se fait déjà tard pour cette course. Notre compagnon de voyage M. l'abbé Omer Poirier part avec son ami

le pharmacien, M. Philippimidi et Mme Philippimidi, de Mansourah, ville située à mi-distance entre Le Caire et Alexandrie.

Nous voyageons, M. l'abbé Lamontagne et moi, dans un autre auto. Or, une fois que nous sommes rendus aux deux-tiers environ de la distance à franchir entre Jérusalem et le Jourdain, ne voilà-t-il pas que le moteur commence à faire des ratés inquiétants et c'est la désagréable panne en chemin.

Notre chauffeur se voit obligé de démonter et remonter la boîte aux transmissions. Tout ce travail prend une bonne heure et demie. L'auto finalement démarre; mais le sort voudra que l'auto, avant d'arriver à destination, souffre de deux autres brisures, la dernière, par bonheur, sur le bord même du Jourdain.

Impossible d'aller plus loin! En route nous avons longé la mer Morte ou lac Asphaltique; la salure de cette masse d'eau est exceptionnellement forte. La mer Morte a englouti dans ses eaux So-

dome, Gomorrhe, Séboïm et deux autres villes. Nous buvons de l'eau du Jourdain, nous nous y baignons. L'endroit où nous sommes se trouve à un mille du lieu où Notre-Seigneur fut baptisé par saint Jean-Baptiste.

Enfin, après le goûter, pris dans une pauvre famille grecque, nous nous disposons à passer la nuit dans les environs. On nous conseille de nous rendre à un couvent situé non loin de là, mais nous préférons rester en cet endroit. Nous campons tant bien que mal dans une sorte d'abri en bambou, où le confort est plutôt à l'état rudimentaire. Autant dire qu'on loge à l'enseigne de la lune.

Dans les entours de notre hutte de fortune et de roseaux il y a des Bédouins, nomades qui vivent de brigandages et dont la présence n'est pas de nature à nous rassurer tout à fait. Nous ne dormons que d'un œil et nous levons de grand matin, à l'heure des chats et des poules.

Au cours de l'après-midi, notre ami, M. l'abbé Poirier, nous attend à plusieurs endroits et, en désespoir de cause, il re-

tourne à Jérusalem. Inutile de dire que, de son côté, il vit de mortelles heures d'inquiétude à notre sujet. Avec monsieur le pharmacien Philippimidi, il décide de prendre un autre auto et de venir à notre recherche. Il nous croit probablement péris dans un de ces innombrables détours, montées ou descentes, dont la route, construite au cours de la guerre, est parsemée de tout son long.

Finalement il nous retrouve sains et saufs. Nous montons dans sa voiture qui nous ramène heureusement à Jérusalem à 11 heures du matin.

18 avril.—Nous venons de faire une course qui, pour avoir été quelque peu mouvementée, ne nous a pas moins procuré le plaisir de visiter des endroits dont il est tant parlé dans l'Histoire Sainte. Nous avons vu Jéricho la nouvelle, 500 âmes. Les murs de l'ancienne Jéricho se sont écroulés au son des trompettes des soldats de Josué.

A Béthanie, près du mont des Oliviers,

se trouve le tombeau de Lazare, frère de Marthe et de Marie, ressuscité par Jésus.

Nous avons le cœur rempli de joie à la vue de tous ces lieux mentionnés au long dans les Evangiles.

19 avril.—Notre départ est retardé d'une journée. J'ai de nouveau le bonheur d'aller dire la messe au tombeau de Notre-Seigneur, dans la basilique du Saint-Sépulcre. Je ne pourrai jamais assez remercier le Bon Dieu pour toutes ces grâces insignes.

A 6 heures nous montons dans le train qui doit nous conduire à Cantara, est et ouest. Après avoir satisfait aux exigences de la douane, nous nous mettons en route pour Ben-ha, à une heure du Caire. De Ben-ha, nous arrivons à Alexandrie—une course de vingt-quatre heures, arrêts compris.

Il est grandement rumeur qu'il va très prochainement se construire un chemin de fer passant sous le canal de Suez ce qui raccourcirait de beaucoup le trajet de Jérusalem à Alexandrie.

Il y a bien trois nuits que nous n'avons guère dormi; celle qui a précédé notre voyage au Jourdain, celle que nous avons passée sur les bords de ce fleuve et celle que nous venons de terminer en chemin de fer

20 avril.—Alexandrie: Six heures a. m. Nous descendons chez les bons Pères Franciscains, à l'église Sainte-Catherine. Les Franciscains desservent ici une paroisse de 10,000 âmes.

Accueil cordial, connaissance vite faite. Visite au musée, renfermant une infinité de momies, d'antiques choses, de vieilles écritures, etc., etc.

Dans la relevée, visite aux catacombes d'Alexandrie, vaste nécropole souterraine remontant à l'époque des Pharaons. Nombreux tombeaux, loculi et fouilles merveilleuses. Puis la colonne de Pompée, stèle ayant 81 pieds de hauteur et 24 pieds de circonférence, du plus beau granit rouge. Quelle force a-t-il fallu pour élever, comment s'y est-on pris pour mâter cette masse de pierre ? On l'ignore.

Course à l'église de Saint-Antoine, à celle de la Sainte-Famille, des RR. PP. Franciscains, à la maison des Sœurs Clarisses cloîtrées, où se trouve une petite Canadienne de Montréal.

Toutes ces courses faites, nous revenons fourbus au logis. Un bon dîner suivi d'une causerie en famille, au monastère des Franciscains, et nous nous retirons pour dormir mieux que jamais en voyage.

21 avril.—Dans la matinée, après avoir fait nos adieux aux Révérends Pères Franciscains, qui ont été si courtois à notre égard, nous achetons nos billets pour Trieste et, vers les 10 heures, nous nous rendons à bord de notre bateau, superbe navire de la ligne Lloyd, le *Hélouan.*

Nous avons les yeux et la mémoire tout remplis de ce que nous avons vu et admiré en Palestine, en Egypte, en ces pays d'Orient que nous ne reverrons peut-être jamais plus. Que de souvenirs précieux nous rapportons, et dans nos malles et surtout dans nos cœurs,

de ces lieux bénis, où à double titre de prêtres et de Canadiens nous nous sommes sentis à la fois doucement émus par la vision des splendeurs inénarrables du Levant et tristement endoloris en même temps au spectacle offert par la présence de ces Coptes, de ces Arabes et de ces Bédouins que nous espérons ne plus jamais rencontrer!

Nous sommes grandement soulagés à la pensée que nous n'aurons plus à coudoyer les gens de ces tribus et de ces peuplades, pour qui la propreté n'est immanquablement pas la première des vertus et le plus important devoir. *Horresco referens*! J'en frémis encore d'horreur.

A deux heures nous quittons le quai et nous voguons vers l'Italie. C'est le retour de notre grand et agréable voyage en Orient.

Toute l'après-midi de ce jour et toute la nuit le temps est superbe; la mer est calme, notre voyage se poursuit dans les conditions les plus favorables qu'il soit possible de désirer.

22 avril.—Jour de mon 57e anniversaire de naissance. Je rends grâces à Dieu de tout ce qu'Il m'a accordé jusqu'à ce moment.

Le soleil est radieux; notre bateau fend de sa proue une mer d'huile et file à grande allure, offrant à ses passagers tous les éléments d'une sécurité parfaite. Pas le moindre roulis, pas le plus petit brinquebalement de tangage.

Vers les 9 heures du matin, nous entrevoyons les côtes de l'île de Crète ou Candie, que nous avons déjà vue à notre voyage Marseille-Port-Saïd. Le sommet des montagnes de cette île est encore couvert de neige qu'illuminent les rayons du soleil. Tout concourt à nous procurer sur ce paquebot le repos le plus délicieux.

Demain nous serons à Brindes ou Brindisi, Italie, où nous devrons subir, en arrivant, un examen médical, avant de nous rendre à Trieste.

23 avril.—La course du navire se continue des plus belles. Notre retour vers l'Europe s'accomplit au sein d'un en-

chantement perpétuel, bien propre à nous remettre des fatigues que nous avons eues à endurer parfois sur la terre d'Orient.

Service excellent à bord, très succulente nourriture. De tous les bateaux sur lesquels nous avons voyagé jusqu'à maintenant, notre navire actuel est celui qui, à notre avis, et peut-être aussi, à cause des excellentes dispositions présentes de la Méditerranée, tient le mieux la mer.

Escale à Brindisi vers les trois heures de relevée. Plusieurs voyageurs nous quittent. Un arrêt de deux heures environ et nous reprenons la mer pour continuer vers Trieste, sur l'Adriatique. Le temps se maintient toujours au beau fixe. Nul danger, aucun malaise en vue.

24 avril.—Les officiers préposés au visa des passeports nous laissent passer sans anicroche. Nous nous élançons plutôt que nous ne débarquons à terre.

Quel voyage avons-nous fait et quelle distance avons-nous parcourue sur l'eau! De Marseille à Port-Saïd, cinq longues

journées, et d'Alexandrie à Trieste, trois jours et demi francs, et dire que, tout le long de ces deux traversées méditerranéennes, nous n'avons pas souffert le moindrement du mal de mer! On l'a dit précédemment, nous nous faisons le pied marin.

Nos actions de grâces s'en vont vers Dieu, vers la Sainte Vierge, qui nous protègent si visiblement. Grands remerciements aussi à tous ceux qui ont bien voulu prier pour l'heureux succès de notre long voyage!

A Trieste, il est facile de s'orienter. Nous sommes chez nous, parfaitement à l'aise. Nous avons vu la gare où nous devons prendre le convoi à destination pour Venise et pour Rome.

Trieste est une belle grande ville commerciale tout à fait à la moderne, appartenant à l'Austro-Hongrie. Parmi les palais qu'elle renferme, nous remarquons plus particulièrement celui de François-Joseph et celui de Miramar.

La ville possède une superbe église catholique, placée sous le vocable de

saint Antoine. C'est là que demain matin nous aurons le bonheur d'aller célébrer la messe, après entente avec monsieur le curé de l'endroit.

Nous resterons à Trieste jusqu'au matin du 26 du courant. M le Dr Michaud doit venir à notre rencontre ici même, ainsi que la chose en a été convenue à notre départ de Marseille pour l'Orient. S'il ne vient pas à l'heure dite, nous nous mettrons en route pour Venise sans lui.

Mais voici que le docteur nous arrive, accompagné de madame Michaud. Tout le monde est enchanté de se revoir.

25 avril. — Nous avons joui d'une excellente nuit de sommeil réparateur. Comme la chose était entendue de la veille, nous avons pu, ce matin, dire nos messes à l'église consacrée au culte de saint Antoine. Les Triestains vénèrent ce saint comme un grand thaumaturge.

A la banque nous convertissons une certaine quantité de monnaie française en lires italiennes, lesquelles valent, au cours du jour, environ six sous de notre argent.

Déjeuner, puis départ pour Venise par le train de dix heures. Nous avons grand'hâte de voir et d'admirer Venise *la Jolie.*

Plantée pour ainsi dire sur les lagunes et les petites îles du golfe du même nom, dans l'Adriatique, Venise se fait remarquer par une foule de rues qui sont de grands canaux, sur lesquels la circulation se fait au moyen de gondoles. Avant notre départ d'ici pour Florence, nous aurons l'occasion de visiter une partie des richesses artistiques sans nombre que renferme *la perle* de l'Adriatique.

26 avril.—Nos premiers pas à Venise se dirigent vers la cathédrale Saint-Marc, la place Saint-Marc, le palais des Doges, la manufacture de verre, l'église Saint-Zacharie, l'église Saint-Georges.

Cette dernière, Saint-Georges, est tout un monument. C'est là que Pie VII fut choisi et élu pape. On y voit sa stalle, son chapeau cardinalice. Il y célébra trois fois la messe après son élévation au Pontificat Souverain de l'Eglise.

Après avoir traversé Venise de l'une

à l'autre extrémité, nous prenons le train à 2 h. 40 p. m., pour Florence, où nous arrivons à 11 h. 30 p. m.

27 avril.—Célébration de la sainte messe à la belle église Saint-Dominique, où il y a, en ce moment, un triduum en l'honneur du fondateur de l'ordre des Dominicains. Déjà plus de 700 ans se sont écoulés depuis que cet ordre a été fondé, à Toulouse, par saint Dominique.

Nous allons ensuite visiter le fameux baptistère de Florence, la chapelle richissime qui renferme le tombeau des Médicis, la chapelle voisine, œuvre de Michel-Ange, ornée d'un grand nombre de sculptures sans prix; la cathédrale, avoisinant l'église Saint-Laurent. C'est pour nous un émerveillement continuel, à ne savoir décider ce qu'il y a de plus beau, de ses bibliothèques, de ses palais, de ses monuments de toute sorte qui lui ont valu le nom d'*Athènes de l'Italie.*

Au moyen âge, le nombre des sculpteurs et des peintres qui ont vu le jour et exercé leur talent à Florence et ailleurs fut si grand qu'il a donné naissance à ce

qu'on a appelé l'école florentine. On dit que, sous le rapport de la beauté, Florence vaut bien Paris, et qu'elle l'emporte même sur sa rivale; nous nous rangeons facilement à cet avis, tant nous sommes enthousiasmés de tout ce que nous voyons en continuant la visite de la ville.

28 avril.—Ce matin, à l'église Saint-Joseph, où nous allons dire nos messes, on nous apprend que deux calices ont été volés il y a une couple de jours. Nous sommes reconnaissants à qui de droit de la facilité avec laquelle, grâce à notre lettre *celebret* de Québec, nous avons pu dire nos messes presque partout, le long de notre voyage.

Nous continuons la visite de Florence: musées, églises, places publiques, boulevards, endroits historiques. Nous ne pouvons nous lasser d'admirer tant de richesses et de splendeurs accumulées en cet *écrin de l'Arno*.

Sur le point de poursuivre notre course vers Rome, où nous séjournerons quelques jours, nous profiterons des

heures qui restent avant notre départ pour nous bien reposer.

A 1 h. 30. p m. nous prenons le convoi pour Rome. De Florence à Rome, la course en chemin de fer se fait par voie directe et nous arrivons à 7 heures à la Ville Eternelle.

Rome la Païenne d'autrefois est aujourd'hui devenue Rome la Chrétienne, baptisée qu'elle a été dans le sang des premiers martyrs de la foi, de cette foi forte et puissante que la prés nce de 400 églises en ces murs atteste de glorieuse et victorieuse façon.

Ces églises, dont Rome est émaillée, nous ne pourrons toutes les visiter; nos jours de voyage étant comptés et pour bien dire numérotés d'avance.

Rome, bâtie sur le Tibre, le plus beau fleuve d'Italie, renferme dans ses murs les sept collines, les monts Palatin, Viminal, Quirinal, Esquilin, Coelius, Capitolin et Aventin. Rome, la Ville Eternelle, le siège de la catholicité, le trône du vicaire de Jésus-Christ sur la terre,

nous remplit le cœur d'une joie immense, impossible à décrire.

Descendus à l'hôtel d'Italie, où l'on nous donne d'excellents quartiers, nous ne faisons dans Rome, ce soir, qu'une simple et courte promenade. Demain commencera notre véritable pèlerinage romain.

Au Collège Canadien, nous avons le plaisir de rencontrer MM. les abbés Alphonse Gagnon et Adolphe Laberge, M. Henri Bourassa, du *Devoir*, de Montréal, MM. les curés Thibodeau, de la Rivière-du-Loup, Blanchet, de Saint-Grégoire-de-Montmorency, Primeau, de la paroisse de Bradley, à Chicago.

M. l'abbé Achille Poulin qui, à notre départ de New-York, le 21 février, nous avait faussé compagnie, malade qu'il était alors dans un hôpital du Michigan, Etats-Unis, a pu traverser enfin l'Atlantique. Il s'est rendu au Portugal, en Espagne, en Afrique; puis il est revenu à Rome où il aurait bien voulu nous trouver mais, malheureusement, lorsque

nous y arrivons, il est parti depuis deux jours.

29 avril.—Nous disons nos messes à l'église St-Charles du Quirinal et ensuite, guidés par M. l'abbé Laberge, nous allons présenter nos hommages à Monsignor Omer Cloutier, grand-vicaire de notre archidiocèse de Québec avec résidence à Rome. C'est là, pour nous, une visite à la fois agréable et intéressée, car c'est grâce à l'influence de Mgr Cloutier et à une bonne lettre de recommandation de sa part que nous nous adresserons un peu plus tard au secrétaire de Sa Sainteté Pie XI, Mgr Rimeldi, lequel nous donne tout de suite audience pour midi, le lundi 1er mai. Nous sommes tous extrêmement touchés de cette faveur signalée.

Nous nous rendons alors jeter un coup d'œil sur la place Saint-Pierre, en face de l'immense vaisseau, la superbe et grandiose cathédrale, unique au monde. L'impression qui se dégage à la vue de cette imposante basilique, où, dans une profusion de décors, les marbres rares

se mêlent aux mosaïques polychromes, défie toute description.

La coupole de l'église Saint-Pierre s'élève à 425 pieds de hauteur. A elle seule cette coupole prend les proportions d'une vaste église. On se perd dans cette enceinte aux dimensions gigantesques.

Au retour nous voyons des ruines, des colonnes, l'endroit du palais des empereurs romains, et la prison Mamertine où saint Pierre fut détenu en captivité; le Panthéon, fameuse sépulture des Rois, dont les dimensions, bien que colossales, furent adoptées par Michel-Ange pour la coupole de Saint-Pierre; puis Sainte-Marie-Majeure, où nous n'avons pas le temps d'entrer, l'arc de Titus, celui de Septime-Sévère, l'église construite à l'endroit où Néron fut forcément contraint par la mort de mettre fin à ses persécutions contre les premiers chrétiens. Dans cette église, quelques siècles plus tard, Luther, de néfaste mémoire, vint dire sa dernière messe avant sa sortie de l'Eglise catho-

lique. Et finalement Notre-Dame de la Victoire, église titulaire du premier cardinal canadien, Son Eminence Elzéar-Alexandre Taschereau.

Voici les différentes dimensions de Saint-Pierre de Rome: Longueur 650 pieds; largeur, 400 pieds; hauteur, 150 pieds; coupole, 425 pieds. Cette dernière coûte 35,000 dollars d'entretien par année.

30 avril.—Nous visitons aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure, où saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, a dit sa première messe. Là se rencontre le tombeau de saint Jérôme. Six papes sont inhumés sous les dalles de cette église. On y conserve une image en bois sculpté, dit-on, par le ciseau de saint Luc l'évangéliste. A l'église Sainte-Praxède nous vénérons la colonne de la Flagellation. A la chapelle Notre-Dame du Perpétuel-Secours, on conserve l'original de l'Image Miraculeuse de la Vierge.

En chemin nous rencontrons le Révé-

rend Père Lemieux, rédemptoriste, autrefois de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Saint-Jean-de-Latran: Nous admirons un monument élevé à la mémoire de Léon XIII, les statues colossales et géantes de tous les apôtres, travail d'une grande finesse et d'une beauté remarquable. La voûte et ses caissons en marbre semblent autant de mosaïques multicolores. Les chapelles des Corsini, de saint André et de toute sa famille attirent également notre attention.

Dans toutes ces églises, à toutes les messes, qui se disent de cinq heures du matin à midi, il y a grande affluence de fidèles, habitués et pèlerins, tous catholiques fervents, ce qui pour nous, Canadiens, est tout à fait édifiant.

Nous ne cessons d'admirer, de nous rincer l'œil de visions d'art chrétien; à chaque pas nous nous trouvons en face de quelques monuments parlant éloquemment une langue que nous nous efforçons de comprendre.

Ici le Forum, place publique, endroit

où l'avocat Cicéron prononça ses fameux plaidoyers et ses violentes harangues.

Là le Colisée, vaste amphithéâtre, où pouvaient aisément prendre place 100,000 spectateurs. Destiné par ses constructeurs à servir d'arène aux combats des gladiateurs, ce grand cirque, à l'époque des persécutions, vit le sable de son hippodrome se rougir du sang des martyrs qui aimaient mieux mourir déchirés par la dent des bêtes plutôt que de renier leur foi.

Il existe encore aujourd'hui de grandioses ruines de cette enceinte aux 80 gradins, dont les revêtements de marbre ont fourni les matériaux qui embellissent de nos jours un grand nombre d'églises chrétiennes.

En revenant sur nos pas, nous voyons les ruines du Sénat romain et du Capitole. Au temps passé, le Capitole était un temple dédié à Jupiter et servait en même temps de citadelle. Situé sur le mont Capitolin, l'une des sept collines de Rome, là on couronnait les triomphateurs. Tout près se voit encore la

fâcheuse roche Tarpéienne d'où étaient précipités les traîtres, les criminels et les hommes d'Etat qui avaient cessé de plaire. Et quand on entend l'expression suivante: "La roche Tarpéienne est près du Capitole", cela veut dire que l'ignominie touche de près à la gloire.

Nous ne manquons pas de lancer un regard de travers et légèrement gouailleur dans la direction de la Louve, que l'on garde en souvenir de l'origine de Rome, et qui descend en droite ligne,—nous assurent les Romains,—de celle qui nourrit Romulus et Rémus, les fondateurs de Rome, vers l'an 750 avant Jésus-Christ. Nous, sceptiques de l'Amérique, glissons sans appuyer.

30 avril.—Dans l'après-midi, nous visitons les catacombes de Saint-Calixte. Disons tout de suite que ce sont là des galeries souterraines immenses, véritable labyrinthe creusé à 75 pieds de profondeur et se développant sur une distance de 800 kilomètres. Nous y voyons des chapelles, des autels, des cénotaphes, des tombeaux, dont un certain nombre

sont ouverts et les autres encore fermés et scellés. C'est une ville des morts, une nécropole lugubre et silencieuse sous la Rome vivante.

Nous nous rendons de là à l'église de Saint-Paul aux Trois-Fontaines qui ont surgi lorsque saint Paul fut décapité. Sa tête ayant fait trois bonds, une source jaillit à chacun des endroits où la tête toucha terre. Ces sources aujourd'hui ne coulent plus, on prétend que des socialistes ou des *carbonari* en avaient empoisonné les eaux.

De là nous nous rendons à l'église de Saint-Bernard, où ce grand saint eut une vision lui montrant l'efficacité du Saint-Sacrifice pour le soulagement des âmes du Purgatoire.

Puis nous sommes à Saint-Paul-hors-les-Murs, une merveille d'une richesse éblouissante qui approche beaucoup de celle de Saint-Pierre. Pas moins d'une centaine de colonnes du marbre le plus rare. Huit autres colonnes et huit pilastres en albâtre. Deux autels en lapis-lazuli, ornées de marbre rouge, d'un poli

qu'on ne voit nulle part ailleurs. C'est à faire rêver!

En revenant nous reposer un peu, nous ne cessons de nous extasier devant tant de merveilles. Comme nous sommes heureux et fiers d'être venus de si loin pour les voir!

C'est avec le plus grand intérêt que nous examinons ces mosaïques uniques au monde, représentant, de la manière la plus fidèle possible, les traits de tous les papes qui se sont succédé depuis saint Pierre. Il est probable que les papes contemporains des artistes qui ont exécuté ces travaux se ressemblent mieux que ceux des âges abolis.

Sur notre chemin nous admirons les vestiges des thermes ou bains chauds de Caracalla, qui renfermaient 16,000 pièces. C'était une petite ville dans l'immense cité, à en juger parce qui reste des murailles.

Et de ces merveilles nous pourrons en voir comme cela durant toute la semaine.

Nous terminons notre journée par la visite à l'une des sept basiliques majeures

de Rome, Saint-Sébastien, très vieille église, mais aussi admirablement conservée.

1er mai.—C'est la fête des socialistes ici. Il y a des troupes partout. Dans le cours de la matinée nous ne sommes témoins d'aucune bagarre. Nous en profitons pour aller voir l'ossuaire des Capucins. La crypte de l'église est composée de nombreuses salles dont les seuls ornements sont des crânes, des fémurs et des tibias. C'est à faire frémir que de séjourner dans ce royaume de la mort. De qui sont ces ossements ? Nous le saurons bientôt.

Il nous faut passer devant le palais de la reine-mère d'Italie pour nous rendre au jardin zoologique. Comme tous ceux des grandes capitales, ce jardin renferme des lions, des tigres, des léopards, des antilopes, des éléphants, des zèbres et le reste, ce qui peut nous donner une idée de la ménagerie que notre ancêtre Noé rassembla, sur l'ordre de l'Eternel, dans son arche.

Nous venons déjeuner vers 1 heure p. m. Après la récitation de l'office nous repartons dans une autre direction, à travers la grande ville. En premier lieu nous nous arrêtons à Saint-Pierre pour scruter un peu plus en détail ce premier monument de la chrétienté.

Les tombeaux des papes, les mosaïques, nous les examinons dans les grandes comme dans les petites lignes; nous admirons l'harmonie générale de ce temple dont la construction a duré plus d'un siècle, de 1506 à 1612. Le tout est d'une richesse et d'un fini incomparables; on ne saurait faire autre chose que de s'extasier devant pareille merveille.

Nous passons devant la villa Borghèse, le château Saint-Ange et nous nous arrêtons à l'église du Gésu, superbe temple des Jésuites, où l'on admire entre autres choses le tombeau de saint Ignace de Loyola, mausolée en or massif et surmonté d'un autel en lapis-lazuli. La colonnade qui entoure ce tombeau est en marbre de même nuance et d'un travail admirable.

On dirait que l'ancien monde a rivalisé pour faire de l'intérieur surtout des basiliques de Rome des chefs-d'œuvre que le Nouveau-Monde ne pourra jamais égaler. Ici, les matériaux de prix, les marbres et autres pierres précieuses abondent dans les fameuses carrières de Carrare et autres lieux.

Pour avoir une idée de ces richesses artistiques, qu'il nous suffise de mentionner que le dôme ou coupole de Saint-Pierre de Rome contient des marbres de 26,000 teintes diverses dans les mosaïques qui en ornent l'intérieur.

A notre retour à l'hôtel, nous trouvons une lettre du secrétaire de Sa Sainteté Pie XI, nous annonçant une audience du Saint-Père. C'est là la faveur par excellence. Donc, il est entendu que demain 2 mai, à 1 heure p. m., nous, prêtres canadiens, ainsi que nos autres compagnons de voyage, aurons l'insigne honneur de recevoir la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ. Nous obtiendrons également des bénédictions particulières pour nos paroissiens, pour nos

parents et pour tous ceux qui nous sont chers. Nous aurons le bonheur de dire que nous aurons alors reçu la plus belle faveur que des catholiques puissent espérer. Nous retournerons contents dans nos paroisses et dans nos foyers, car le Ciel nous aura comblé de ses bienfaits au-delà de nos désirs.

2 mai.—Nous commençons la journée en disant tous quatre nos messes, à partir de 7 heures a. m., au tombeau de saint Pierre et nous déjeunons à la sacristie.

Sur le tombeau de saint Pierre, au maître-autel, sous le dôme même de la basilique, le pape seul a le droit de dire la messe. Nous avons donc été l'objet d'une grande faveur en ayant eu la permission de célébrer dans la crypte exactement sous le maître-autel.

Visite aux galeries du Vatican, qui contiennent des peintures, des sculptures, exécutées par les plus grands maîtres de l'art. La bibliothèque, la chapelle Sixtine, fameuse par ses toiles et ses peintures à fresque,—œuvre de Raphaël, le plus grand peintre qui ait jamais

existé,—ses tapisseries des Gobelins sont d'un travail artistique inimitable.

Dans les caveaux de Saint-Pierre se trouvent les tombeaux de Pie X et de Benoît XV. Nous nous agenouillons devant les reste mortels de ces deux grands papes.

Nous remontons dans la nef principale pour donner un dernier coup d'œil aux merveilles de Saint-Pierre dont nos yeux ne peuvent se rassasier. Quel fini, quelles lignes, quelles proportions grandioses! Ces dentelures, ces ciselures, travaillées à jour dans le marbre; ces mosaïques,—assemblages de pierres aux couleurs et nuances diverses, imitant à s'y méprendre le fini des tableaux et des peintures,— tout cela est d'une exécution si parfaite que l'œil en est ébloui et l'esprit confondu. On se demande s'il est possible qu'un génie humain ait transformé ces matières brutes en œuvres si parfaites.

A 1 heure p. m. c'est le moment où nous sommes convoqués pour l'audience du Saint-Père. Pie XI arrive précédé

de ses gardes nobles et l'on éprouve, par le silence qui règne chez tous ceux qui partagent notre bonheur, le respect, la vénération envers Celui qui tient la place de Jésus-Christ sur la terre.

On se sent en présence du merveilleux, du divin, osons-nous dire. Tous les yeux suivent le Pape pas à pas et nous nous inclinons profondément sous sa main paternelle et bienveillante qui bénit en passant.

A la demande de Mgr le Secrétaire, qui précède immédiatement le Souverain Pontife, nous sommes fiers de proclamer que nous sommes prêtres, prêtres de l'archidiocèse de Québec, et le Saint-Père de dire: "Canada! Canada!" Cette double exclamation, aux syllabes sonores, deux fois répétée, d'un nom chéri de nous, chante encore harmonieusement à nos oreilles. Dans Rome, Canada c'est l'écho agréable à entendre des voix du Québec, si éloquemment évoquées par Louis Hémon dans son désormais célèbre roman canadien *Maria Chapdelaine*.

Scène inoubliable, bien propre à ranimer davantage si possible notre foi et nous donner le courage de remplir avec une nouvelle ardeur la tâche à nous confiée par le Christ et la mener à bonne fin.

Une émotion indéfinissable nous étreint encore de la douceur de son charme, que le Saint-Père nous a déjà quittés pour aller donner une audience dans une salle voisine. Nous sommes comme figés à nos places; nous voudrions faire durer toujours le grand, l'immense bonheur dont nous jouissons à l'heure présente. Aussi, lorsque Pie XI, la deuxième audience terminée, retournant à ses appartements particuliers, passe par la salle que nous n'avons pas vou'u quitter, c'est pour nous un surcroît de félicité que de pouvoir recevoir de sa main une nouvelle bénédiction.

Vers les deux heures nous allons prendre un peu de nourriture L'âme est toute abreuvée de délices; il n'en faut pas moins songer à notre pauvre corps de chair qui, lui, réclame partout et toujours ses droits.

Nous rapportons de Rome une foule de souvenirs bénis par le pape, et ces objets, nous serons fiers, au retour, de les remettre à nos chers parents et paroissiens. Le nombre des images s'accumule, tant nous craignons de n'en pas avoir assez pour tous les demandants.

La journée du 2 mai s'achève dans un éblouissement dont nous sommes littéralement émerveillés. Impossible de jamais oublier de toute notre vie les moments précieux que nous avons passés aux pieds du Saint-Père. Ce sont là des jours de prédilection qu'il ne nous sera guère facile de faire revivre autrement que par le souvenir. Merci à Dieu de nous avoir procuré de si insignes faveurs.

3 mai —Parodiant quelque peu les paroles de la chanson de *l'Orphéoniste en Voyage*, de je ne sais plus quel auteur, et qui nous a réjouis tant de fois dans notre temps de collège, la maussaderie de la température nous fait répéter:

Il pleut, il pleut à verse,
Nous sommes à l'abri!

Qu'il pleuve donc! Nos billets pour Naples et retour sont pris. Nous aurons l'occasion de voir là la plus grande des villes d'Italie, excursionner un tantinet du côté des ruines de Pompéi et d'Herculanum, malheureuses villes ensevelies sous une pluie de cendres vomies par le mont Vésuve, en l'an du Seigneur 79, date de la première éruption dont l'histoire fasse mention à propos de ce volcan.

Cette après-midi visite à l'église Saint-Laurent. Dans la vieille église, agrandie par la suite, nous voyons la pierre sur laquelle a reposé saint Laurent. Ce sanctuaire renferme des richesses sans prix, des mosaïques admirables. La première partie de l'église en question fut construite sous le règne de Constantin le Grand, empereur de Byzance. C'est là que se trouve le tombeau de Pie IX. Tous les diocèses ont contribué à l'embellissement et à l'ornementation de l'église Saint-Laurent. Le trône de l'évêque se fait remarquer par ses marches tout usées sous les pas des fidèles qui

sont venus et viennent encore s'y agenouiller. Il faut dire aussi que la construction de ce trône remonte aux premiers âges du christinanisme.

De là nous nous rendons au *Campo Santo*, vaste cimetière tout rempli de monuments, chapelles, statues funéraires, mausolées de marbre et de bronze, le tout d'une exécution parfaite.

Nous passons ensuite à Saint-Pierre-aux-Liens, cathédrale sans prix, où nous nous agenouillons devant les chaînes de saint Pierre, premier chef de la véritable Eglise des chrétiens, de ces chaînes venant de Jérusalem qui, mises en présence de celles dont l'empereur Néron avait fait attacher saint Pierre à une colonne, existant encore en ce lieu, se soudèrent ensemble miraculeusement.

Nous voyons l'ouverture par laquelle le Vicaire du Christ fut descendu dans sa prison. Nous nous faisons un devoir d'acheter des fac-similés de ces chaînes tenant du prodige.

Nous admirons aussi la fontaine qui coule encore et dont l'eau limpide sur-

gissant mystérieusement de terre, servit à saint Pierre pour baptiser 49 néophytes au nombre desquels figuraient ses deux geôliers, devenus par cette régénération miraculeuse les saints Processus et Maximien.

A Rome le surnaturel sature pour ainsi dire de sa présence les lieux que nous parcourons en ce moment. Aussi le séjour dans la ville Eternelle nous remplit d'un ravissement céleste à nul autre pareil.

4 mai.—Nos pas nous conduisent à Naples. Dès le soir de notre arrivée, nous faisons une promenade dans les rues principales et nous jetons un coup d'œil sur cette baie splendide de la mer Tyrrhénienne. Nous venons de prendre toutes les dispositions voulues pour demain aller faire, en chemin de fer électrique puis en funiculaire, l'ascension du Vésuve

5 mai.—Le Vésuve a une altitude ou hauteur de 4,068 pieds au-dessus du niveau de la mer. A mesure que le funiculaire,—convoi mû par un immense câble, —nous rapproche du sommet de cette

montée effarante, à donner le vertige, nous voyons toute la ville et le port de Naples, au départ pour ainsi dire à nos pieds, s'éloigner dans la distance verticale, la grandeur apparente et relative des maisons diminuer de façon rapide et sensible à nos yeux.

Le cratère du Vésuve a la forme d'une immense cuve, d'un diamètre qui n'éloigne guère les 6,000 pieds à la gueule et dont la profondeur a 900 pieds. L'immense fourneau de cette pipe gigantesque fume presque continuellement, et les bouffées qu'il lance vers le ciel s'accompagnent de bruits souterrains, de sourds grondements, borborygmes cyclopéens remontant des profondeurs insondables des entrailles de la terre et qui nous donnent la chair de poule. Il se dégage en même temps de fortes vapeurs sulfureuses qui nous prennent au nez et nous agacent fort désagréablement la gorge. Cette montagne en travail n'enfante pas rien que des souris. On dirait la digestion laborieuse d'un monstre repu de carnage.

Le cœur secoué par cette horreur de la nature ne reprend sa place qu'une fois revenu sur le terrain plat, c'est-à-dire au retour de cette excursion intéressante par la grandeur de ce phénomène terrestre que nous offrent les volcans. Encore une chose dont nous pourrons nous féliciter de n'être pas gratifiés au Canada.

Au cours de l'après-midi c'est la visite aux célèbres ruines historiques d'Herculanum et de Pompéi, villes enfouies dans l'espace de quelques minutes, comme nous l'avons dit précédemment, sous une pluie de cendres et de laves dont les couches superposées n'ont pas moins de 20 pieds d'épaisseur en certains endroits.

Sous l'autorité du gouvernement italien, on a réussi à déblayer environ trois milles de superficie de ce qui fut cette petite ville abritant en son temps 30,000 habitants et qui était alors un lieu de plaisir pour les riches Romains.

Les fouilles ont mis à jour des amphithéâtres, des temples, dédiés à Jupiter, à Vénus et à d'autres divinités païennes,

des magasins, *forum*, cirques, des rues, principales et latérales, carrefours, maisons d'habitation et autres. On y a découvert des cadavres, des ustensiles, poteries, mosaïques, peintures, sculptures, attestant de la haute culture et du degré de perfection auxquelles en étaient arrivés les Romains et surtout les Pompéiens de l'époque. Nous y voyons aussi des rues étroites, usées par les roues des véhicules, avec des pierres pour y sauter d'un côté de la voie à l'autre.

Des ruines d'Herculanum et de Pompéi nous sommes revenus rêveurs et nous nous demandons si ce n'est pas le doigt de Dieu qui a passé par là, si cette destruction rapide, foudroyante, sans une seconde d'avis, n'est pas un châtiment du ciel.

Des siècles se sont écoulés depuis cette catastrophe, et au seul souvenir de ce qui a dû se passer lorsque la mort est venu surprendre ces habitants, qui à son travail, qui à ses plaisirs, le sang nous glace de frayeur dans les veines.

6 mai.—Nous nous réunissons de nouveau pour aller visiter la belle basilique de Saint-Janvier, lieu de pèlerinage national à Naples, car on y vénère en deux ampoules le sang coagulé de cet illustre martyr.

A plusieurs reprises, chaque année, dans les circonstances jugées graves pour les Napolitains, et spécialement le jour de la fête du saint, le 19 septembre, ce sang, par un prodige éclatant, de solide qu'il est se liquéfie aux yeux des fidèles émerveillés.

La chapelle où l'on conserve ce sang merveilleux est d'une richesse fabuleuse; les marbres, les statues, le maître-autel et les autels latéraux sont d'un fini où l'argent se mêle aux autres décorations pour en faire un véritable plaisir aux yeux. On voit que les Napolitains se sont plu à embellir, orner et enrichir le lieu qui garde ces précieuses dépouilles d'un grand saint.

A deux heures nous prenons le train pour retourner à Rome où nous aurons

l'avantage de séjourner quelques jours encore.

7 mai.—Il fait toujours une température idéale; aussi en profitons-nous pour continuer notre pèlerinage. Chez les Révérendes Sœurs Dominicaines nous nous procurons quelques reliques, et nous nous rendons visiter ensuite l'église de la Sainte-Croix de Jérusalem. Nous nous prosternons devant trois reliques insignes de la Vraie Croix, deux épines de la Sainte Couronne, un morceau de l'inscription qui surmontait la tête du Sauveur, au sommet de la Croix, un doigt de l'apôtre saint Thomas.

A l'église de Sainte-Praxède nous vénérons un des clous qui servirent à attacher Notre-Seigneur à la Croix.

L'atmosphère dans laquelle nous vivons est toute remplie d'une suave odeur de sainteté. Nous ne saurions trop le répéter: à titre de Canadiens et de prêtres, nous jouissons véritablement de ce pieux voyage et nous ne cessons d'en parler.

C'est la *Scala Sancta*, véritables marches que Notre-Seigneur gravit en mon-

tant au supplice pour le rachat du genre humain. Que de trésors renferme la ville de Rome et que nous voudrions voir ces trésors mieux appréciés des Romains!

8 mai.—Nous allons rendre visite à M. l'abbé Roy, de Sainte-Rose de Dorchester, étudiant au Collège Apostolique, fondé par Sa Sainteté Pie X, et situé à deux pas de la basilique de Latran.

Au retour nous visitons le Baptistère, monument d'une richesse extraordinaire, dont les colonnes sont en porphyre, les marbres et les peintures impossibles à décrire, tellement tout cela est somptueux.

Nous avions commandé deux soutanes à la mode romaine et nous les aurons demain, ce qui nous oblige à retarder d'un jour notre départ de la Ville Eternelle, mais c'est là un retard qui nous accommode au lieu de nous ennuyer.

Nous avons peine à détacher nos yeux de Rome, à dire adieu à la capitale du monde catholique, à quitter ce siège de Pierre. L'accueil dont nous avons été l'objet partout en cette ville était rem-

pli de tant de courtoisie et de cordialité que nous nous sommes crus chez nous; aussi est-ce le cœur léger et content que nous allons reprendre, d'étape en étape, le chemin qui, chaque jour, va nous rapprocher de nos foyers, de nos paroisses et des êtres qui nous sont chers. Nous devons à Dieu et à ceux qui le représentent sur cette terre de bien douces et vives actions de grâces, eux qui nous ont si spontanément facilité notre voyage en tous lieux.

9 mai.—Nous commençons à boucler nos malles, mais auparavant nous avons fait une abondante provision de reliques, croix, médailles, chapelets, bénédictions apostoliques que nous envoyons, ces dernières, par courrier postal. Nous n'oublions pas surtout de nous procurer des images, photographies et gravures de Notre Saint-Père le pape.

Nous aurons le plaisir de dire à nos gens, en faisant la distribution de ces souvenirs au retour: "Celui dont vous voyez la représentation, nous l'avons vu. Il nous a pressé la main. C'est bien

Lui! Partagez notre bonheur et aidez-nous à témoigner notre reconnaissance!"

10 mai.—Nous disons un dernier adieu à Rome et nous nous mettons en route pour Assise, pays illustré par saint François le Pauvre, où nous arrivons à 5 heures.

Notre première visite sera pour la Portioncule, l'endroit où une petite église de 10 pieds par 20, fut construite au 4e siècle par des pèlerins de Jérusalem. La mère de saint François pria dans cette église, demandant de voir naître son enfant dans une étable, à l'exemple du Sauveur. Elle obtint cette grâce particulière. Un jour que saint François était en prière, Notre-Seigneur lui apparut et lui demanda de réparer cette petite église. Obéissant à la demande du Christ, François fit lui-même les réparations.

En récompense de son travail Notre-Seigneur lui accorda l'indulgence de la Portioncule, privilège qui fut plus tard ratifié par le pape. La Sainte Vierge, tenant l'Enfant-Jésus, apparut par la

suite à saint François et à une centaine de personnes, et renouvela cette indulgence. Depuis, cette minuscule chapelle est devenue lieu de pèlerinage sous le vocable de Notre-Dame des Anges.

Voici le buisson de roses miraculeux où saint François, toutes les fois qu'il était violemment tenté par le démon, allait se rouler pour dompter sa chair. Ces rosiers, depuis ce jour, n'ont plus d'épines et ils ont les feuilles tachetées couleur de sang.

11 mai.—Notre-Dame des Anges est située en Ombrie, nom ancien de la province de Pérouse. Après avoir dit nos messes dans la petite église qui fut restaurée sur l'ordre de Notre-Seigneur par saint François de ses propres mains, nous prenons la route d'Assise pour y faire une visite spéciale au tombeau du grand saint. On y conserve le crucifix qui a parlé. Ici repose également le corps miraculeusement conservé de sainte Claire.

L'église de Saint-Damien contient l'o-

ratoire de sainte Claire, son cloître; l'endroit où elle a béni les pains et où, en présence du pape Pie V, des pèlerins virent des croix miraculeuses, l'ostensoir avec lequel sainte Claire chassa les Sarrasins; son jardin et sa cellule.

Dans l'après-midi nous voyons le Christ dont la tête fut terminée miraculeusement par des anges, et qui présente trois expressions différentes selon le côté d'où on le regarde. Nous cueillons, sur les rosiers sans épines, des roses et des feuilles que nous apporterons au Canada.

A propos d'Assise, ce suave et délicieux endroit, voici que nous trouvons dans *les Annales Politiques et Littéraires*, numéro du 25 juin 1922, à la rubrique "Bonnes Feuilles", sous le titre Poème d'Assise, la note et poésie qu'il nous fait plaisir de reproduire pour l'avantage des amis de saint François au Canada.

"Ce livre "Le Poème d'Assise" "fait d'amour et de simples extases", est une œuvre remarquable... Le talentueux poète de La Terre des Lauriers, *M. Emile Ri-*

pert, y met en vers français l'âme de saint François avec une noble douceur, une pureté ailée, une allégresse illuminée qui lui ont valu d'être couronné par l'Académie. Nous détachons de l'œuvre ce beau poème que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs :

MARIAGE DE FRANCOIS

Saint François se marie avec la Pauvreté...

C'est volontairement qu'il est allé vers elle;
Il pouvait épouser une autre demoiselle;
Il pouvait, étant riche, être très souhaité..
Celle-ci lui parut plus qu'une autre divine;

Ne l'avait-on pas vue escorter Jésus-Christ,
Quand il allait pied nus vers la sainte colline?
Tandis qu'un siècle impur devant l'argent s'incline,
Le carillon d'Assise appelle les esprits
De tous les coins du monde à la noce mystique.

Mais les pauvres, surtout, seront au premier rang;
Voici le mendiant qui chantait un cantique
Et pour lequel François a laissé sa boutique;
Voici le soldat pauvre, et voici, murmurant
Un ineffable los, un lépreux lamentable;

Voici un enfant maigre avec des bas crevés,
De tout petits bergers sentant l'herbe et l'étable,
Voici la vieille église à la toiture instable,
Saint-Damien, que François désira relever,
Et voici tous les gueux en longue file blême;

Tous les gueux de ce siècle et ceux du nôtre encor;
Les mots ont pu changer, la misère est la même...
Ah! François, vois-la donc, cette détresse extrême:
Vois l'ouvrier malade en cet affreux décor;
Ecoute les sanglots dont chaque ville est pleine;

Voici la vieille à qui l'on a jeté deux sous,
Voici le cordonnier qui tire son alène,
Voici le pétrisseur de pain à bout d'haleine,
Tous ceux qui sont en bas, tous ceux qui sont dessous,
Et qui portent ce poids qu'est le bonheur des autres...

* * *

Saint François se marie avec la Pauvreté...
Chacun d'eux pour témoin a choisi deux apôtres;
Job vient à cette fête et dit "Je suis des vôtres!"
Les Anges sont à l'orgue, et, parmi la clarté,
C'est Jésus qui, lui-même, à l'autel officie.

Les poètes très purs sont venus de très loin;
Dante conduit leur chœur qui sent bon l'ambroisie;
Chacun apporte une petite poésie;
Voici le simple et doux Verlaine dans un coin,
Voici le vieux Tolstoï qui retrousse ses manches,

Mistral chantant son vieux patois déshérité;
Ah! le beau jour!...Les cieux vers la terre se penchent...
Les cloches sonnent comme au matin des dimanches;
Ah! les gueux, ah! les meurt de froid... Voici l'Eté!...
Agitez des bouquets, des rameaux et des branches...

Saint François se marie avec la Pauvreté..."

Que de jolies choses ont été dites, écrites sur et à propos de saint François d'Assise! Avant de quitter les endroits où il parlait aux bêtes, faisant taire les hirondelles ses sœurs pour annoncer la parole de Dieu aux hommes, il me prend encore envie de vous citer de bien beaux vers. Impossible d'y résister, tant c'est gentil, frais; et l'auteur en est Edmond Rostand, dans "Chanteclerc". C'est "La prière des Petits Oiseaux:"

C'est l'heure où, lentement, deux fauvettes, dont l'une
Est à capuchon noir et l'autre à mante brune,
Car l'une est des jardins et l'autre est des roseaux,
Font l'oraison du soir.... "Dieu des petits oiseaux
Qui pour nous alléger mis de l'air dans nos os
Et pour nous embellir mis du ciel sur nos plumes,
Merci de ce beau jour, de la source où nous bûmes,
Des grains qu'ont épluchés nos becs minutieux;
De nous avoir donné d'excellents petits yeux
Qui voient les ennemis invisibles des hommes,
De nous avoir munis, jardiniers que nous sommes,
De bons petits outils de corne, blonds ou noirs,
Qui sont des sécateurs et des échenilloirs...
Demain, nous combattrons les chardons et les nielles:
Pardonnez-nous, ce soir, nos fautes vénielles
Et d'avoir dégarni deux ou trois groseilliers.
Pour que nous dormions bien, il faut que vous ayez
Soufflé sur nos yeux ronds que ferment trois paupières.

Seigneur, si l'homme injuste, en nous jetant des pierres,
Nous paye de l'avoir entouré de chansons
Et d'avoir disputé son pain aux charançons;
Si dans quelques filets notre famille est prise,
Faites-nous souvenir de saint François d'Assise
Et qu'il faut pardonner à l'homme, ses réseaux
Parce qu'un homme a dit: "Mes frères les oiseaux."
Et vous François, grand saint, bénisseur de nos ailes,
—Priez pour nous! Prédicateur des hirondelles,
Confesseur des pinsons,—Priez pour nous! Rêveur
Qui crûtes à notre âme avec tant de ferveur
Que notre âme, depuis, se forme et se précise...
—Priez pour nous! Obtenez-nous, François d'Assise,
Le grain d'orge. Le grain de blé. Le grain de mil.
Ainsi soit-il! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

12 mai.—Nous sommes à Lorette, sur les bords de l'Adriatique, où la Sainte-Maison fut transportée par les anges en 1290. A Nazareth nous avons vu les fondations de cette maison et ici nous retrouvons la maison elle-même avec l'armoire et les ustensiles dont se servait la Sainte Famille en Orient. Les parois de la Santa-Casa (la Sainte-Maison) sont revêtus de marbres, de nombreux ex-votos, de tableaux de grands maîtres. On y compte plusieurs chapelles,remplies de trésors inestimables. Comme à

Lourdes, nous nous sentons dans une atmosphère de piété; nos cœurs en sont réconfortés et revivifiés. C'est à grand regret que nous quittons ces lieux de prière et de recueillement.

13 mai.—Milan. De Lorette nous sommes venus à Milan au cours de la nuit. Nous disons nos messes à l'église de Saint-Joachim, et nous prenons ensuite un peu de repos. Après trois bonnes et longues étapes: de Rome à Assise, d'Assise à Lorette, de Lorette à Milan, nous sentons le besoin de nous délasser.

Milan est la deuxième ville d'Italie au point de vue de la population,—Naples en étant la première et Rome la troisième.

Milan est le plus grand centre industriel du pays, la patrie de Léonard de Vinci. Ce grand magicien de la palette et du pinceau, n'aurait-il brossé que la "Dernière Cène", a bien mérité le superbe monument que lui a élevé sa ville natale.

Parcs immenses et très propres, à l'encontre de ce que nous avons vu dans cer-

tains parcs d'autres villes précédemment visitées par nous. Ici, choses et gens ont l'air et sont tout pimpants.

14 mai.—Dimanche. Messe à l'église Saint-Joachim. Monsieur le docteur et madame Michaud, qui avaient pris la tangente à Trieste, nous arrivent de Nice, Monaco, Gênes, et nous nous mettons en route ensemble demain pour Zurich. Nous visiterons une partie de la Suisse. Peut-on faire un tour d'Europe et ignorer la patrie de Guillaume Tell ?

Avant de quitter Milan nous faisons une longue station à la cathédrale. Cette majestueuse basilique, merveille d'architecture gothique, construite en marbre blanc, véritable forêt de 6,000 statues, fouillis de 116 clochetons, est quelque chose d'éblouissant, de féerique, qui dépasse l'imagination.

Dans la crypte est exposé le corps de saint Charles-Borromée que nous vénérons. Puis nous nous rendons à l'église Saint-Ambroise, vieille mais précieuse. On y conserve les restes de ce grand

évêque, à côté de ceux des saints Gervais et Protais. Enfin l'église de Saint-Victor, d'une architecture superbe et très riche en sculptures, tableaux et reliques.

Nous sommes en pays illustrés, et pour ainsi dire consacrés, par les hauts faits de grands saints. C'est, en effet, à la porte de Saint-Ambroise que cet évêque arrêta l'empereur Théodose, après le massacre de Thessalonique. C'est ici que saint Augustin fut ramené à la foi par saint Ambroise et par les prières de sainte Monique, mère d'Augustin, qui devint par la suite le grand évêque d'Hippone.

Cependant nous sommes attristés à Milan par un bronze malencontreux, une statue équestre de Victor-Emmanuel. Sur un des hauts-reliefs on voit Napoléon III, empereur des Français, qui, de connivence avec le roi d'Italie, enleva au Saint-Père les Etats Pontificaux, en 1870, malgré l'effort sublime des Zouaves, parmi lesquels il y avait combattant un bon nombre de Canadiens. On voit le lion mettre la griffe sur Rome. Mais

les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise!

La cathédrale de Milan possède un trésor, ainsi qu'il en existe en beaucoup d'églises de France et d'Italie. Comme celui de Lorette, ce trésor se compose d'une infinité de souvenirs donnés par des rois, des reines, des riches, ou laissés par des saints qui ont illustré leurs églises respectives par leur piété, leur vertu, leurs exemples.

15 mai.—Nous prenons le chemin de la Suisse. Mais en partant nous subissons un second petit contretemps,—le premier ayant eu lieu à Naples. Ce ne sont plus des lettres de crédit qui nous manquent, mais nos passeports qui ont été subtilisés. Nous nous tirons assez facilement de ce mauvais pas, en obtenant de nouveaux papiers du consul anglais à Milan. Nous faisons monnaie grâce à l'amabilité du curé de Saint-Côme, M. l'abbé Lamontagne, qui se fait notre banquier à la bourse secourable.

Nous voici en Suisse, à travers les montagnes. Nous franchissons les Alpes

en escaladant les pics pratiquables, en contournant les autres, et en passant sous les cimes les plus altières. C'est à faire desser les cheveux sur la tête quand nous pouvons voir où nous sommes. Nous côtoyons des précipices d'un côté et de l'autre des cavernes, des chutes et des pitons encapuchonnés de neiges éternelles. Enfin, par monts et par vaux, nous parvenons successivement sur les bords des lacs fameux qui ont nom Lugano, des Quatre-Cantons, de Zurich, de Côme et de Genève.

Finalement, après avoir voyagé de minuit le 15 à 8 heures a. m. le 16, nous arrivons à Zurich, où nous repêchons d'anciens compagnons de voyage arrivés de la veille. Nous nous retrouvons à l'église Notre-Dame. Après un repos de quelques minutes seulement nous allons faire viser nos passeports allemands et prendre les informations voulues pour notre journée à Oberammergau, en Bavière, où nous voulons arriver en temps pour assister aux fameuses représentations du *Passionspiele* (drame de la

Passion), dimanche prochain 21 du courant.

Tout s'arrange à notre plus grande satisfaction. Nous prenons nos billets pour Munich et demain nous serons en route vers l'Allemagne.

17 mai.—Nous partons de Zurich à 1 heure 30 p. m., pour nous rendre d'abord au lac de Constance, une des perles de la plus belle eau—c'est le cas de le dire—sertie dans les montagnes verdoyantes de la Suisse. Nous parcourons de riantes campagnes, des terres bien cultivées, bien bâties, où les paysans ont l'air de jouir d'une belle aisance.

Il est 3 h. 30 p. m. lorsque nous arrivons sur les bords du lac Constance. Nous exhibons nos passeports et subissons l'inquisition plutôt bénigne des douaniers suisses. La traversée du lac Constance se fait en bateau. En mettant le pied à terre en Allemagne, il nous vient tout naturellement à l'idée qu'au cours de la grande guerre des Canadiens comme nous auraient été bien osés d'al-

ler "piquer par là" pour s'introduire en Allemagne.

A Landau vers 5 heures p. m. Les douaniers allemands ne sont pas plus rébarbatifs que leurs confrères de Suisse. Les petites formalités remplies, nous sautons sur le train de 6 heures qui nous rendra à Munich à 10 h. 30 ce soir.

Nous descendons à l'hôtel Herzog Heintz où nous sommes bien accueillis. La grande guerre est chose du passé, semblons-nous lire sur les visages carrés de ces Tudesques du Sud. Excellentes chambres et personnel parlant assez bien l'anglais. Nous nous reposons un peu; il nous faut attendre à samedi pour pousser plus loin vers le cœur de l'Allemagne, en Bavière. Nous nous acheminons vers le terme, le dernier des grands buts de notre voyage, après quoi, d'étape en étape, nous rapprocherons de notre vieux pays à nous.

18 mai.—Tandis qu'en Suisse, les artisans et les paysans ont l'air à l'aise et heureux, ici on croit s'apercevoir que le peuple est triste et se ressent encore

péniblement des conséquences du conflit mondial. Les deuils, et surtout l'orgueil allemand humilié, le mettent à la gêne. L'activité n'en est pas moins grande et l'industrie en excellente posture. Plus qu'en tout autre endroit nous sommes surpris du bon marché relatif de tous les objets et effets qu'on nous offre en vente.

19 mai.—Nous sommes à Munich, magasinons et nous promenons à travers cette superbe ville de 450,000 âmes au nombre desquelles se comptent 400,000 catholiques et que de fervents.

Bientôt nous nous mettrons en route pour atteindre le dernier de nos grands buts. Après Paris, Alger, Rome, Le Caire, Jérusalem, nous pousserons une pointe jusqu'à Oberammergau.

20 mai.—Nous prenons à 9 h. 30 a. m. le convoi qui nous conduit en Bavière.

Les quartiers que nous prenons à Oberammergau se trouvent chez le Dr Lang, un cousin d'Anton Lang, l'acteur qui personnifie actuellement Jésus-Christ dans le célèbre drame de la Passion. Soit

dit entre parenthèse, nous sommes très bien tant pour le gîte que pour le menu. Nous visitons le village et obtenons la faveur de dire nos messes à 5 h. 30 le lendemain, ce qui nous agrée beaucoup.

21 mai.—Nos messes dites, nous nous empressons de réciter nos offices, vu que la pièce commence à 8 heures a. m., pour s'arrêter à midi. Intermède de deux heures.

A 2 heures p. m., reprise de la pièce qui finit à 6 heures. C'est donc durant 8 heures que se déroule, dans un décor unique, encerclé des montagnes qui séparent Oberammergau du Tyrol, ce spectacle, reproduction remarquable du drame du Calvaire.

Une foule de personnes, dont un grand nombre sont en costume tyrolien, forment un auditoire qu'on évalue à cinq mille et qui écoutent avec une attention religieuse et soutenue du commencement à la fin. Il y a là de quoi fendre l'âme, noyer les yeux de larmes.

Le jeu de cette pièce unique exige sur le théâtre la présence de 500 acteurs,

parmi lesquels, naturellement, bon nombre de figurants.

Ce drame, qui nous remet en mémoire toutes les scènes de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ souffrant et mourant sur la Croix pour nous, est rempli d'une telle grandeur que nous sommes loin de regretter les quelques dépenses que nous a occasionnées la course que nous venons de faire pour y assister.

Nous empruntons, au sujet des représentations du *Passionspiele*, les renseignements supplémentaires suivants à l'ouvrage remarquable de M. Lucien Vigneron : "Au-delà du Rhin":

"La scène, tout à fait originale, nous donne déjà une impression de spectacle étrange et saisissant. Elle a 34 mètres de long sur 6 de profondeur. En avant est le *Proscenium* (avant-scène). Au milieu s'élève un théâtre couvert, de 10 mètres de large, où se joueront les principales scènes du grand drame.

"Ces représentations de la Passion furent l'accomplissement d'un vœu... Les habitants du village, disent leurs

archives, promirent, pour fléchir le ciel, de faire représenter tous les dix ans, par les habitants de la commune, le mystère de la Passion. Ils étaient décimés par la peste; le fléau disparut, mais la solennelle promesse fut toujours tenue religieusement.

"Le roi Louis II, qui était un artiste, avait conseillé aux habitants d'Ober-Ammergau de conserver tout ce qui concerne le jeu de la Passion avec la plus grande piété. Ils ne touchèrent donc pas à l'ancienne tradition, ni au texte ni à la musique.

"Le texte le plus ancien du mystère, qui existe encore à Ober-Ammergau, date de 1662; il a été remanié par les Bénédictins d'Ettal, au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Les deux principaux auteurs de la refonte du manuscrit sont le père Ottmar Weiss, bénédictin, et son élève, le révérend Louis Daisenberger, curé d'Ober-Ammergau, prédécesseur du curé actuel. Jusqu'en 1880, chose curieuse ! personne, si ce n'est les acteurs, ne possédait le texte.

Deux hommes de lettres de Munich le sténographièrent alors, au cours des représentations, et c'est ainsi qu'il nous a été permis de le posséder; on l'a traduit dans toutes les langues... Quant à la partition musicale, on la doit à l'organiste du village, Roch Dedler; elle date de 1614,telle que nous l'avons maintenant mais elle intervient dans le texte dès 1750.

"Le chœur est chargé de la partie pieuse et symbolique du mystère. Les paysans d'Ober-Ammergau, qui ont conservé la pure tradition du moyen-âge et des moines de l'abbaye d'Ettal, inventeurs du drame, ont bien compris la connexion qui existe entre l'Ancienne Alliance et la Nouvelle. Toute l'histoire du peuple juif est la préparation et la figure de l'histoire du Christ et de son œuvre; nous aurons donc un double drame, si je puis m'exprimer ainsi, une double représentation.

"Le mystère se divise en trois parties: La première, depuis l'entrée de Jésus à Jérusalem jusqu'au baiser de Judas;

la seconde, depuis le baiser de Judas jusqu'à la condamnation de Jésus ; la troisième, depuis la condamnation de Jésus jusqu'à sa résurrection; en tout dix-huit tableaux.

"Le protestant Devrient écrit en 1850: Pour jouir pleinement de cette représentation singulière, il faut perdre de vue le théâtre Impérial de Berlin; mais cela fait, on jouira d'un incomparable spectacle religieux, et l'on expérimentera, en son âme, les plus belles et les plus nobles émotions.

"Enfin M. G. Monod dit, dans la *Revue Critique*, en parlant de notre mystère: C'est une création artistique unique en son genre, étrange et belle à la fois, absolument indépendante de toutes nos habitudes et de toutes nos conventions théâtrales."

Dans le texte officiel de la pièce, tout nouvellement publié, nous lisons, à la fin de la préface:

"Ce qu'une époque de foi a imaginé, ce que le bon sens allemand a gardé comme un héritage sacré et s'est appro-

prié, est là encore aujourd'hui sous nos yeux, le plus grand événement historique, la délivrance de l'humanité du péché et de l'erreur par le sacrifice volontaire d'un Seul, tout cela passe devant nos regards.

"Aujourd'hui encore la langue évangélique exerce son pouvoir, aujourd'hui encore la grande Victime monte victorieusement dans la mort, rocher inébranlable au milieu des vicissitudes du temps et des peuples.

"La Passion d'Oberammergau est aussi un témoignage de l'antique parole: *Christus vincit, Christus regnat, Christus Imperat.—Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande.*"

Le *Passionspiele* n'a pas été joué en 1920, à cause du grand dérangement causé dans les rangs des acteurs d'Oberammergau; c'est pourquoi le drame avait été retardé de deux ans, et c'est là aussi ce qui nous a fourni l'occasion d'y assister cette année, en 1922.

Les quelques renseignements suivants, tirés des journaux, donnent une idée de

l'importance qu'a prise, en 1922, le *Passionspiele* pour ce petit village de la Bavière: Avec la fin de la représentation de la Passion, le départ de la foule des touristes et les magasins complètement vides de souvenirs, Oberammergau est entré dans une nouvelle période de paix et de tranquillité.

Après quelques jours de repos, les acteurs vont s'occuper de remettre le village dans son état primitif. La tâche en sera d'autant plus légère que 315,000 visiteurs sont venus voir la représentation de la Passion cette saison et ont laissé des millions de marks dont le village se servira pour faire des améliorations.

Les recettes nettes des représentations se sont élevées à 20,000,000 de marks, la vente des livres et des photographies a rapporté 4,000,000 de marks. Les magasins et les restaurants du village ont aussi reçu plusieurs millions.

Maintenant que les 800 acteurs ont commencé à se reposer après leur travail de ces derniers cinq mois, la nouvelle

qu'on leur a offert $1,000,000 pour le privilège de prendre des vues cinématographiques de la représentation a été reçue assez froidement par les villageois.

Les vieilles gens surtout expriment du ressentiment de ce qu'ils considéreraient comme "une profanation" si l'on acceptait cette offre. Même ceux qui laissent de côté les considérations sentimentales s'opposent à la proposition pour la raison que Oberammergau perdrait beaucoup de son prestige à l'étranger.

L'offre, toutefois, est tentante, puisqu'il s'agirait d'un payement immédiat au village d'une somme de 3 milliards 500 millions de marks. Un autre projet qui est à l'étude est celui d'un Anglais qui voudrait que les principaux acteurs se rendissent à Londres pour y participer à un exposition internationale.

22 mai.—Retour à Munich. Y passons la matinée en nous reposant. Dans l'après-midi nous partons pour Zurich en faisant le trajet tantôt en chemin de fer tantôt en bateau, sur le lac de Constance, une belle nappe d'eau jetée au

milieu des Alpes et qui sert de frontière entre l'Allemagne et la Suisse. A 5 heures et demie nous sommes à Zurich.

23 mai.—Nos messes dites à Notre-Dame, nous magasinons un peu, puis en route à 11 h. 50 a. m. pour une randonnée à travers la Suisse, en longeant les lacs Léman et de Genève. Nous traversons Berne, la capitale fédérale, puis saluons au passage Fribourg et Lauzanne, pour enfin mettre pied à terre à Genève, qu'on nous dit être un château-fort du calvinisme. Nous y passons la nuit et demain 24 nous nous dirigerons vers Lyon, en franchissant de nouveau la frontière française que nous avons laissée dernière nous le 31 mars dernier.

Déjà nous entendons parler plus souvent français autour de nous. Dans deux jours nous serons de nouveau à Paris. Nous sommes quelque peu éreintés, mais nous avons fait un si beau voyage et vu tant de pays en si peu de temps relativement qu'un brin de fatigue est facile à expliquer.

24 mai.—Lyon, 700,000 habitants, une des villes les plus populeuses de France, au confluent du Rhône et de la Saône, jouissant d'une renommée universelle pour ses fabriques de soieries et d'ornements d'église. La somptueuse basilique de Fourvière fait couronne à la ville.

25 mai.—Notre premier soin est de nous acheminer vers Fourvière, pour y dire nos messes, Après avoir un peu visité la ville, un peu magasiné, nous prenons le train de 1 heure p. m. pour nous rendre à un autre célèbre endroit de pèlerinage, Paray-le-Monial, où nous arrivons à 8 heures p. m.

Il reste peu de temps à notre disposition ce soir. Mais comme nous ne devons partir pour Paris qu'à 1 heure 30 p. m. demain 26 mai, nous aurons le temps de visiter un peu ce village, ce couvent, ce jardin, où Notre-Seigneur a pris la peine de venir dire à Marguerite-Marie son grand amour pour les hommes.

C'est ici que demain je dirai la messe qui sonnera mon trentième anniversaire de prêtrise. Comme je serai heureux

de monter à l'autel en ce jour où il y a trente ans j'y montais pour la première fois. "*Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Calicem Salutaris accipiam et nomen Domini invocabo!— Que rendrai-je au Seigneur pour toutes les grâces qu'Il m'a accordées? Je prendrai le calice du Salut, je lui rendrai grâce, j'invoquerai le nom du Seigneur!*"

26 mai.—Après la messe qui marque mon trentième anniversaire de prêtrise, célébrée à Paray-le-Monial, à quelques pieds de l'endroit où Notre-Seigneur apparut à sainte Marguerite-Marie Alacocque, je suis heureux de visiter la basilique, toute belle et toute ornée. Nous allons ensuite faire le tour du musée consacré au Sacré-Cœur, où sont conservés une infinité d'objets précieux, souvenirs et reliques qui témoignent de l'amour profond des papes pour la Sainte-Eucharistie. Nous voyons aussi de nombreux tableaux de rois et de nations qui ont mis leur règne sous l'égide du Sacré-Cœur et qui doivent tout au Saint-Sacrement.

Dans cette chapelle figurent des pancartes sur lesquelles sont relatés de nombreux miracles eucharistiques avec indication des endroits où ils ont eu lieu.

Ce musée, appelé "Hieron", est d'un intérêt palpitant pour un catholique, un ami du Sacré-Cœur, un prêtre. Puisse le Divin Cœur faire descendre sa Sainte Miséricorde dans nos cœurs et accorder ses plus grandes faveurs au prêtre pèlerin, curé de Saint-Prosper, et lui obtenir, de même qu'à tous ses parents, vivants ou morts, les grâces demandées le matin de ce beau jour.

Nous partons à une heure pour Paris. Nous nous sommes reposés à deux pas et à l'ombre de ce sanctuaire, de cette chapelle de la Visitation où Notre-Seigneur demanda l'amour des hommes en retour de l'immense affection dont il brûlait pour eux.

Oui, nous sommes tous heureux d'avoir fait ici une station et que le Bon Dieu nous ait en Sa Sainte Garde afin que nous puissions bientôt reprendre le chemin qui nous conduira, à travers l'Atlantique,

jusque dans nos foyers. A dix heures ce soir nous serons à Paris.

27 mai.—Nous nous sommes couchés à 1 heure ce matin et néanmoins nous allons dire nos messes, à 6 h. a.m., à Saint-Sulpice. Ici, comme dans tous les sanctuaires, où nous nous sommes présentés à titre de prêtres canadiens, nous avons été accueillis à bras ouverts.

Nous allons faire un petit tour dans les magasins en nous reposant un peu de nos nombreuses courses en chemin de fer.

28 mai.—C'est dimanche. Avant de songer au départ vers le Canada, nous allons de nouveau faire un pèlerinage à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre.

Pour ma part, je viens ici témoigner à Dieu et à sa Sainte Mère ma reconnaissance sans borne. J'ai le bonheur de célébrer la messe au maître-autel même, au pied du Sacré-Cœur exposé solennellement en ce 28 mai, et en présence d'une grande foule qui remplit l'immense nef de la cathédrale. Je distribue la Sainte Communion à un grand nombre de personnes.

Nous achetons médailles, images, souvenirs divers de Montmartre. Nous savons que nous n'en aurons jamais assez

A regret nous nous acheminons vers notre hôtel; avec peine nous nous éloignerons de ces douze pays que nous avons visités, pays témoins particuliers de la vie, de la mort, du triomphe et de la glorification du Sauveur.

29 mai.—Messe à Notre-Dame des Victoires de Paris. Nous achetons nos billets pour Bruxelles,—Bruxelles, en Brabant, comme dit la complainte de ce patron profane des voyageurs, le bon Juif Errant.

Quatre heures de chemin de fer nous transporteront de la capitale de la France à celle du roi des Belges.

Voilà bien trois mois que nous courons le monde; la vue des belles campagnes des Flandres, française et belge, va nous fournir l'occasion de reprendre haleine un peu.

30 mai.—Messe à la chapelle des petites Sœurs des Pauvres, à une minute

des grands magasins du Bon-Marché. Dans cette chapelle s'est développée la dévotion de la Médaille Miraculeuse, après l'apparition de la Sainte Vierge à la bienheureuse Mère Ravillac.

Depuis lors cette dévotion s'est répandue d'une façon extraordinaire dans le monde entier, rappelant en cela la dévotion de l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, qui a pris naissance à la suite d'une révélation de Notre-Seigneur à M. l'abbé Desgenettes. Ce pauvre curé, découragé de voir son église vide, ne sachant plus quel moyen prendre pour remener son peuple à Dieu, s'adresse directement au Ciel. Notre-Seigneur se charge alors de répondre lui-même à cet appel irrésistible. Aujurd'hui l'église ne vide plus.

Notre arrivée à Bruxelles a lieu vers les six heures. La poussière, la suie, la fumée du charbon nous ont joué de fichus sales tours en route. Nous nous débarbouillons en un tournemain et nous allons admirer l'hôtel de ville—merveille d'architecture—l'ancienne résidence roy-

ale, les belles rues, les somptueux immeubles de la ville.

Le long de notre parcours de Paris à Bruxelles, nous avons vu une infinité de ruines causées par la guerre. Comme ces populations ont dû souffrir et combien prendront un long temps à se remettre des désastreux effets de ce conflit sans précédent! Les régions du nord de la France et la Belgique n'en sont pas moins d'une beauté admirable, l'industrie s'y relève rapidement de l'état de torpeur où l'avait temporairement jetée l'occupation allemande.

N'empêche qu'en Belgique la monnaie locale est encore plus dépréciée que celle de France. Tandis qu'à Paris, pour un dollar nous avons 10.90 francs français, ici il nous faut donner 107 francs belges pour avoir 100 francs de France.

31 mai.—Nous passons toute la journée à Bruxelles, et nous en profitons pour continuer nos visites un peu partout dans la jolie capitale de la Belgique. Nous prenons ensuite nos dispositions pour traverser en Angleterre, que l'on nous

dit être le pays des brumes et des brouillards. Est-ce vrai ? Nous l'allons bientôt voir.

1er juin.—Partis à 7 heures 30 a. m., nous passons à travers une très belle campagne, bien nommée *le grenier de l'Europe,* pays dont les moindres parcelles sont cultivées avec tous les perfectionnements que la science agricole a pu découvrir, de façon à faire donner au sol tout le rendement possible.

Le pays belge est généralement plat; les récoltes y sont en ce moment d'une très belle venue et seront en pleine maturité avant un mois. Nous n'avons que le temps de voir en passant Bruges, plusieurs autres villes et villages et nous débouchons à Ostende, sur la mer du Nord.

Le bateau *Cité d'Anvers* nous attend. Notre départ s'effectue à 10 heures 45 a. m., pour traverser le *pas de Calais* ou la Manche, par une mer très belle, tout à fait calme. A 2 h. 30 nous sommes rendus à Douvres, Angleterre, en face

et à 28 kilomètres de Calais, sur la côte de France.

Un train rapide nous prend à 3 heures pour nous jeter, deux heures plus tard, en plein Londres, capitale de l'Angleterre. Il fait déjà à la brume une chaleur estivale. Hôtel Faulkner, pas moyen d'avoir de place pour loger; nous descendons à l'hôtel Empress, au centre même de la ville, près du Parlement, de la cathédrale de Westminster, du London Circus, de Ludgate et de la Tamise, fleuve qui coupe Londres en deux.

Nous avons plusieurs jours à passer à Londres. Un peu de repos va nous faire grand bien. Nos courses à bride abattue sont maintenant pas mal finies et comme il se dit souvent, nous allons prendre notre temps pour visiter la ville la plus populeuse du monde entier, aux 7 millions de sujets, sans compter ceux de mécontentement,—pour parler Henri Rochefort,—population frisant de près celle du Canada tout entier. Quel grouillement d'êtres humains!

Soit dit en passant,—l'expression est doublement de mise,—nous avons franchi bien des frontières, traversé maints pays. Madame la Douane, grincheuse ici, obséquieuse là, partout indiscrète un brin mais officieuse, nous a vus vingt-cinq fois aux prises avec ses officiers. La chose, n'est-ce pas, finit par devenir monotone, ennuyeuse au suprême. Pourtant, tout a bien marché de ce côté-là et nous nous en sommes toujours tirés sans anicroche. Il nous reste encore à subir deux fois la rencontre de cette dame omniprésente; au sortir de l'Angleterre; à notre rentrée au Canada.

Inutile de répéter que nous sommes contents, ravis de notre randonnée à travers le monde. Quel coffre de souvenirs nous en rapportons! Il ne faut pas oublier que notre excellent cicerone, M. le curé de Saint-Côme, lequel en est à son deuxième voyage dans les Vieux Pays, ne nous a pas ménagé ses peines et ses démarches. Grâces lui en sont dues. Il nous a rendu de fameux services.

2 juin.—Nous avons célébré ce matin le Saint Sacrifice à l'église des RR. PP. Maristes, à Notre-Dame de France. Puis c'est le tour de la visite de la cathédrale Anglicane de Westminster: quantités de monuments funéraires érigés à la mémoire des rois d'Angleterre, attirent nos regards. Le chapitre Anglican fait de bien belle musique en ce temple.

La cathédrale Catholique, qui est encore loin d'être terminée, renferme dejà des ornements d'une grande richesse. Nous faisons viser nos *celebret* par le secrétaire de Son Eminence le cardinal Bourne. Au cours de la matinée et de la relevée nous continuons à parcourir la ville.

3 juin.—De grand matin nous visitons Saint-Paul, véritable monument, la plus vaste cathédrale du monde entier, après celle de Saint-Pierre de Rome. Une belle et large avenue, toute bordée d'arbres ressemblant à s'y tromper à nos érables du Canada, nous conduit à Buckingham, le palais royal, résidence de notre Gracieux Souverain George V.

En face de ce monument se trouve une grande et imposante statue de la reine Victoria, l'aïeule du roi actuel. A droite magnifique parc, dont la barrière monumentale est surmontée de l'écusson du Canada. Notre patriotisme nous fait un devoir d'aller nous reposer dans ce parc, situé au cœur de Londres.

Nous allions oublier de parler un peu du palais de Westminster, siège de la Chambre des Communes britanniques, la mère des Parlements de tous les Dominions anglais.

Vaste construction gothique, ce palais s'étend, au bord de la Tamise, sur une longueur de plus de 900 pieds. L'apparence imposante de cette immense structure nous remplit d'admiration pour ce lieu d'où sont parties les libertés britanniques à l'ombre desquelles nous sommes, depuis la Cession, heureux et contents de vivre.

Or, voici ce que, à notre retour au Canada, nous lirons avec effroi, dans le *Chronicle* de Québec, au sujet de ce palais: "Londres, 9 août.—(Par Courrier).—

Les murs extérieurs de la Chambre des Communes se démantibulent peu à peu. Des centaines d'images, la plupart figures royales imaginaires, n'ont pu résister à la morsure du temps, à laquelle vient s'ajouter l'action de l'atmosphère chargée de la fumée de Londres. Ces représentations souffrent aussi du manque de respect dont font montre des volées de pigeons qui viennent roucouler sur les sceptres et affiler leurs becs sur les nez des rois.

"Il ne se passe guère un jour sans que le doigt ou l'orteil d'un monarque ne tombe dans la cour du palais. Il n'y a pas longtemps on a trouvé la tête d'un roi en aiguillettes sur la terrasse.

"Au cours des prochaines vacances, des échafaudages seront érigés et plusieurs ouvriers y seront employés, au coût de *L*11,000, pour enlever les morceaux qui branlent. En sorte qu'un ouvrier pourra bien découronner une vingtaine de rois par jour.

"Sir John Gilmour, représentant le département s'occupant du soin des

édifices publics, émet l'opinion que pas un des rois ou autres personnages distingués ne pourra dorénavant rester bien longtemps sur les murs extérieurs du Parlement. 'Je crois,' dit-il, 'qu'avant longtemps viendra le jour où il faudra enlever toutes ces statues, la situation ne leur allant point'."

Est-ce là un signe des temps? La chose est hors de notre compétence et nous donnons cet entrefilet sous toute réserve.

4 juin.—Une fois nos messes dites, nous nous rendons à la cathédrale Catholique de Westminster. M. l'abbé Francis Aveling, autrefois de Québec, donne le sermon de circonstance devant un auditoire qui remplit littéralement les nefs.

De là une course au palais Royal, où les gardes font en ce moment une magnifique démonstration en l'honneur des soldats morts à la guerre. Le soir s'avance et nous regagnons nos quartiers, après avoir passé et repassé par la rue principale de Londres, le *Strand*.

5 juin.—Favorisés par une température qui continue à se faire de plus en plus ensoleillée, nous parcourons en tout sens, ce matin, le Jardin Zoologique, immense parc, à ce qu'on dit, le plus vaste du monde entier par sa superficie, et le plus complet par le nombre des animaux de toute la création qu'il renferme dans son enceinte.

Tout près de là se rencontre le musée de Mme Thussault : reproductions en cire, grandeur naturelle, de tous les rois, reines notables d'Angleterre, depuis l'origine jusqu'à nos jours. Fort achalandé, rempli de visiteurs parmi lesquels il n'est pas facile de se frayer un chemin, tant la foule se presse serrée pour voir un peu partout ce qui s'offre à la vue, ce musée est d'un intérêt tout particulier.

D'ailleurs, c'est aujourd'hui ce que les Anglais appellent le "Whit-Day", sorte de fête légale où tout le monde est en liesse. Il y a encore en ce jour revue de tous les équipages de charretiers de trait. Des milliers de chevaux, gros et gras, bien bouchonnés, soigneusement

étrillés, le poil fin et lustré, superbement harnachés, font leurs beaux dans la rue. Voitures, équipages, charrettes, tombereaux, harnais, et jusqu'aux fouets mêmes, tout est décoré, astiqué; tout reluit au soleil et nous éblouit les yeux. Jamais nous n'avions rien vu de semblable. Cette course du matin nous a fort amusés et intéressés à la fois.

6 juin.—Nous prenons le chemin de la fameuse tour historique de Londres. Flanquée sur les bords de la Tamise, dans l'est de la cité, cette vieille citadelle a servi tour à tour de palais Royal, de prison d'Etat, d'arsenal et de château fort. On y voit encore les instruments de supplice et les appareils de torture dont on se servait autrefois pour faire mourir les criminels. Puis c'est tout un dédale de cachots, de souterrains, de ponts-levis, lieux d'exécutions plantés de gibets; un arsenal de fusils, pistolets, haches d'armes, arbalètes; canons en cuivre, en bronze, en fer; armures, quantité d'armes prises aux ennemis; la capote de Wolfe, le vainqueur de Montcalm, sur

les plaines d'Abraham, à Québec, en 1759; la cellule où Edouard V et son frère Richard d'York, l'un âgé de 6, l'autre de 13 ans, furent assassinés par les ordres de leur oncle, Richard de Glocester; l'endroit de l'exécution de plusieurs autres personnages anglais, entre autres Anne de Boleyn, de triste mémoire, décapitée pour ses crimes.

La Tour de Londres n'est ouverte au public que depuis sept ans. A l'intérieur de la tour se trouve aussi une chapelle dédiée à saint Jean. Plus loin se voient les salles des Banquets, la porte des Traîtres, la salle qui renferme les couronnes, les joyaux de la royauté, parmi lesquels le fameux Koh-i-noor, pesant plus de cent carats, le plus riche diamant de l'univers. Les masses d'armes, les décorations, les richesses incalculables de cette collection unique forment un ensemble le plus complet du genre et dont la seule vue est toute une féerie.

7 juin.—Nos visites à Londres se continuent, toutes plus intéressantes les unes que les autres et nous reposent avant

le brouhaha du départ. Demain, en effet, il nous faudra faire trois heures de chemin de fer, de Londres à Southampton, lieu d'embarquement sur le paquebot *Melita,* joli navire de la compagnie du Pacifique-Canadien. Le *Melita* part aujourd'hui même d'Anvers et nous prendra en passant dans sa course à destination pour Québec.

8 juin.—Nous disons notre dernière messe à Londres, chez les bons Pères Maristes, à l'église Notre-Dame de France. Nous lançons un cordial adieu à la ville la plus gigantesque du globe. Y reviendrons-nous jamais?

Nous nous attendions de trouver chez l'Anglais cette morgue britannique, roide, froide et glaciale, dont on nous avait tant parlé. Nous devons avouer, en toute sincérité. que notre attente, sous ce rapport, a été déçue pour tout de bon. En Angleterre on nous a traités partout avec beaucoup de politesse, de gentillesse et de courtoise bonté.

Il est midi: nous sommes rendus sains et saufs au port d'embarquement. Petit

déjeuner vite expédié sur le pouce et nous allons exhiber au plus tôt nos billets de cabine, passeports et autres paraphernalia. Ayant affaire à de gentils officiers, nous passons, à titre de sujets canadiens britanniques, comme une lettre à la poste, sans l'ombre d'un ennui, sans encombre d'aucune sorte. Un coup d'œil jeté dans nos cabines que, soit dit en passant, nous trouvons très belles et très confortables, et nous nous installons commodément à bord du *Melita*.

Durant les quelques jours que va durer la traversée du retour, nous aurons l'avantage de pouvoir goûter, aux brises salines de l'Atlantique, un repos tout à fait rafraîchissant au grand air de la mer.

Chaque heure de marche qui nous éloignera des vieux pays de l'Europe va nous rapprocher du pays natal. Le voyage que nous venons de faire a été un enchantement continuel, nous l'avons déjà dit à maintes reprises, mais nous ne pouvons nous empêcher de le répéter souvent: néanmoins, nous voyons sonner

avec un redoublement de joie l'heure du retour.

Arrivant au bateau, il nous a fait grand plaisir d'apprendre que nous avons à bord tout ce qui est nécessaire pour dire la messe; aussi avons-nous l'intention de célébrer tous les matins l'auguste sacrifice de l'autel.

9 juin.—Tous les quatre, ce matin, dans notre cabine No 17, nous rendons à Dieu nos hommages en offrant au Ciel l'hostie réelle du Sauveur. Le premier repas du jour, à bord du *Melita* est servi à 8 heures. En attendant nous causons en famille de tout ce que nous venons de voir et d'entendre au Vieux Monde.

Il n'y a pas un très long temps que nous avons quitté les côtes d'Angleterre, nous dirigeant vers l'ouest, que déjà il nous faut reculer nos montres d'une heure et demie tout d'un coup pour commencer, puis de trois quarts d'heure par la suite tous les jours. Nous allons maintenant dans le même sens que le mouvement apparent du soleil, à savoir à l'inverse de la course réelle de la terre et ce dépla-

cement de notre navire nous fait gagner sur l'heure ces quarante-cinq minutes dont il nous faudra faire revenir d'autant en arrière les aiguilles de nos montres. Nous reperdons au retour ce que nous avions gagné à l'aller.

Nous sommes à bord: 450 passagers de cabine; 1,300 de troisième classe, 800 hommes d'équipage, ce qui fait une assez belle famille de navigateurs. La température étant fort belle, notre bateau, pour ne pas être en reste avec elle, fait le beau, c'est-à-dire qu'il se dandine en tanguant de façon jolie. Ces grands pas de pavane, qui ne ressemblent en rien à ceux du tango, n'ont pas l'heur de plaire, cependant, à tout le monde et plusieurs fâchés et bien à contre-cœur, payent en mal de mer le tribut à Neptune. Notre petit groupe, lui, tient bon.

Un ami de Québec, M. Edouard Picher, retour de Paris, m'apprend que le médecin du bord c'est le Dr Lucien Bacon, neveu de mon premier curé, feu l'abbé C. Bacon, de l'Islet, Le docteur Bacon a servi comme médecin dans l'ar-

mée canadienne au cours de la grande guerre, de 1914-1918 et jusqu'en 1921, année où il a pris du service pour le C. P. O. S. (Service Océanique du Pacifique-Canadien). Le cercle des Canadiens se trouve donc assez élargi à bord et la vie promet de n'être pas ennuyeuse du tout. Inutile de mentionner que le jeu de cartes, le *whist*, notre grand délassement favori, va reprendre comme de plus belle.

10 juin.—Samedi: pas grand'chose à consigner sur le journal du bord. La santé se maintient bonne. Esculape ne fait rien; il a remisé pilules et médicaments. Commencée sous un peu de pluie au départ de Southampton, la traversée se poursuit par un temps agréable. La grande mer Atlantique, jamais parfaitement en repos, fait bien danser notre navire, mais ne l'empêche pas d'avancer. S'il tangue un peu pour saluer les vagues, par contre, il ne roule presque pas.

A part un certain nombre de passagers qui jettent à la mer le trop-plein de leur

estomac, tout le monde se rit des mouvements parfois un peu accentués du navire. Les Canadiens des nôtres se font remarquer particulièrement par leur crânerie en face de la houle et des ondulations de la surface de l'océan.

L'autel portatif de notre cabine nous permet de dire la messe, chaque matin, à l'endroit où l'on veut. Cet avantage que nous offrent les paquebots est fort goûté des voyageurs catholiques qui nous accompagnent. Un jour nous disons la messe au salon des cabines; un autre jour, au salon de la troisième classe, ou aux différents endroits le même jour, et les catholiques, se croyant une petite paroisse sur l'eau, viennent pieusement et dévotement assister à l'exercice religieux du matin.

Ce spectacle en plein océan est bien doux et consolant au cœur du prêtre, en même temps qu'il est un réconfort pour les fidèles compagnons qui partagent notre foi.

Sept cents milles nous séparaient à midi de notre point de départ. Si le

voyage se continue de la sorte, vendredi prochain au soir nous mettrons le pied sur la terre canadienne à Québec.

11 juin.—Dimanche: messe dans notre cabine, dans le salon des troisièmes et dans le salon de lecture de première. Belle assistance de catholiques. La journée est maussade—brume, pluie; la sirène fait depuis trois heures ce matin retentir son cri, lugubre au point que nous n'en pouvons presque plus dormir. Tout le monde est sur le qui-vive. Par ces brumes à trancher au couteau, un accident est vite arrivé; si on allait couper en deux un navire perdu comme nous dans le gris opaque du brouillard, si nous allions nous faire passer bord en bord du corps... Rien que d'y penser, la chair de poule nous en vient à l'épiderme. La grande mare nous engloutirait et nous enverrait dans l'éternité. Beaucoup n'y semblent pas songer, les malheureux.

La journée, commencée mauvaise, mauvaise se continue; mais sur le soir le soleil finit par l'emporter et perce la brume avant d'aller prendre son repos.

On dirait qu'il veut montrer à l'élément liquide, à l'Atlantique, que c'est lui qui est le Roi de la Création. Alors, dociles à ses ordres, les vagues, soulevées tout le jour par le vent, se calment, s'apaisent et le troupeau qui moutonnait tantôt s'en va disparaissant graduellement.

Notre navire, qui s'est tant soit peu laissé bercer aujourd'hui, reprend son assiette, filant toujours d'un bon train ses 380 milles environ par jour. Cette excellente vitesse-là nous rapproche rapidement de la terre du Canada.

12 juin.—Le temps, dont la malveillance d'hier avait fait garder la chambre ou la cabine à un grand nombre de passagers, s'est rasséréné, la brume a disparu, mangée par Phébus, et déjà les figures sont meilleures, indiquant, tel un baromètre vivant, l'état serein de l'estomac qu'il accompagne.

All's well! C'est la vigie qui parle! Et nous l'en croyons. Notre léviathan file sans fin ni cesse, "ni largue", tout le jour, toute la nuit; ses machines ronflent, ne ratent pas une seule révolution;

l'hélice bat l'eau de ses pales au mouvement régulier et puissant; la carène rapide vibre et trépide sous l'action incessante des machines à vapeur. C'est là la victoire du feu sur l'eau.

Il y a bien encore quelques moutons égarés sur la plaine amère; mais le soleil ne prendra pas de temps d'en venir à bout, dévorés qu'ils seront par le calme de l'atmosphère.

Sommes-nous donc dans le voisinage des *icebergs*, ces grosses et grandes montagnes de glace, détachées du pôle nord, errant à l'aventure dans leur folle course sur les flots? Le frisson nous en passe sur le corps, et il semble qu'une buée voile la face d'un soleil moins radieux que ce matin. Brr! On gèle en plein milieu de juin!

Un officier, bon enfant vraiment, nous jette en passant une bonne nouvelle: Nous arriverons à bon port au plus tard vendredi matin, peut-être jeudi soir.

Aujourd'hui même, à midi, nous en serons au mitan de la traversée. Demain soir, si le temps est clair, nous aper-

cevrons les côtes de Terre-Neuve, ce qui n'est pas encore tout à fait la terre après laquelle nous soupirons, mais qui n'en est pas moins le point qui nous fait sentir que nous sommes déjà moins isolés, moins séparés du reste de l'univers.

Faut dire aussi que toutes ces traversées réunies l'une à l'autre, mises bout à bout, d'affilée, forment un ruban qui doit bien se chiffrer dans les environs de 3,000 lieues sur l'eau, pour ne pas compter nos courses sur terre. Nos pérégrinations terrestres sur les continents, européen et africain, en Egypte et en Palestine, figurent pour à peu près la moitié de cette distance parcourue pour aller. Comptant le retour, nous aurons donc terminé, somme toute, un voyage de 9 à 10 mille lieues, une fois rendus dans nos foyers. C'est ça qui s'appelle une bonne "globe-trotte"!

13 juin.—Ce matin, nos messes dites, nous nous empressons d'aller respirer la bonne brise saline du grand large. Par malheur, le soleil refuse de se montrer; toute la journée se continue, comme hier,

dans la brume, désespoir des marins, frayeur des passagers. Et toute la journée il nous faudra subir cet ahurissement de la sirène qui, de deux en deux minutes, nous perce le tympan de ses cris assourdissants. Morne plainte dolente du monstre marin qui cherche son chemin en tâtonnant.

Vers la fin du jour le soleil secoue sa torpeur mais pour aller presque aussitôt s'abîmer dans le vague de l'horizon. Notre attention est attirée à ce moment du côté opposé du navire où nous sommes par une énorme banquise, cette fois tout près de nous. On se demande quel aurait été notre sort si nous étions allés nous jeter sur elle? Celui du *Titanic* et de ses infortunés passagers?

On nous annonce que ce soir, à minuit nous serons à l'extrémité sud-ouest de l'île de Terre-Neuve, au cap Race. D'ici à là nous avons le plaisir d'assister à une belle séance de cinématographie, donnée à bord sous le patronage de la compagnie du Pacifique-Canadien. Vues du Nord-Ouest canadien, scènes de moissons,

hôtels, places d'eau; panoramas de Toronto, Hamilton, Ottawa, Québec; détails d'élevage des renards noirs croqués sur le vif.

14 juin.—Nous côtoyons Terre-Neuve; les habitations, lumières; longeons le cap Ray, à la pointe ouest de l'île. Nous avons le Cap-Breton au sud, les îles de Saint-Pierre et Miquelon au nord. L'île d'Antiscosti se trouve trop éloignée de notre course pour qu'il nous soit possible de l'apercevoir même de loin.

A l'heure qu'il est, nous sommes en plein golfe Saint-Laurent et dans une journée nous serons rendus à Québec, après avoir fait escale à la Pointe-au-Père, où un pilote nous prendra pour remonter le fleuve jusqu'à notre point de destination.

Ensuite arrêt à la quarantaine de la Grosse-Ile. N'y ayant plus guère de malades à bord, la cérémonie sera vite faite. Puis ce sera le port de débarquement, douane, passeports, etc.

Mais n'anticipons pas; on dirait que j'ai trop hâte d'arriver, ce qui est pour-

tant bien vrai. Il faut que notre récit suive, son cours, chronologiquement comme il l'a commencé.

N'oublions pas de mentionner deux concerts, ce soir, l'un anglais, au bénéfice des marins du *Melita*; l'autre canadien, organisé par M. Benoît, lequel, en compagnie de Mme Benoît, revient de Belgique. Bon nombre de passagers prennent part à ces concerts; aussi l'avant-dernière soirée de notre traversée se passe-t-elle à bord le plus agréablement possible.

15 juin.—Ce matin, MM. les curés de Saint-Côme, de Saint-Martin et moi, nous disons la messe dans le petit salon du *Melita*. Plusieurs dames nous avaient demandé hier cette faveur de pouvoir assister au Saint-Sacrifice le jour de la Fête-Dieu, aujourd'hui. Cette chrétienne prière ne pouvait rester sans réponse de notre part.

La température est superbe de calme et de beauté. A bord, les matelots font la toilette de notre navire; on peinture, on badigeonne; on lave les boiseries,

frotte les planchers, brosse les ponts, astique les cuivres. Tout va reluire comme un sou neuf au moment où nous débarquerons dans la vieille cité de Champlain.

16 juin.—Après avoir contourné la péninsule de Gaspé, nous sommes à présent en plein chenal du Saint-Laurent. En ces parages le fleuve est encore toute une large mer. Le pilote nous rejoint à la Pointe-au-Père. Puis nous passons Rimouski; remontons le courant dont les eaux se déroulent à perte de vue devant nous

A côté du majestueux Saint-Laurent, la Seine à Paris, avec ses bateaux mouches, la Tamise à Londres avec ses péniches ne sont plus que de minces ruisseaux, de simples filets d'eau.

Au moment où le soleil se montre, à l'aube, nous sommes en face de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. De chaque côté, sur les rives nord et sud, s'échelonnent les villages et les paroisses que nous connaissons si bien. Un peu plus loin nous jetons, à travers l'espace, un amical

bonjour à l'Islet où, de 1892 à 1894, nous avons fait deux ans durant seulement, nos premières et seules armes de vicaire; à Saint-Eugène, dans les terres du deuxième rang de l'Islet; à Saint-Cyrille, sur la hauteur; par-delà les montagnes du sud à Saint-Marcel, perché au chemin Taché, où de 1894 à 1907 nous avons fait treize années de cure.

Puis c'est l'Ile-aux-Oies, l'Ile-aux-Grues, la Grosse-Ile: Nous touchons terre ici pour passer en quarantaine. Quatre cas de rougeole à bord, chez des enfants d'immigrants, obligés de descendre, avec leurs parents. Nous avons aussi une mortalité à déplorer, celle d'un petit garçon de neuf ans.

Enfin nous repartons et, par la plus belle des mers, le plus clair des soleils, après avoir longé l'île d'Orléans la terre des sorciers nous entrons triomphalement dans le port incomparable de Québec, la porte fluviale d'entrée du Canada français par l'Est

C'est le baissant: le *Melita* passe devant la ville du côté de Lévis, puis, à

l'aide d'un puissant remorqueur, il va accoster au quai du bassin Louise. Il lance ses amarres L'un des câbles d'attache, par malheur, se brise et blesse cinq personnes qui attendaient, comme des centaines d'autres, l'arrivée du navire.

Et ce sont des coups de chapeau, des mouchoirs qu'on agite; des cris, des bonjours, des mercis pour la bonne traversée; des poignées de mains aux connaissances faites durant le voyage.

J'aperçois mon généreux ami, le docteur Raoul Côté, de Saint-Prosper, venu, accompagné de Mme Côté, à ma rencontre. Le cœur m'en saute à éclater. C'est un morceau de mon cher Saint-Prosper que j'ai là devant moi.

L'examen médical terminé; visés les passeports, les billets d'embarquement et de débarquement, nous descendons à grands pas la passerelle.

Sur le quai je serre la main cordialement à mon frère Edmond, qui me conduit chez lui pour le dîner.

A deux heures je me rends à l'archevêché, saluer Son Eminence le cardinal Bégin, le personnel qui l'entoure.

Rencontre toute de surprise inattendue: mon desservant, M. l'abbé Ennis, M. le maire de Saint-Prosper, Joseph Dumas, mon beau-frère, M. F.-X. Cayer, sont là qui m'attendent à grand'hâte.

Sous la conduite d'un habile chauffeur, M. Joseph Veilleux, nous filons comme un trait à Saint-Maxime de Scott. Quelques minutes de repos et la voiture démarre. L'automobile mange le chemin, brûle les étapes, dévore les milles. Le long de la Chaudière dont le ruban d'argent miroite au soleil, c'est la course folle et rapide par Sainte-Marie, l'Enfant-Jésus, Saint-Joseph, Beauceville, Saint-Georges.

Je vais serrer la main du curé de ma paroisse natale, M. l'abbé Hilaire Fortier, celle de ses vicaires, MM. les abbés Moreau et Duval.

Surprise nouvelle: une quarantaine d'automobiles remplis de personnes de Saint-Prosper sont là dans les environs de l'église et du presbytère. Tous ces

gens semblent fiers d'être parmi les premiers à me dire bonjour, à me souhaiter la bienvenue, à me féliciter de mon beau et long voyage.

Un dernier salut à mes parents de Saint-Georges et cette procession,—car c'en est une véritablement,—se déroule vers Saint-Prosper.

J'ai le cœur débordant de joie. On file à une allure qui permet à toutes les voitures mécaniques de suivre à la file, Nous gagnons en un clin d'œil la croisée des routes, dite les "Quatre Chemins", à deux milles de mon église. Après avoir salué toutes les familles du rang Saint-Charles accourues à notre rencontre, voici que j'aperçois un auto-camion tout chargé d'enfants du village criant leur bonheur et le nôtre.

Une cavalcade de quarante chevaux tout caparaçonnés et, comme leurs cavaliers, de tricolore habillés, nous accompagnent jusqu'au village. En chemin nous passons sous deux arches de verdure élevées pour la circonstance.

Enfin on gravit la pente douce qui du grand chemin mène au presbytère. Encore un peu et nous serons chez nous!

Mais non! Une grande partie de la paroisse est là, à l'assaut pour ainsi dire de l'église et du presbytère. On veut voir à tout prix celui qui est parti le 17 février.

Une adresse, joliment tournée, magnifiquement enluminée, nous est présentée. En quelques mots partis du cœur, mon desservant, M. l'abbé Ennis, me rend la charge pastorale qu'il a sur les épaules depuis quatre mois.

Mes remerciements à tous pour cette chaleureuse réception, ces bouquets spirituels, ces cadeaux, ces démonstrations! Nous donnons à la foule rassemblée une bénédiction spéciale obtenue pour elle du Souverain Pontife, bénédiction écrite dont la copie authentique sera placée dans l'église.

Le salut du Saint-Sacrement couronne cet heureux et triomphal retour.

17 juin.—En ce jour grande fête au couvent: les RR. SS. du Bon-Pasteur,

dirigeant avec la Révérende Mère Sainte-Louise les enfants au nombre de deux cents, donnent une belle séance toute de charmes et de délicates attentions à faire pleurer celui qui en est l'objet.

Un chapelet ou une médaille, un crucifix ou une image seront donnés à chacune des familles. Ces souvenirs de la Terre Sainte viendront rappeler dans chaque foyer l'heureux voyage que nous avons fait sans accident et le retour doublement heureux qui en a marqué la fin.

Il m'est agréable de clore ces quelques pages sous d'aussi charmantes impressions.

Absent depuis cent vingt jours, passés à courir le globe, quel réconfort nous éprouvons au presbytère, quelle joie de nous sentir en famille encore une fois, quel plaisir de retrouver notre personnel en bonne santé, joyeux, fier de nous rendre le retour le plus chaleureux possible!

Magnifiques cadeaux: épargne en argent de grand prix, peinte à la main, artistique lampe électrique; les doigts de

fée ont fait merveille! Nous passons d'un étonnement à l'autre; comme on a dû s'évertuer pour nous accueillir ainsi qu'on l'a fait.

Le soir banquet intime. M. le curé de Saint-Benjamin, notre maire, M. Dumas, nous font l'honneur d'être du nombre de nos hôtes.

Pour terminer ces notes, je ne saurais mieux faire que de répéter, avec une légère variante, les paroles que Henri Beauclair adressait à sa ville natale, Lisieux, tant elles semblent convenir au foyer de mon presbytère:

Lorsque je voyageais sous le ciel étranger,
Devant les monuments fameux, dans les ruines,
Bien souvent j'évoquai ton cadre de collines:
Je rêvais aux pommiers de mon petit verger!
. . . .

———


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 02 04 05 005 6